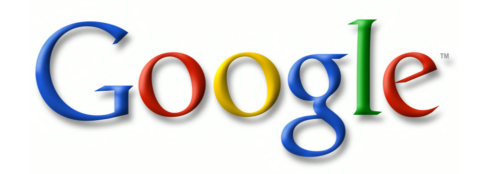




Petite Collection alsacienne

LES

DAMES D'ALSACE

DEVANT L'HISTOIRE

LA LÉGENDE, LA RELIGION ET LA PATRIE

PAR

LE ROY DE SAINTE-CROIX



STRASBOURG
HAGEMANN ET Cie, ÉDITEURS
135, GRAND'RUE, 135

1880

PETITE

COLLECTION ALSACIENNE

PETITE

COLLECTION ALSACIENNE

fondée en 1880

PAR

HAGEMANN ET Cie, ÉDITEURS

A STRASBOURG



AVIS DES ÉDITEURS

DANS *les archives de notre province, dans les collections publiques et privées de nos villes et de nos châteaux, dans les livres locaux de nos écrivains d'Alsace, dans la mémoire de nos Anciens mêmes encore vivants, il y a à recueillir une foule d'historiettes, d'anecdotes, de bons mots, de singularités littéraires, de pointes d'esprit, qui sont tout à fait inédits ou à peine connus du grand public : c'est tout cela que nous voudrions ressusciter et lancer dans la pleine lumière.*

Notre pays n'est pas moins riche, ni moins doué qu'un autre en productions littéraires, sérieuses ou badines; il ne compte pas moins d'écrivains savants

*

ou légers; pas moins de littérateurs et de poëtes inconnus, ou à peu près, par le seul fait que l'occasion favorable ou les circonstances heureuses ne leur ont pas permis de se produire; pas moins d'esprits distingués, de nobles caractères, de personnages de valeur qui gagneraient à être publiés et qui ne seraient pas d'un mauvais exemple pour leurs contemporains et la postérité; qui ne feraient, certes, pas mauvaise figure à la confrontation avec ceux d'autres contrées, ou rivales ou amies.

Notre intention est de leur venir en aide.

Ce n'est pas tout: notre pays, jadis, aimait à rire, à plaisanter, à s'égayer de belle sorte, à mordre à belles dents dans les travers d'autrui, tout en s'amusant plus ou moins innocemment. Les Alsaciens avaient l'ironie fine et enjouée, la langue pointue et bien souple, et ils savaient parfaitement s'en servir. Ils ont manié la satire avec une dextérité, une adresse, un à-propos, qui feraient quelquefois pâlir Voltaire!

Ils savaient aussi habilement pointer la repartie, que vider la coupe, qu'ajuster la Mésange. *Oh! les gaillards! qu'ils étaient malins! qu'ils étaient frin-*

gants! jamais les derniers à la bouteille, à la valse, au combat! Toujours prêts, quand il s'agissait d'un bon coup à faire comme d'un bon mot à dire!

Eh bien! c'est de tout cela et de bien d'autres choses encore, que nous voulons faire une galerie que nous rangeons sous la rubrique de

PETITE COLLECTION ALSACIENNE.

Nous en livrons aujourd'hui, au public, un volume comme spécimen. Ce sera notre Collection elzévirienne à nous, qui se grossira peu à peu par le concours et la bonne volonté de tous ceux, amateurs ou professionnels, qui voudront y contribuer. Nous faisons donc appel à tous les bibliophiles, à tous les écrivains, à tous les souvenirs, à toutes les sympathies des amis de notre littérature franco-provinciale, à toutes les personnes qui s'intéressent, dans quelque degré que ce soit, à la conservation de nos vieilles traditions, à la connaissance de nos chroniques, à la diffusion des mille riens précieux qui ont caractérisé notre esprit national alsacien.

Tous les envois de pièces, de notes, de documents,

anciens ou modernes, en prose ou en vers, de quelque nature qu'ils soient, quelques sujets qu'ils traitent, quelque forme qu'ils revêtent (pourvu qu'ils entrent dans le cadre que nous avons commencé à tracer dans le présent volume), seront reçus à bras ouverts, et notre reconnaissance est d'avance assurée aux bienveillantes personnes qui voudront se donner la peine de nous transmettre leurs communications.

HAGEMANN ET C[ie],

Éditeurs de la Petite Collection alsacienne.

Strasbourg, mai 1880.



Petite Collection alsacienne

LES

DAMES D'ALSACE

DEVANT L'HISTOIRE

LA LÉGENDE, LA RELIGION ET LA PATRIE

PAR

LE ROY DE SAINTE-CROIX



STRASBOURG

HAGEMANN ET Cie, ÉDITEURS

135, GRAND'RUE, 135

1880



AUX DAMES D'ALSACE

AUTREFOIS, lorsqu'un respectueux vassal prenait la parole devant une noble assemblée; lorsqu'un galant et fier champion offensé relevait le gant de son ennemi; lorsqu'un hôte joyeux recevait à sa table ses convives, l'usage voulait que l'on rendît : *A tout seigneur, tout honneur.*

C'était autrefois : au moyen âge, dans les temps féodaux. Pourtant, la formule n'en reste pas moins vivace, parlante et significative. Il la faut conserver, l'employer encore, s'en servir toujours, avec, toutefois, une modification, une variante, légère de mots, mais grande d'idées, et dire :

A TOUTE DAME, TOUT HONNEUR.

Nous inaugurons, Mesdames, sous votre particulière protection, sous votre gracieux patronage, cette

PETITE COLLECTION ALSACIENNE,

cette suite d'études, de portraits, de photographies,

d'épisodes et d'anecdotes, par une petite galerie du sexe charmant dont s'honore le beau pays d'Alsace. Ce travail ne nous a coûté, vous le verrez, aucun labeur; il a été pour nous un délassement agréable, un délicieux passe-temps.

Certes, nous n'avons qu'effleuré le sujet, qui est vaste. Nous voulons nous donner l'excellent agrément d'y revenir encore, d'y revenir aussi souvent que nous le permettront les circonstances, les opportunités, et les bonnes fortunes que nous ménage (qui peut savoir?) l'avenir de nos recherches, de nos fouilles et de nos lectures.

Veuillez donc, aimables Lectrices, nous faire l'honneur d'agréer l'hommage de ces prémices, de ces feuilles, qui, pour vous, ont été colligées et rassemblées. Puissiez-vous trouver quelque satisfaction à les parcourir!

Votre approbation nous sera précieuse : nous ne doutons pas qu'elle ne leur porte bonheur!

L'AUTEUR RESPECTUEUX.

Mai 1880.



I

Les Dames d'Alsace

DEVANT

LA RELIGION



SAINTE ODILE

VINGT historiens ont répété les chroniques de cette illustre femme ; vingt poëtes ont chanté ses vertus ; sa légende est connue et lue dans le monde entier ; sa biographie est insérée dans tous les recueils ; la bibliographie de ses biographes formerait tout un volume ; et malgré tant de soins, le sujet en est toujours jeune, toujours frais, toujours nouveau. Le sujet de sainte Odile respire un parfum qui ne s'évanouit jamais, un foyer toujours entretenu d'une douce chaleur.

L'homme de foi, le penseur, le philosophe, l'historien, le poëte, le peintre, le paysagiste, peuvent toujours savourer ce délicieux parfum,

et à ce doux foyer, une place amie leur est constamment offerte.

De tous les cœurs sensibles qui savent tenir une plume, c'est celui de M. Delcasso qui a été le plus tendrement ému à la contemplation des lieux charmants qu'a foulés, il y a des siècles, cette femme immortelle, et c'est sa plume qui a été, peut-être, le plus heureusement inspirée pour en chanter les ravissements et les suavités.

Que le fécond poëte soit donc, à nous aussi, un guide aimable et sûr.

C'était en 666; Attic (d'autres disent Adalric et d'autres Ettichon) venait d'être investi du duché d'Alsace. Avec son épouse Béreswinde, une parente de saint Léger, célèbre évêque d'Autun, il habitait, à Obernai, une de ces grandes fermes palatiales qui servaient alors de résidence aux chefs guerriers et aux grands seigneurs; mais, sur les hauteurs rocheuses qui dominent la vallée, il avait fortifié un manoir qui eut nom Hohenbourg.

L'ambitieux baron attendait toujours avec impatience la venue d'un héritier capable de per-

pétuer son nom et sa race. Au lieu d'un fils, il lui naquit une fille, et une fille aveugle! Première déception.

Malgré tout, elle était un ange de beauté :
Ses traits purs et sereins, sa tête rose et blonde,
Tout semblait annoncer la bienvenue au monde.
Dans ce sein délicat qui battait doucement,
Déjà coulait la vie avec le sentiment :
En son muet langage elle disait : « Mon père,
« Pardonnez-moi si Dieu m'envoya la première!
« Je serai simple, bonne, et tout amour pour vous.
« Croyez-moi, le baiser d'une fille est bien doux ;
« Une voix enfantine a d'ineffables charmes,
« Et d'innocentes mains ont séché bien des larmes.
« Vous m'aimerez un jour.... » Mais le duc, furieux,
Loin d'elle s'obstinait à détourner les yeux.
Terrible, il rompt, enfin, son silence farouche ;
Des paroles de mort s'échappent de sa bouche.
Chacun frissonne. Il sort, pâle et désespéré.
Les moments étaient chers ; à ce père égaré
Il fallait sans retard dérober sa victime.
Pour sauver cette enfant, pour prévenir un crime,
Dans un asile sûr il la fallait cacher.
Quand de ses bras mourants on osa l'arracher,
Oh! combien dut souffrir sa mère! et que, pour elle,
La vie alors devint vide, sombre, cruelle!
Elle aurait succombé sous le poids du malheur,
Mais la grâce d'en haut descendit dans son cœur ;

Elle pria, la foi lui rendit l'espérance.
Le Seigneur prit pitié de sa longue souffrance;
De la plaintive épouse il exauça la voix,
Et bénit son hymen jusques à quatre fois.

Mais, avant d'être une seconde fois mère, la pauvre châtelaine, navrée de douleur et pour son enfant et pour son époux, s'empressa de soustraire la malheureuse petite au ressentiment paternel, en l'envoyant à l'abbaye de Baume-les-Dames, et la confiant dans cette pieuse retraite à sa sœur qui en était abbesse.

L'enfant aveugle grandit dans la vertu chrétienne; son esprit et son cœur s'ornaient des plus brillantes qualités, et quand un saint personnage, Errard, lui jeta sur la tête l'eau lustrale du baptême, elle recouvra tout à coup la vue, en recevant le nom d'Odile.

Les Anges, dans leur langage,
Se plaisent à faire usage
De ce nom mystérieux,
Mot sacré qui signifie
La lumière de la vie,
La clarté, fille des Cieux!

Un frère, du nom de Hugues, lui était né: devenu grand, le frère était impatient de voir cette sœur éloignée du toit maternel. Il arriva donc au couvent de la Palme, et s'étant jeté dans les bras de sa sœur, il l'arracha du cloître, et la ramena auprès de sa mère éplorée. Dès qu'il l'aperçut, le père fut pris d'un nouvel accès de colère, et, dans un moment de fureur, ce père dénaturé tua son fils, qui paya ainsi de sa vie son fraternel dévouement. Ainsi parle la légende.

Un cruel remords fut, paraît-il, la suite immédiate de cet acte de cruauté, car le poëte dit:

Un soir, près d'Ettichon, la famille assemblée
Devisait.... Tout à coup une fille voilée
S'avance à pas craintifs, étouffant ses sanglots.
Béreswinde s'écrie: « O ma fille! » A ces mots,
Le duc s'irrite; il lève un œil sombre et farouche,
Voit Odile, et la haine expire sur sa bouche.
Immobile, muet, il pleure, il est dompté.
L'enfant qu'il repoussait, cet ange de bonté,
A peine il l'entrevoit, qu'il la respecte, il l'aime:
Mais d'un amour ardent, impétueux, extrême.
De ce jour, elle seule est l'âme du manoir.

Les sentiments du père avaient donc complé-

tement changé à l'égard de sa fille. Bientôt il n'eut plus d'yeux que pour elle ; il était fier de sa beauté, de son esprit, de sa grâce et de ses talents. Le manoir était continuellement animé de visiteurs et de fêtes, rehaussé de tout ce que le luxe pouvait fournir de plus beau et de plus riche, et il songea à procurer à cette fille bien-aimée un époux digne de son rang et de sa fortune.

Il comptait sans les résolutions de la jeune vierge. Odile avait renié le monde, elle avait fait vœu de servir Dieu et son Église. Aussi, toutes ces splendeurs lui étaient-elles à charge : elle recherchait les solitudes, ses promenades étaient isolées et ses discours ne respiraient que la piété ; le recueillement et la prière étaient ses seules distractions. Enfin, un jour où il fallait se prononcer sur sa vocation, elle résista à l'homme violent, au père qui ne connaissait d'autre volonté que la sienne propre. Une nouvelle colère allume le cerveau du fougueux baron ; on ne pouvait prévoir quel en serait le dénouement.

Un matin. . . . la jeune châtelaine ne paraissait pas comme à son habitude pour remplir son devoir filial. On la cherche partout. Elle s'était enfuie la veille au soir, dirigeant ses pas vers une sainte demeure au pied du Rosskopf, près de Fribourg, au delà du Rhin :

L'épouse du Sauveur ne sera pas contrainte ;
Sous les haillons du pauvre, en tressaillant de crainte,
Elle s'enfuit, bravant la fatigue et la faim.
Partie au soir, l'enfant marcha la nuit entière,
Et lorsque le matin ramena la lumière,
Dans le château désert, on la cherchait en vain.
A cette étrange nouvelle,
Le duc s'irrite, il appelle
L'écuyer le plus fidèle :
« Sur ses pas je veux aller ;
« Vite qu'on selle et qu'on bride
« Un coursier fort et rapide.
« Je veux, sans suite et sans guide,
« Jour et nuit, courir, voler. »

Cependant, la pauvre fugitive arrive au bord du Rhin. Comment franchir le fleuve? Elle se sent effrayée devant un tel danger. Tout à coup, une barque se présente, elle y entre pleine de

confiance en Dieu, et les vagues obéissantes à sa voix la conduisent de l'autre côté du rivage.

Attic avait eu vent sans doute de la direction qu'avait suivie la jeune fille, car il avait pris le même chemin : il presse son coursier de traverser le fleuve à la nage. Il se voit sur le point d'atteindre Odile au pied d'une roche dans la plus affreuse des solitudes :

Déjà, loin du castel, l'auguste mendiante
Fuyait, versant des pleurs, mais en Dieu confiante.
Aux passants attendris, elle tendait la main;
Les temples l'abritaient sous leurs porches antiques;
Les vilains l'admettaient à leurs tables rustiques,
Et l'ange du Seigneur lui montrait le chemin.
Cependant le duc d'Alsace,
Sur un dextrier de race,
Allait dévorant l'espace,
Le cœur plein d'un sombre ennui.
Il franchissait les rivières,
Les buissons armés d'épines,
Les champs, les bois, les collines,
Chevauchant droit devant lui.
Odile en frémissant a reconnu son père.
Elle s'écrie : « O Dieu ! toi seul en qui j'espère,
« Sauve-moi des transports d'un injuste courroux !
« Épargne-moi l'horreur d'un mariage impie :
« Plutôt la mort ! A toi j'ai consacré ma vie,

« N'es-tu pas mon amour, mon maître, mon époux? »
Le père irrité s'approche,
Il tombe au pied de la roche;
La colère et le reproche
De ses yeux semblent jaillir.
Ivre d'une affreuse joie,
Il va fondre sur sa proie;
Du regard il la foudroie,
Et sa main va la saisir.
Aussitôt la roche s'ouvre, attire la sainte,
Doucement la recueille en sa profonde enceinte,
Et se referme aux yeux du père épouvanté.
D'un long frémissement la montagne est émue;
Des tonnerres lointains mugissent dans la nue,
Et le coursier, saisi d'horreur, s'est arrêté.
Au manoir héréditaire
Le duc revient, solitaire;
Sur ce terrible mystère
Il médite sagement.
« Dieu, dit-il, s'est fait entendre,
« Lui seul a pu me la prendre,
« Lui seul me pourra la rendre :
« Prions-le dévotement. »

Chargée du meurtre de son propre fils et de la perte de cet ange de vertu et de douceur, la conscience paternelle d'Attic est criblée de remords. Dans son manoir désolé, il ne trouve plus ni bonheur ni repos. Le cœur brisé, il sent qu'il

doit s'incliner devant la main qui le frappe avec tant de justice : il se châtie lui-même, se bat la poitrine plein de contrition, se lamente et prie dans toute la ferveur de son âme. Il fait vœu, si sa fille lui est rendue, de bâtir une magnifique abbaye à la place de ce castel où il a consommé un double crime, et il promet à Dieu et à tous les saints du Paradis de doter richement la sainte retraite.

Une vision aussitôt apparut aux yeux de la jeune châtelaine : la pieuse fille comprend le désespoir et le repentir de son père ; elle est informée de ses vœux expiatoires. Une voix lui dit qu'elle doit retourner vers le toit paternel : elle obéit. Dès que le duc aperçoit cette fille chérie, il verse un torrent de larmes, se jette dans ses bras, et lui renouvelle ses volontés dernières.

Des milliers de mains sont à l'œuvre, aussitôt, pour élever le monastère. Sainte Odile elle-même préside aux travaux des maitres de l'œuvre.

Dès que la sainte demeure est érigée, une foule de pieuses filles accourent sous la crosse

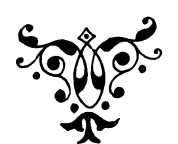
abbatiale de la mère Odile pour s'y dévouer à Dieu, y pratiquer toutes les vertus et y faire fleurir les lettres, les sciences et les arts.

Cent ans elle y vécut en d'austères pratiques ;
Son corps repose en paix sous un roc vénéré,
Et son âme erre au sein des ruines gothiques
Qui couronnent le mont sacré.

Elle aime à parcourir nos cités ouvrières,
Nos antiques châteaux et nos bourgs plantureux ;
Mais plus souvent la sainte entre dans les chaumières
Pour consoler les malheureux.

Et des prodiges et des miracles, partout, dans ces lieux bénis, furent des effets constants de sa sollicitude d'outre-tombe . . . . et la mémoire de sainte Odile est, depuis tant de siècles, en vénération dans la contrée . . . . où le souvenir de ses bienfaits et de ses vertus ne s'effacera ni dans le temps ni dans l'éternité !







SAINTE ATTALE

Les vieilles chroniques rapportent de cette religieuse princesse une légende naïve et curieuse qui mérite ici une place. Nous la donnons à notre tour.

Au commencement du VIII[e] siècle, Adalbert, fils d'Attic, comte d'Alsace et frère de sainte Odile, fonda, sur les ruines de l'ancien Argentoratum romain (Strasbourg actuel), le monastère de Saint-Étienne; et sa fille Attale (Attala), élevée par sa célèbre tante, en fut nommée abbesse. La jeune supérieure se distingua immédiatement par une vie exemplaire, austère et pieuse, et elle servit de modèle aux dames nobles qui voulaient quitter le monde et vivre dans une sainte retraite.

Les privations et la dure discipline que l'abbesse Attale s'imposait, abrégèrent ses jours, et elle mourut à l'âge de 54 ans, en odeur de sainteté, bien entendu. Ses sœurs en religion la regrettèrent beaucoup, et elles lui firent des funérailles splendides, dignes de sa naissance et du rang qu'elle occupait dans l'Église. Son corps, pendant cinq semaines, fut exposé à la vénération du couvent, et des personnes pieuses qui accouraient de toutes parts du voisinage pour prier sur ses restes précieux.

De nombreux miracles s'opérèrent sur sa tombe, et la vénération des fidèles s'accrut dans tout le pays.

L'abbesse de Sainte-Odile, Werendrut, que tant de prodiges extasiaient, et qui avait été liée d'amitié avec la chère défunte, aurait bien voulu posséder une partie du corps de sainte Attale, pour la conserver précieusement dans son église; mais comment faire? comment l'obtenir? Il lui vient une idée. Elle chargera un homme dévoué de s'introduire pendant la nuit dans la chapelle mortuaire, de couper une main du ca-

davre et de la lui apporter. L'homme s'étant approché de ces restes inanimés, vit la sainte lui présenter la main droite : il saisit la main et la coupe. Chargé de la précieuse relique, il s'enfuit au plus vite, et par une nuit sombre et orageuse, s'en retourne vers Werendrut. Mais pris de peur, attaqué par les remords, il s'égare dans les ténèbres, erre à l'aventure, en proie à d'horribles tourments. Quel fut son étonnement, quand, à la pointe du jour, il se trouva dans la chapelle où reposait Attale! Il n'eut rien de plus pressé que de rendre aux religieuses éplorées cette main qui troublait tant son esprit, et de s'en retourner plus vite qu'il n'était venu, toujours à vide.

Cette main fut religieusement déposée dans une châsse, où, depuis, elle est exposée à la vénération des fidèles. Le 3 décembre de chaque année, une multitude de pèlerins vont encore prier sur la main de sainte Attale.

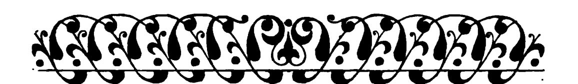
Quant aux miracles d'autrefois, on n'en parle plus....

Une autre légende prétend qu'un évêque de

Strasbourg, Widerold, dont on voyait encore, au commencement du XVIe siècle, le portrait colorié sur un des vitraux de la cathédrale, environné de rats et de souris, serait mort, en 999, dévoré par ces animaux immondes, pour avoir voulu faire enlever de l'église Saint-Laurent les reliques vénérées de sainte Attale.

Pourquoi, précisément, par des rats et des souris, plutôt que par d'autres animaux? C'est un point sur lequel l'histoire garde un mutisme complet.... Il y a sans doute là-dessous un mystère: que de plus habiles viennent en expliquer l'énigme, s'il leur plaît.





L'IMPÉRATRICE RICHARDE

UNE des plus belles, des plus pures, des plus pieuses et des plus caractéristiques figures de femmes que le moyen âge ait produites, c'est à coup sûr celle de l'impératrice Richarde, femme de Charles le Gros et fille du comte du Nordgau, Erchangier ou Erchangart.

Une éducation soignée avait développé les brillantes qualités de la jeune châtelaine, et lorsque, en 862, le roi franc l'épousa, c'était une princesse accomplie. Par ses exemples de vertu et son immense charité, par les conseils sages et salutaires qu'elle pouvait donner et qu'elle prodiguait à son époux, les débuts du règne de Charles furent heureux. De son côté, le roi,

pénétré de reconnaissance et d'admiration pour sa vertueuse et docte épouse, la comblait de présents dont elle faisait le plus noble usage. Elle soulageait à pleines mains les malheureux, elle bâtissait des églises et fondait des monastères.

Mais il arriva que Charles eut à soutenir des guerres ruineuses contre de puissants ennemis, et malheureusement, pour les combattre, il ne se servit pas toujours des moyens purement licites; il employa la trahison, il commit des atrocités. La reine voyant avec douleur une si abominable conduite, ne se gêna pas pour faire des reproches au prince cruel et lâche; mais ses conseils n'étant pas écoutés, elle résolut, après des tentatives infructueuses et réitérées pour ramener son époux à de meilleurs sentiments, de s'éloigner de la cour, du moins pour quelque temps, et de s'en aller en Palestine, pour accomplir un projet cher à son cœur. Lorsqu'elle revint, elle trouva Charles bien changé; il était presque tombé en enfance, s'obstinant à demeurer caché, enfermé au fond de son palais. Elle

essaya de le tirer de sa torpeur, et, aidée de l'évêque de Verceil, le premier ministre de son royal époux, elle tenta de relever l'empire de l'abaissement où il était tombé.

« Cependant, malgré le marasme dans lequel il était plongé, l'Empereur était livré à une préoccupation qui le poursuivait sans cesse. Il n'avait pas d'enfants légitimes, et il estimait qu'il affermirait son pouvoir en se donnant un héritier. Son choix se fixa sur Louis, fils du roi de Provence Boson, et d'Ermengarde, fille de l'empereur Louis. Le jeune prince vint à Kirchheim en 887.

« Malheureusement, le projet de Charles eut un résultat tout contraire à celui qu'il en avait attendu. La présence de cet étranger mit le comble à l'exaspération des seigneurs allemands, qui, depuis quelque temps déjà, conspiraient contre l'Empereur. Voyant qu'on voulait leur donner pour maître un prince qui ne tenait à la famille de Charlemagne que par les femmes, ils résolurent de détrôner leur faible souverain.

« Mais pour parvenir plus sûrement à ce but, il convenait d'éloigner d'abord Luitward (l'évêque de Verceil) et Richarde, seuls capables de soutenir encore un pouvoir chancelant: on ne trouva pas de meilleur moyen que de les perdre même dans l'esprit soupçonneux de Charles le Gros. Voici ce qui arriva.

« Richarde, en reconnaissance des services du fidèle et zélé ministre, avait donné, à l'évêque de Verceil, la croix de Léon le Sage. Conformément à l'usage déjà généralement adopté, le prélat suspendit à son cou cette croix pectorale. Or, chaque fois que l'Impératrice abordait l'évêque, elle baisait pieusement le précieux bijou qu'il tenait de sa munificence.

« Cet acte de dévotion, fort innocent en lui-même, fut exploité par une infernale méchanceté. Richarde, quoique mariée depuis vingt-cinq ans, était encore remarquablement belle; *erat elegantis formæ,* dit le bréviaire de Strasbourg. N'imagina-t-on pas contre sa vertu les bruits les plus injurieux et les plus calomnieux? N'alla-t-on pas jusqu'à répandre dans le public

qu'elle entretenait avec Luitward un commerce criminel?

« Charles ne tarda pas à être informé de ces rumeurs, et les mécontents n'eurent guère de peine à l'aigrir et contre son ministre et contre sa femme. Enfin, il ajouta foi au crime qu'on leur imputait, et comme la pieuse Impératrice, en se mariant, avait fait vœu de virginité, il ne vit dans ce vœu qu'un prétexte pour cacher le mépris et le dégoût de sa personne. La vertu éprouvée de la princesse aurait cependant dû la mettre à l'abri d'un si abominable soupçon: mais il n'en fut rien.

« D'abord la fureur de l'Empereur tomba sur le malheureux et innocent évêque. Il fut privé de ses emplois et chassé de la cour de la façon la plus ignominieuse.

« Bientôt, ce fut le tour de l'Impératrice. Par ordre du souverain, elle dut comparaître devant l'Assemblée générale des évêques et des barons. Là, l'Empereur déclara qu'il avait vécu avec elle dans une continence parfaite pendant tout le temps de leur union, et que l'accusation d'adul-

tère formulée contre elle devait le forcer à la répudier.

« L'Impératrice convint de l'exactitude du premier article, et c'est ainsi qu'on eut connaissance du vœu formé dès sa jeunesse et que son époux avait toujours respecté. Mais, en même temps, elle protesta de sa fidélité à l'Empereur, et elle prit Dieu à témoin que toute sa vie elle était demeurée vierge. Quant à supporter la hideuse flétrissure que ses ennemis cherchaient à lui imprimer, elle n'y pouvait adhérer, et avec une sainte hardiesse, elle insista, conformément à l'usage du temps, pour qu'il lui fût donné de prouver son innocence par toutes les épreuves auxquelles on jugerait à propos de la soumettre (1). »

Si l'épreuve fut subie, c'est ce que ne disent pas les historiens chroniqueurs, mais ils s'accordent à reconnaître l'innocence de la courageuse femme. Sigebert de Gemblours, écrivain

(1) *Vicomte de Bussierre,* Culte et Pèlerinages, etc., *pages 179 et suivantes.*

du commencement du XIIe siècle, dit simplement que Richarde se sépara de son mari et se retira dans un monastère.

Hermann Contractus affirme que la sainte *prouva* son innocence *par jugement de Dieu;* mais il n'entre point dans les détails.

Dans ses annales, écrites en 1175, le bienheureux Frowin, abbé d'Engelberg, s'exprime en des termes identiquement semblables.

Quant à Debrio, dans ses *Disquisitionibus magicis*, il assure que Richarde porta dans ses mains un fer rougi.

Enfin, Kœnigshoven rapporte, dans ses *Chroniques*, que la sainte, revêtue d'une chemise enduite de cire, à laquelle on mit le feu en quatre endroits, marcha sur des charbons ardents sans que les flammes lui fissent aucun mal, en sorte que de cette manière sa vertu fut mise au grand jour et parut dans tout son éclat.

Les anciens bréviaires de Strasbourg ont adopté cette version qui a été répétée par les écrivains bollandistes. La même tradition avait cours dans les couvents d'Andlau et d'Étival.

Même, dans cette dernière abbaye, on conservait pieusement cette prétendue chemise, ainsi que le chef de la sainte princesse.

Quoi qu'il en soit, on comprend qu'après une telle accusation, qu'après une si infâme calomnie, la pieuse femme ne voulût plus entendre parler du monde et qu'elle se décidât tout de bon à passer le reste de ses jours dans la retraite et la prière. Elle se retira au monastère d'Eléon pour n'en plus jamais sortir.

Des saintes de l'Alsace, j'en aurais bien d'autres à vous présenter, chères Lectrices.

J'aurais la pieuse Aurélie, fille de Hugues Capet, morte en odeur de sainteté, à Strasbourg;

J'aurais l'illustre Bertrade, mère de Charlemagne, fondatrice du prieuré de Saint-Pierre de Colmar;

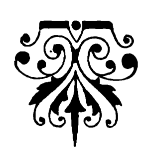
J'aurais une autre Impératrice, fondatrice de l'abbaye de Seltz, la grande Adélaïde;

J'aurais une gracieuse sainte Eugénie, abbesse de Hohenbourg;

J'en aurais encore plusieurs, non moins illustres par leur naissance que recommandables par leur piété. Mais ce petit livre a des bornes que je dois savoir respecter, malgré tout mon désir de les franchir.

Permettez donc que nous passions maintenant à un autre sujet.







LA PÉTITION DES FEMMES

AU SÉNAT DE STRASBOURG

En l'année 1524, la ville de Strasbourg était dans toute son effervescence; toutes les têtes étaient montées, et des disputes journalières s'élevèrent jusque dans les poêles des tribus. La guerre civile avait éclaté. On ne se battait pas à coups de mousquet ou d'arquebuse, les barricades n'obstruaient pas les rues de la cité; mais la circulation n'en était pas moins compromise, car du moment qu'on sortait de chez soi, on ne savait pas exactement à quelle heure on y rentrerait.

C'était une crise! une grande crise !

Oui. Une crise théologique égarait tous les esprits d'alors. Treger, le provincial des Augustins, et le professeur de Wittemberg étaient en lutte, lutte acharnée et terrible. Tout Strasbourg était divisé en deux camps ennemis, qui pour Wittemberg, qui pour Treger. Les choses en étaient au point, la querelle envenimée avait monté à un diapason tel, que le Magistrat fut obligé d'apporter son intervention et de nommer des arbitres.

Il est vrai que Treger déclina la compétence de ces théologiens improvisés et refusa de comparaître à leur barre, mais Bucer, un des réformateurs, n'en publia pas moins une réponse aux *Paradoxes* du moine, et la querelle, loin de s'apaiser, s'envenima encore davantage lorsque d'autres moines et d'autres réformateurs se mirent sur le pied de la discussion ou plutôt de la dispute. Pas plus d'un côté que de l'autre, on ne sut se contenir; les paroles les plus acerbes furent prononcées, les propos les plus blessants, les plus violents furent jetés à la tête des adversaires des deux camps; les écrits les plus vi-

rulents circulaient de toutes parts ; et comme disait un contemporain, témoin oculaire et auriculaire, « l'Évangile lutinait dans les têtes de ces bons bourgeois quand ils étaient assis le soir dans leurs poêles, vis-à-vis de la provocante bouteille. »

Le beau sexe, pourtant d'ordinaire si doux et si passif en ces matières, se mêla très-activement à ces luttes embrouillées, et, de guerre lasse, voulant en finir, une coalition de femmes se forma pour envoyer aux magistrats réformateurs une pétition tendant à les débarrasser de leurs adversaires. Voici le texte de ce document curieux :

« Dignes Docteurs et Réformateurs !

« Nous, femmes, nous vous prions en l'honneur de la volonté divine, de nous faire accorder par l'autorité, la permission de chasser de l'église, quand ils disent la messe, ces blasphémateurs impies et hérétiques, les prêtres papistes. Nous ne demandons d'autres armes que nos quenouilles, il nous suffit de marcher sous l'égide du Dieu tout-puissant. Nos hommes ou maris n'en doivent subir aucun reproche, et si nous y

parvenons, nous serons seules responsables. Que le Dieu tout-puissant éclaire les cœurs, afin qu'on nous le permette, nous ne voulons point de la participation des hommes, car de tous les quatre coins de la ville, les femmes se réuniront. *Amen.* »

On voit que mesdames les Strasbourgeoises n'y allaient pas de main morte et qu'elles ne se gênaient pas pour signifier leur volonté. Quel malheur que l'autorité municipale soit restée sourde et inerte à leur voix!

Le dénouement eût été comique ou tragique, — et, dès lors, digne d'intérêt!





CATHERINE SCHUTZ

femme de MATHIEU ZELL

MATHIEU Zell fut le premier pasteur évangélique de Strasbourg. Né en 1477, il est mort en 1548. Le 3 décembre 1523, Zell épousa Catherine Schutz. Ce n'est pas de lui que nous voulons parler, c'est d'elle. Cela ne sera pas bien malaisé, car nous avons devant les yeux des guides sûrs : M. Ernest Lehr, et la thèse de M. Jules Walther; tous les deux ont écrit la biographie de Zell et de sa femme; sans compter Baum, Rœhrich, Jung, et, de Catherine

elle-même, le *Trostbrief an die chr. Frauen in Kentzingen*, 1524. Nous faisons notre choix et prenons principalement M. Lehr pour cicerone.

L'histoire de Zell et de sa femme, c'est l'histoire des commencements de la Réforme à Strasbourg; l'histoire des troubles qui furent excités dans la ville au nom d'une religion de paix; l'histoire de la haine au nom de l'amour. Il faut donc constater beaucoup de passion dans cette période de fermentation, et si quelqu'un y apporta quelque baume à cette passion, c'est bien la célèbre Catherine Schutz, si l'on s'en rapporte à ses biographes.

Qu'était donc cette Catherine Schutz?

Il y avait à Strasbourg, à cette époque, un certain menuisier, un homme rude mais franc, un vrai type alsacien, qui, comme tant d'autres esprits forts de son temps, était devenu furieux partisan de la Réforme, grâce surtout à l'influence de sa fille, une « naziréenne de la Nouvelle Alliance », dont les heureuses dispositions, dont les aptitudes de cœur et d'esprit avaient, de bonne heure, été dirigées vers la piété. Dès sa



dixième année, paraît-il, du moins elle le raconte, elle était devenue une *Mère d'Église*, l'admiration des pasteurs et des savants, qu'elle visitait souvent pour s'entretenir avec eux du royaume de Dieu. Bientôt le travail qui agitait alors tant d'âmes et d'esprits d'élite, la troublait elle-même, et toutes ses œuvres, son culte, les enseignements des docteurs, rien ne la pouvait soustraire à ses angoisses. Cette fille précoce avait nom Catherine et son père était le menuisier Schutz.

Lorsque, à l'âge de 26 ans, elle épousa Mathieu Zell, qui en avait 46, celui-ci lui dit : « Je ne puis t'offrir ni or, ni argent, mais je t'apporte beaucoup d'épreuves « *par le feu et par l'eau* » ; aussi te faudra-t-il être la mère des pauvres et des fugitifs. »

Catherine grava ces mots dans sa mémoire et sur son cœur, et ce fut pour elle une ligne de conduite qu'elle suivit toute sa vie, en écartant, par quelques moyens que ce fût, tous les obstacles qui se dressèrent devant elle.

Il faut dire que Catherine Zell fut pour son

mari « une fidèle compagne, une femme d'un rare mérite, riche d'intelligence et de cœur; sachant à la fois écrire et parler, et ne craignant pas de le faire; attachée du fond de l'âme à son Sauveur, pleine de zèle pour la cause de l'Évangile, et toujours active, bonne et dévouée. » Ainsi s'exprime son biographe Rœhrich.

Toutefois, il ne faut pas nier que si elle eut souvent raison sur le fond, elle pécha non moins souvent par la forme; mais son âme était belliqueuse, et en ces temps de troubles, que ne pouvait pas une âme belliqueuse?

« Si tant est, dit Lehr, qu'une ombre se projette sur le portrait idéal » du bon Rœhrich, peut-être en trouverait-on la cause dans l'ardeur parfois excessive et quelque peu foudroyante de Catherine; « dans une complaisance naïve vis-à-vis d'elle-même qui ne laisse point que de surprendre dans une femme chrétienne; enfin, dans la part que, après la mort de son mari, elle prit à des discussions auxquelles elle eût mieux fait de ne pas se mêler. » Mais malgré ces travers, auxquels elle était incitée par l'atmo-

sphère qui l'enveloppait, travers du reste qui sont ceux d'une nature fortement trempée et consciente de sa force, Catherine Zell n'en est pas moins l'une des femmes les plus remarquables de son temps.

« Depuis mes premières années, écrit-elle, c'est le Seigneur qui m'a élevée et dirigée; aussi, ai-je toujours fidèlement embrassé, dans la mesure de mon intelligence et de sa grâce, les intérêts de son Église et recherché le Seigneur Jésus; ce qui m'a valu de bonne heure l'estime et l'affection de tous les pasteurs, et des personnes qui tenaient à l'Église de près ou de loin. C'est pour la même raison que mon bien-aimé Mathieu Zell m'a demandée en mariage aussitôt qu'il s'est mis à prêcher l'Évangile; et je puis dire, à la gloire de Dieu, que je l'ai consciencieusement assisté dans l'exercice de son ministère et dans la tenue de sa maison; Jésus-Christ lui-même, au jour du Jugement, me rendra ce témoignage: que j'ai agi fidèlement et sans détour; et qu'à toi, ô mon cher Strasbourg! j'ai consacré avec joie,

et de jour et de nuit, mes forces, mes travaux, mon honneur et mon bien. »

Voilà un exorde un peu bien pompeux pour la fille d'un menuisier. Ce n'est pas tout.

« J'aimais le commerce des savants; j'en ai beaucoup connu, et je m'entretenais avec eux, non de danses, de mascarades ou d'autres plaisirs mondains, mais du règne de Dieu. Aussi, mon père, ma mère, mes amis et mes concitoyens, et même un grand nombre d'hommes distingués, qui avaient appris à me connaître, m'ont-ils témoigné de l'affection, de l'estime et du respect. Néanmoins, j'eus à soutenir un rude combat pour le royaume céleste; et comme dans mes péchés, mes prières et mes souffrances physiques, aucun savant n'avait su me consoler et me donner une ferme assurance en l'amour et en la grâce de Dieu, je finis par tomber malade gravement de corps et d'esprit; je devins semblable à la pauvre femme de l'Évangile, qui, ayant inutilement dépensé son bien à consulter des médecins, entendit parler de Christ, alla vers lui et fut guérie. Il m'en arriva de même...

Pendant que je languissais, dévorée de souci et d'anxiété quant à mon salut, et cherchant en vain la paix dans les pratiques de l'Église, Dieu prit pitié de moi; il suscita du milieu de son peuple notre cher et bienheureux Martin Luther, et celui-ci me persuada si bien de l'ineffable bonté de N. S. J.-C., que je me crus arrachée des profondeurs de l'enfer et transportée dans le royaume céleste. Je me souvins alors de cette parole du Maître à Pierre : « Suis-moi, et je te « ferai pêcheur d'hommes! » Depuis, j'ai travaillé nuit et jour à suivre le chemin de la vérité divine, qui est Christ, le fils de Dieu.

« Le Seigneur daigne regarder d'un œil favorable les efforts que j'ai dû faire pour apprendre à connaître l'Évangile et pour aider à le confesser [1]. »

Ce n'est véritablement pas une femme qui s'exprime ainsi : c'est un docteur de l'Église.

Voilà comment elle parle ; voici comment elle agit :

(1) *Füsslin*, Beitræger, *p. 196 et suiv.*

« Tandis que d'autres femmes s'occupaient de leur toilette, et passaient leur temps en fêtes et en réunions mondaines, j'allais en tout amour et toute fidélité, dans la maison du pauvre comme dans celle du riche, porter des consolations, soigner les malades, ensevelir les morts, visiter les prisonniers, soulager et raffermir tous ceux qui souffraient, me souvenant de la parole du sage : *Il vaut mieux aller dans une maison de deuil que d'aller dans une maison de festin.* Grâce à Dieu, cette vie m'a appris bien des choses, et j'ai pu faire plus de bien par mes paroles et par mes soins que maint vicaire ou chapelain........

« Dès les premiers temps de mon mariage, j'ai eu l'occasion de recueillir dans notre maison des fugitifs, gens instruits et du commerce le plus agréable; et j'ai cherché à les relever de leur abattement, et à leur rendre du courage selon la parole du prophète :

« *Fortifiez les mains lâches et affermissez les* « *genoux chancelants.* » Je l'ai fait dans la mesure de mes moyens et de la grâce de Dieu, le jour

où quinze hommes, obligés de s'enfuir du margraviat de Bade pour motifs de conscience, vinrent me demander des conseils et des consolations. Parmi eux se trouvait un vieillard fort instruit, le docteur Mantel, dont j'avais fait la connaissance à Bade; je ne peindrai pas la joie qu'il éprouva lorsque je lui offris l'hospitalité dans la maison de Mathieu Zell. Nous l'avons gardé tout l'hiver auprès de nous..........

« En 1524, 150 bourgeois de la petite ville de Kentzingen, en Brisgau, durent se sauver la nuit de chez eux: ils se dirigèrent sur Strasbourg. J'en logeai 80 dans notre maison, et, pendant quatre semaines, nous n'en reçûmes pas moins de 50 ou 60 à notre table; beaucoup de nobles et de bourgeois nous aidèrent à les entretenir. En 1525, après le massacre des paysans, une foule de pauvres gens effrayés affluèrent à Strasbourg; je les installai, avec l'aide du receveur Hackfurt, dans le couvent des Cordeliers, où je chargeai des hommes et des femmes de bonne volonté de veiller à leurs besoins et de faire des quêtes en leur faveur. »

Avec son âme bonne et généreuse, Catherine ne comprenait pas que l'on persécutât sous prétexte de religion. Aussi, ne trouve-t-elle que des paroles de compassion pour les malheureux anabaptistes auxquels on faisait si cruellement expier leurs divergences d'opinions.

« Ces pauvres gens, faut-il donc absolument exciter contre eux les princes et les puissances, comme le chasseur excite ses chiens contre les bêtes fauves? Eux qui, s'ils ont quelques croyances erronées, sont cependant d'accord avec nous sur le point essentiel pour lequel nous avons rompu avec la papauté, à savoir, la rédemption par le sang de Jésus-Christ! Faut-il donc les persécuter, et avec eux Jésus-Christ lui-même, alors qu'ils l'ont confessé jusque dans les prisons, au milieu des tortures et des bûchers?.... Que les gouvernements punissent les malfaiteurs, soit; mais il ne leur appartient pas d'user de violence en matière de foi; la foi est du domaine de la conscience; elle ne relève pas des puissances de ce monde.... Strasbourg, elle, s'est toujours donné l'exemple de la générosité,

de la compassion, de l'hospitalité envers tous, et il y a encore dans ses murs, Dieu merci, plus d'un pauvre chrétien que certaines personnes auraient bien voulu voir chassé. Ce n'est pas Mathieu Zell qui a jamais eu de pareils sentiments! Il s'appliquait, au contraire, à rassembler les brebis, et non à les disperser. Aussi, un jour que plusieurs de ses collègues réclamaient du Magistrat l'expulsion d'un certain nombre d'individus dont le seul crime était d'avoir d'autres croyances qu'eux, prit-il soin de déclarer solennellement du haut de la chaire et au sein du convent ecclésiastique, que, pour lui, il restait innocent devant Dieu et les hommes d'un acte aussi coupable. »

« Tous ceux, dit toujours Catherine, qui reconnaissent en Jésus-Christ le véritable Fils de Dieu et le seul Sauveur des hommes, peuvent se présenter hardiment chez nous; nous les recevrons sous notre toit et à notre table; nous aussi, nous aurons un jour part avec eux dans le royaume de Dieu; c'est ainsi qu'avec la permission de mon époux, je me suis intéressée à

une foule de gens, les aidant de ma plume et de ma langue. Qu'ils fussent luthériens, zwingliens, schwenckfeldiens ou anabaptistes, riches ou pauvres, sages ou fous, selon l'expression de saint Paul, tous avaient libre accès chez nous. Que nous importait leur nom? Nous n'étions pas forcés d'être du même avis ou d'avoir les mêmes croyances que chacun d'eux; mais nous leur devions à tous des preuves d'amour, de dévouement et de compassion; voilà ce que nous a enseigné notre Maître Jésus-Christ. »

Une telle tolérance, une telle largeur de vues attira dans la maison de Zell la plupart des hommes distingués qui étaient persécutés dans leur pays et qui venaient à Strasbourg chercher un refuge et un asile.

Aussi Catherine se plaisait-elle à rappeler le temps où les plus célèbres théologiens suisses, Œcolampade et Zwingle, vinrent loger dans sa maison. Ils s'y arrêtèrent quinze jours pendant le voyage qu'ils entreprirent, en 1529, pour se rencontrer avec les réformateurs saxons à Marbourg, et leur correspondance témoigne des

sentiments de gratitude que leur inspira l'affectueux accueil de Zell et de sa femme.

Merle d'Aubigné, dans son *Histoire de la Réformation* (tome IV, page 112), raconte que Catherine préparait elle-même les mets à la cuisine, servait à table, selon les mœurs antiques de l'Allemagne, puis, s'asseyant près de Zwingle, l'écoutait attentivement et parlait avec tant de piété et de science, que celui-ci la mit bientôt au-dessus de beaucoup de docteurs.

Parmi les étrangers illustres qui, vers la même époque, jouirent de la cordiale hospitalité de Zell, il ne faut pas oublier un gentilhomme silésien, Gaspard Schwenckfeld, qui arriva à Strasbourg en 1528. Il venait d'Augsbourg et il prit ses repas chez Capiton, mais trouva particulièrement dans la maison de Zell un accueil affectueux et empressé. Catherine échangea des lettres avec ce partisan de la nouvelle doctrine.

Luther écrivait souvent à cette savante et pieuse femme. Il la qualifiait de *la Vertueuse Dame,* de *Ma chère sœur et amie en Jésus-Christ.*

« L'activité de Catherine se multipliait dans

toutes les directions où elle espérait pouvoir se rendre utile. En accomplissant les plus humbles devoirs de la vie domestique et toutes les œuvres d'une charité inépuisable, elle trouvait le temps, non-seulement d'entretenir les diverses correspondances dont on vient de parler, mais de composer plusieurs petits ouvrages de polémique ou d'édification.

Lorsque, en 1524, son mari fut cité devant l'évêque de Strasbourg, furieux du mariage du prêtre Zell, elle adressa en sa faveur au prélat une lettre justificative si énergique, que le Magistrat crut devoir en interdire l'impression pour ne pas aggraver les difficultés de la situation.

C'est cette même année qu'elle rédigea pour les persécutés de Kentzingen un écrit intitulé : *Lettre de consolation aux femmes chrétiennes et persécutées de la paroisse de Kentzingen, mes sœurs en J.-C.*; le titre allemand en est cité plus haut.

En 1534, Catherine fit une préface pour le livre de cantiques de Michel Weisse. Il y est dit : « Comme on chante de par le monde une foule de chansons tout à fait inconvenantes et

obscènes, et qu'on ne peut ici-bas se passer de chansons, je félicite l'auteur d'avoir reproduit, sous forme de chants, toute l'œuvre du Christ et de la Rédemption ; de façon que les gens, lorsqu'ils se réjouiront et feront retentir leurs voix, se sentent poussés vers leur salut éternel, au lieu d'ouvrir au diable l'accès de leurs cœurs. »

La mort de son mari (1548) et le départ de Bucer pour l'Angleterre amenèrent à Strasbourg une sorte de réaction religieuse dont la pauvre Catherine eut beaucoup à souffrir. Une polémique de la plus violente espèce s'éleva entre elle et un certain Rabus, que Zell avait accueilli chez lui et qui avait abandonné son drapeau. Cette affaire eut à Strasbourg et dans toute l'Alsace protestante un grand retentissement. L'élève manqua de respect à la veuve de son maître, et celle-ci ne sut pas toujours garder son sang-froid dans ses lettres et dans ses expressions.

Voyant que le révolté ne voulait pas revenir à résipiscence, Catherine Zell se décida à rédiger un mémoire d'une violence contenue. Ce petit

ouvrage, dédié à la bourgeoisie de Strasbourg, se distingue par la verve brillante qui caractérise ses autres productions.

Cette polémique avec le renégat Rabus paraît avoir fait beaucoup de chagrin à Catherine; peut-être même abrégea-t-elle ses jours. A partir de cette époque (1557-1562), on n'entend presque plus parler d'elle. L'ombre et le silence entourent la dernière année de cette femme remarquable à beaucoup de titres, au premier rang desquels nous voulons nous rappeler son immense et inépuisable charité.





ASSOCIATION

DE TROIS CENTS DEMOISELLES

DANS LA CATHÉDRALE

En 1758, le samedi 28 octobre, un soldat natif de Buesweiler, nommé Jean-Frédéric Zachen, entra dans la cathédrale, entre midi et une heure, armé d'un fusil, s'avança jusqu'à l'autel de la Sainte-Vierge de la chapelle Saint-Laurent, éteignit et renversa les cierges qui y brûlaient, cassa avec son fusil le verre de la lampe, monta sur l'autel en vomissant les plus horribles blasphèmes, arracha et jeta à terre la statue de la Sainte-Vierge, lui donna des coups

de baïonnette, et allait continuer ces horreurs, lorsqu'il fut arrêté par les personnes qui accoururent au bruit. Ce malheureux fut saisi et livré à la justice, qui ne vit pas qu'il était fou (la médecine légale n'existait pas encore), et qui « lui fit subir le supplice, dit Grandidier, que méritait son crime ».

On voulut réparer ce sacrilége par une cérémonie publique, qui se fit le 9 décembre. Le prince François-Camille de Lorraine, grand doyen du Chapitre, officia.

Après les petites heures et la messe canoniale, il bénit la statue de la Vierge, qui fut ensuite portée processionnellement et en grande pompe, par quatre séminaristes, dans la cathédrale et dans le cloître, accompagnée de tout le clergé de cette église.

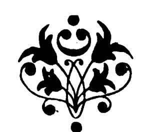
Lorsqu'elle eut été posée au milieu du grand autel, le seigneur grand doyen y célébra la messe solennelle. A l'issue de la grand'messe, la statue fut de nouveau portée en procession sur l'autel de la Vierge, où elle devait être fixée à la place qu'elle avait occupée.

Pour perpétuer le souvenir de cette cérémonie réparatrice, les demoiselles de la ville établirent entre elles une pratique de dévotion à l'effet de réparer l'honneur de Marie outragé par ce sacrilége. Cette association, autorisée le 24 décembre 1759, par l'évêque d'Arath, suffragant de Strasbourg, fut placée sous la direction du curé de Saint-Laurent. Elle se composait de 300 demoiselles strasbourgeoises, dont 50 étaient tirées de chacune des paroisses de la ville.

Chaque samedi, l'Association se rendait à la messe de midi à l'autel de la Vierge, et le samedi qui précède immédiatement la fête de la Toussaint, toutes les associées se trouvaient à cette messe, à la fin de laquelle le célébrant récitait à haute voix, le cierge allumé à la main, une amende honorable prescrite à cet effet ([1]).

(1) *Grandidier,* Essais sur la Cathédrale, *p. 189.*







Mlle HUMANN

Au commencement de ce siècle, naquit à Strasbourg (15 septembre 1804), de la sœur du célèbre Humann, le financier, et du maire de Molsheim, un enfant qui devait être, plus tard, l'abbé Adolphe Carl, le disciple fidèle et le premier des adeptes de l'illustre abbé Bautain.

L'abbé Bautain et l'abbé Carl formèrent cette fameuse association où entrèrent tant d'hommes distingués et qui compta pour disciples des cardinaux, des évêques, des abbés savants, parmi lesquels le cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen; un prélat romain du nom

de Level; MM. de Ratisbonne, de Reinach, Mertian, de Regni, Goschler, et par-dessus tout, cet immortel abbé Gratry.

Qui fut l'âme et le vrai promoteur de cette société d'hommes supérieurs, d'hommes illustres pour la plupart? Ce fut une femme; ce fut Mlle Humann, la tante de l'abbé Carl.

Voilà encore un miracle.... qui montre l'influence que la tête et le cœur d'une femme distinguée peuvent exercer sur des hommes supérieurement doués.





ELISABETH EPPINGER

LA VISIONNAIRE

Il y a une trentaine d'années, toute la population de Niederbronn et des environs d'abord, de très-loin ensuite, était attirée auprès d'une pauvre fille de laboureurs. Il s'agissait de voir en elle une extatique et d'entendre ses révélations. Cette fille se nommait Élisabeth Eppinger, et elle était née à Niederbronn (Alsace), sur les confins de la Bavière, le 9 septembre 1814.

Sa raison s'était toujours montrée droite, son jugement sain ; jamais le mensonge n'avait

souillé ses lèvres : on ne pouvait donc, en l'écoutant, se supposer dupe d'une mystification.

Elle devint malade, et lorsqu'elle fut remise, on remarqua en elle une véritable métamorphose. Ses lumières s'agrandirent, ses pensées s'élevèrent, ses idées devinrent plus distinctes, son discernement plus sûr, ses conseils plus sages.

Tout à coup elle devient extatique. Un commerce spirituel s'établit entre elle et celui qu'elle appelle son divin Époux. Cela date de 1846, alors que la malade avait 32 ans.

Les rapports même personnels d'action et de réaction entre son âme et ses organes sont momentanément suspendus. Transportée dans un autre ordre de choses, elle voit d'autres objets, elle entend un autre langage, elle se trouve en communication immédiate avec les êtres surnaturels, avec Jésus-Christ par exemple, la Vierge, les Anges et les Saints. Ce n'est pas qu'elle ne puisse voir : elle voit en effet le spectacle de l'univers et des choses humaines, les maux de l'homme ou ses jouissances, ses souffrances ou ses plaisirs, ses bonnes œuvres ou ses



crimes. Elle peut voir, elle voit les révolutions des empires, les guerres et les fureurs des passions, les joies et les tristesses de l'Église, les combats des confesseurs, la mort héroïque des martyrs. Elle voit toutes ces choses et bien d'autres encore, mais à la manière des intelligences, sous l'action de l'appareil organique. Enfin, dans cet état extatique, l'âme n'éprouve pas les besoins, les impressions, les appétits, les douleurs du corps. Soustraite momentanément à l'empire du sensualisme, elle l'est de même à celui de l'imagination, retentissement prolongé de l'impression des sens. Tout est intellectuel dans ses pensées, spirituel dans ses opérations, dans ses sentiments, dans ses affections.

Cinq phénomènes se produisaient dans les extases de la malade, vision, audition, inspiration, attrait, douleur.

Elle voyait le Christ et la Vierge.

Elle entendait trois voix, celle de Jésus, celle de Marie, et une autre voix dont la personne restait invisible. Cette personne invisible devait être, paraît-il, un membre de l'ordre qui compte

Alphonse de Liguori pour un de ses protecteurs.

Dans ses inspirations, elle découvrait les vérités de la religion, les beautés de la vertu, la grandeur de l'Église, la sublimité du sacerdoce.

Comme l'inspiration agissait sur son esprit, les attraits agissaient sur sa volonté et sur son cœur. Elle se sentait quelquefois poussée à prier pour telle personne ou pour telle chose avec une force invincible.

Quant à la douleur, elle n'existait pas proprement dans l'extase. Les sentiments d'horreur, d'indignation que la visionnaire éprouvait quelquefois étaient purement spirituels, comme ceux des esprits célestes, et se changeaient en sensations douloureuses alors que le ravissement avait cessé.

Ses révélations se rapportaient au pape, au clergé, aux maisons religieuses, à l'Église entière, à l'Église de France, à la France comme nation, à toute l'Europe.

Il ne faut pas oublier que cet état mental de la malade se manifestait dans la période de 1847



et de 1848, alors que « *le pape avait tant à souffrir et tant de combats à livrer* » ; alors que la 2e Révolution renversait le trône de Louis-Philippe. Elle fait des prédictions qui se réalisent plus ou moins ; opère plus ou moins authentiquement des cures chez des malades déclarés incurables, surtout des *cures religieuses et spirituelles.*

Ce fut au point que l'autorité ecclésiastique fut émue ; la médecine s'en mêla, les journaux parlèrent ; le *Courrier du Bas-Rhin* du 15 septembre 1848 écrit :

« L'opinion publique s'est préoccupée, dans ces derniers temps, d'une jeune fille de Niederbronn, qui doit opérer des guérisons miraculeuses et prédire l'avenir. De toutes parts on allait l'interroger, la consulter, et l'on cherchait à mettre ses prédictions en rapport avec les événements du jour.

« Le citoyen Eissen, préfet par intérim, a cru devoir demander au docteur Kuhn, médecin cantonal de Niederbronn, un examen de l'état médical de la malade. »

Le médecin fait son rapport, mais qui n'ap-

prend pas grand'chose sur le résultat des faits. En attendant les explications de la science, la voix de l'extatique continue de se faire entendre à elle. « Priez, lui dit-elle, pour que j'aie pitié de la France et pour que j'en détourne mes punitions (15 février 1848). »

« Dis à mon serviteur que le moment est proche, où il y aura de grands malheurs, où il y aura un grand carnage. Malheur à mes enfants, s'ils ne font pénitence (18 mars). » — « D'affreux châtiments menacent Paris, et ils auraient déjà éclaté si quelques âmes pieuses n'en avaient obtenu l'ajournement (22 mars). »

Le 24 mars, l'extatique « voit tout Paris en feu : l'insurrection et le désordre au comble ».

Elle se garde bien, toutefois, de donner des dates fixes et de préciser ses sentences. Pour elle, rien n'est absolu que des faits qui doivent arriver, qui arriveront : quand, et dans quelles conditions ? cela n'est pas son affaire.

« On pense bien, dit le rapport, que notre visionnaire n'aurait pas acquis tant de célébrité si quelques-unes de ses prédictions ne se fussent



accomplies. Ainsi, elle a prédit la révolution de Février dans les journées du 6 novembre 1847, du 15 et du 18 février 1848. Voici comment la voix divine qu'elle a entendue le 15 février s'est exprimée : « D'ici à peu de temps, j'empor-
« terai ce roi que je n'ai pas placé sur le trône....
« Il y aura une grande insurrection parmi le
« peuple. Une grande partie des gens qui entou-
« rent le roi actuel essaieront de mettre sur le
« trône un membre de sa famille; mais j'empê-
« cherai cela. » — Mais si un certain nombre de ces prédictions se sont confirmées par l'événement, il y en a d'autres dont on ne saurait dire la même chose. Ainsi, d'après notre visionnaire, le roi Louis-Philippe aurait dû périr d'une mort cruelle, dans les journées de Février? Mais on répondra à cela qu'il était en danger, et que c'est uniquement à la vertu de la prière qu'il a dû son salut. »

Quoi qu'il en soit de l'incertitude ou de la réalité de ses prédictions, il n'est pas moins certain que la fille Eppinger a acquis une célébrité qui ne s'est pas circonscrite dans son village, ni

dans son canton. Elle a fait parler d'elle par des milliers de bouches et elle a ému plus d'un cœur, chagriné plus d'une conscience, alarmé plus d'une imagination.

A ces titres, elle avait une place dans ce recueil et nous n'avons pu la lui refuser.

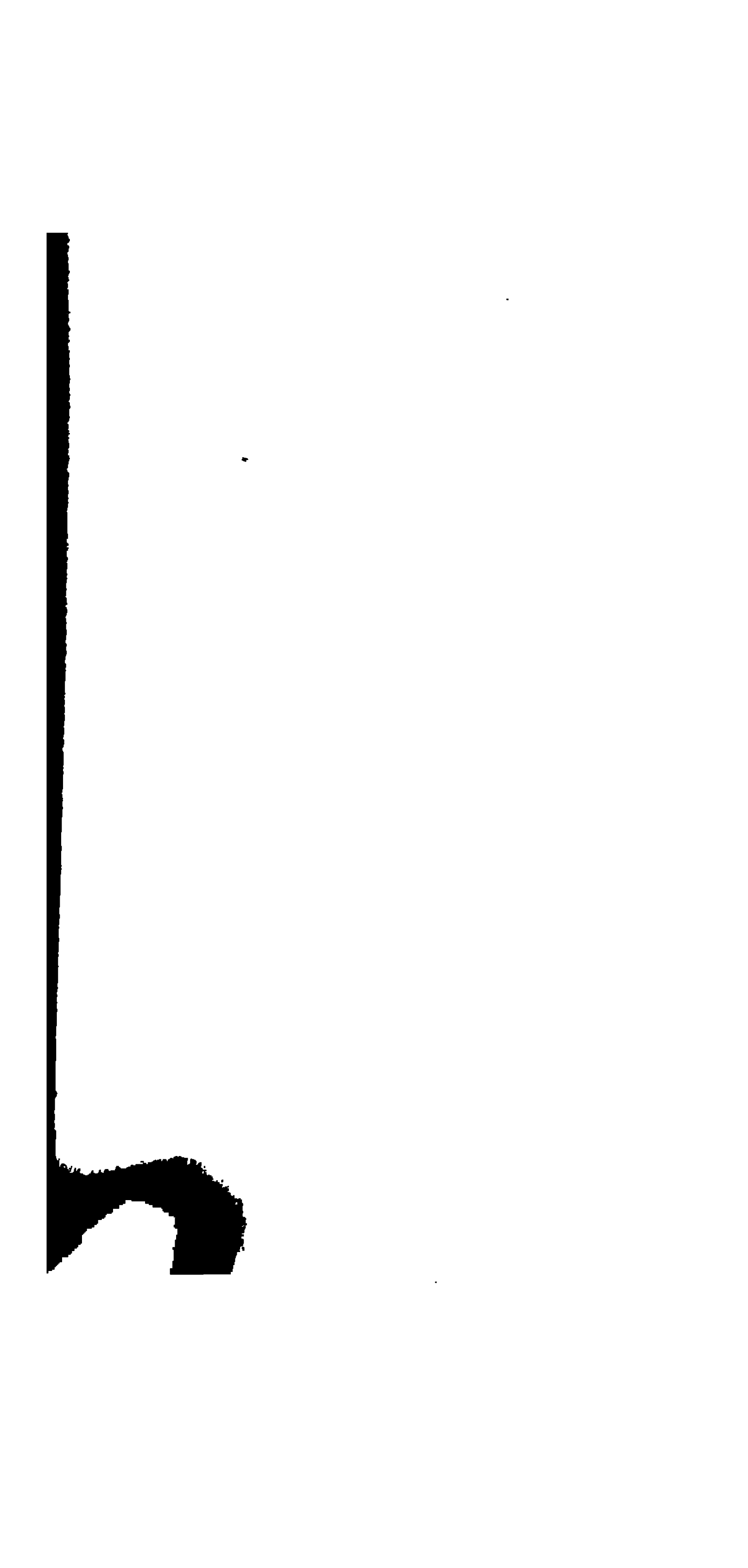


II

Les Dames d'Alsace

ET

LA PATRIE





LES DAMES DE STRASBOURG

ET L'EMPEREUR SIGISMOND

De tous les princes qui se sont popularisés en Alsace par leurs attentions pour le beau sexe, le plus célèbre est sans contredit l'empereur Sigismond. Il aimait le séjour de Strasbourg, d'abord parce qu'il avait toujours besoin d'argent et que les caisses de la ville libre impériale étaient toujours garnies (1414); ensuite, parce qu'il était galant, et que la riche terre d'Alsace produit, en fait de jolies femmes, un choix des plus belles variétés.

A Strasbourg, il est arrivé, à ce prince germain, toutes sortes d'histoires plaisantes, originales et comiques.

En voici une qui, pour n'être pas absolument inédite, ne perd jamais à être répétée, tant elle est naïvement gaie.

L'Empereur habitait, dans la ville de Strasbourg, un hôtel qui s'appelait le Luxhof.

Venu à Strasbourg, dans l'après-midi du 4 juillet 1414, de Bâle descendant le Rhin en bateau, pour se rendre à Aix-la-Chapelle et s'y faire couronner, il fut conduit, aussitôt après souper, à la Cathédrale pour y faire ses dévotions. Alors, des dames nobles de la ville vinrent en corps l'inviter à passer la soirée à la curie de la Meule. Mais, il y avait à Strasbourg deux partis dans la noblesse, le guelfe et le gibelin. La démarche était faite par les dames gibelines. Aussitôt, grand émoi dans le parti des dames guelfes : grande jalousie qui fermente! — Que font les belles guelfes? Elles accourent auprès du galant souverain, pour le prier de venir à leur bal qui se tenait dans la curie de leurs maris, à la Haute-Montée. Tiré à droite par les gibelines, arraché à gauche par les guelfes, le pauvre Empereur se trouvait dans

un cas très-perplexe. Que faire? que décider? — Et puis, des complications fâcheuses pouvaient résulter de son attitude : la politique s'en pouvait mêler; le salut de la République et les finances de l'empire pouvaient s'en ressentir. — Heureusement pour lui, il y avait à Strasbourg un évêque bien avisé, bien perspicace, bien entendu aux affaires. Que fit l'évêque? — Empereur, dames gibelines, dames guelfes, les maris des deux côtés, tout le monde fut mis par le malin prélat sur un terrain neutre; tout le monde fut invité à l'évêché. Pouvait-on mieux couper le nœud gordien? Dans le château épiscopal, la société tout entière vint s'ébattre et s'amuser, vaincue par l'aménité du prince, sa bonne humeur et sa cordialité. Elle vint, oubliant la rivalité de la veille, mettant le pied sur les rancunes locales, et se livra pleinement à la joie et à l'entraînement de la danse jusque bien avant dans la nuit. La galanterie de l'Empereur, sa beauté mâle et digne, dans toute la force de l'âge, sa belle barbe blonde et sa longue chevelure bouclée, faisaient tourner toutes les jolies têtes

passa au milieu de la plus grande gaîté, et que chacun ne s'en retira qu'à regret.

Sept jours après, l'Empereur quittait la ville de Strasbourg. Les dames ne voulurent pas le laisser partir tout seul : elles l'accompagnèrent sur un bateau splendidement orné et décoré, rempli de musiciens qui jouaient des airs joyeux.

En souvenir des soirées agréables qu'il avait passées en compagnie des aimables luronnes de la noblesse strasbourgeoise, Sa Majesté leur distribua 150 bagues d'or, et n'en ayant pas assez pour les satisfaire toutes, il leur en envoya de Paris, deux ans plus tard, par l'entremise du syndic Meyer, qui lui avait apporté, de la part des dames de Strasbourg, une superbe chaîne en or.

Le poëte Ad. Stœber a fait revivre cette scène dans ses vers (*Elsässisches Sagenbuch*), scène qu'a illustrée de son crayon le peintre Klein.

Je disais, tout à l'heure, que deux ans après cet heureux événement, c'est-à-dire en 1416, pendant le carnaval, le syndic strasbourgeois Ulrich



Meyer était à Paris, envoyé par le Sénat auprès de l'empereur Sigismond: c'était pour lui demander sa protection en faveur de la ville de Strasbourg contre son évêque Guillaume de Diest. Le messager avait d'abord été dirigé en Savoie, où l'on croyait qu'il trouverait le prince; celui-ci était déjà parti. Meyer courut après lui à Lyon, puis au pays du duc de Bourbon, puis dans le Berry, à Orléans, dans le royaume de Navarre; enfin, il finit par mettre la main sur l'intrépide voyageur, à Paris, au Louvre, en plein carnaval. Là, il lui présenta le fameux collier, dont l'impérial récipiendaire parut enchanté. Immédiatement, Meyer écrit au Sénat de Strasbourg :

« Mes gracieux Seigneurs, comme nous étions au carnaval, je me présentai le soir même à Sa Majesté, en m'acquittant de la commission de nos dames. L'Empereur en fut bien content et de bonne humeur, et me chargea de lire à haute voix la missive des dames de Strasbourg, afin que chacun pût l'entendre. Je lui remis le

alsaciennes, et palpiter plus d'un cœur sensible. Tout le monde était heureux et les petites haines de clocher durent, pour longtemps, s'évanouir dans un second bal arrangé pour le lendemain à la curie de la Haute-Montée. Plus d'objection cette fois, plus d'hésitation permise. L'Empereur dut promettre de se rendre à cette nouvelle fête. Mais en galant et malin chevalier qu'il était, il feignit de ne pas connaître le chemin qui, du Luxhof, conduisait à la Haute-Montée. Donc, il posa pour condition de son acceptation que les dames se rendraient en corps auprès de lui pour le venir chercher. Il faut penser la joie qui dut régner parmi le beau sexe strasbourgeois pour un tel honneur! Le lendemain dès le matin, car bien peu de ces dames-là avaient dormi de la nuit, les beautés de la ville, brillantes des plus riches atours, élégamment et somptueusement parées, se présentent, musique complète en tête, composée de trompettes, de fifres et de hautbois, devant l'hôtel du Luxhof, envahissent la demeure impériale et pénètrent jusqu'à la chambre à coucher du paresseux souverain, qui n'eut que le

temps de revêtir sa houppelande. Les dames l'enlèvent en folâtrant, en sautant et dansant. L'impérial personnage ne se laissa pas trop prier : il n'était, du reste, plus maître de sa personne. Les voilà donc partis. Mais à peine étaient-ils arrivés sur la place de la Cathédrale, que les jolies séductrices s'aperçoivent que l'impériale Majesté était mal....chaussée, et n'avait aux pieds qu'une simple paire de pantoufles. N'importe, aucune des nobles beautés n'est embarrassée pour si peu de chose. Là, vis-à-vis, au coin de la place, rue du Maroquin, est la boutique de maître...... (la tradition dit Nibelung), le cordonnier en renom! — On fait entrer Sa Majesté, on la fait asseoir sur un tabouret, et on lui choisit une bonne paire d'escarpins qui coûtent bel et bien six kreutzers.

Le joyeux cortége continue alors son chemin comme si de rien n'était, et se dirige bras dessus bras dessous, avec l'Empereur, vers la Haute-Montée, où les valets du prince avaient déjà apporté sa garde-robe.

Inutile de dire que cette nouvelle soirée se





LES PATRIOTES FÉMININS

DE 1815 ET DE 1830.

Un pharmacien de Strasbourg, nommé Nestler, réussit, après les Cent-Jours, à soustraire aux recherches des bourboniens un drapeau tricolore de la garde nationale, et le conserva précieusement chez lui, en attendant patiemment le moment où il pourrait en faire usage. Il attendit quinze ans. Lorsque la révolution de Juillet arriva, la garde nationale s'organisa de nouveau, et, le 15 août 1830, voici la lettre que le pharmacien écrivit à la commission municipale de Strasbourg :

« Dépositaire, depuis 1815, du drapeau dont les dames de Strasbourg ont fait hommage aux deux bataillons mobiles qui ont été organisés

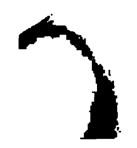
vaillantes compagnes, les braves et courageuses Alsaciennes avaient eu déjà la gloire d'avoir lutté pour préserver leurs foyers de l'invasion ennemie.

Ce n'est pas tout: une autre femme devait à jamais s'illustrer par son intrépidité et son sang-froid. Guebwiller, surpris au milieu d'une nuit, fut sauvé par Brigitte Schicklin. Déjà les assaillants avaient posé leurs échelles et s'apprêtaient à escalader les murs, lorsque cette courageuse femme jeta de la paille enflammée sur les ennemis, et, par ses cris, fit accourir les habitants. Les pillards épouvantés prirent la fuite. On peut encore voir aujourd'hui de ces échelles de cordes conservées religieusement à l'église Saint-Léger de Guebwiller ([1]).

---

(1) Aperçu sur l'Histoire politique et religieuse de l'Alsace, *par Sitzmann, p. 88.*







LA FIANCÉE

D'EULOGE SCHNEIDER

CHARLES Nodier, dans ses *Souvenirs,* raconte que le lendemain de son arrivée, tout enfant, à Strasbourg, pour apprendre le grec chez le citoyen Schneider, le fougueux Euloge Schneider, grand-vicaire de l'évêque constitutionnel de Strasbourg, traducteur d'Anacréon, rapporteur de la commission révolutionnaire extraordinaire du Bas-Rhin, Schneider partit de Strasbourg, accompagné de ses hussards de la mort, et allait promener de village en village un échafaud nomade pour exercer, sur

les infortunés qui s'étaient laissé piller par les Autrichiens, la vengeance nationale.

« L'uniforme presque militaire du commissaire rapporteur n'avait fait oublier encore ni le froc du capucin, ni la soutane du chanoine, et le moine de Cologne nuisait souvent à la popularité du terrible dictateur de Strasbourg. Une voix élevée du milieu de la société populaire de Brumpt (Brumath) dans le cours des excursions tragiques dont j'ai parlé, ne craignit pas de rappeler à Schneider cette tache infamante du sacerdoce, qui le rendait irrémissiblement suspect aux amis de la liberté, et de lui conseiller, pour tout moyen de transaction avec les principes, un acte qui consacrât du moins solennellement son apostasie. Schneider n'était pas marié; son goût effréné pour les femmes se conciliait même assez mal avec les obligations d'un engagement chaste et légitime; et il ne fallait rien moins, pour le décider à s'y soumettre, que l'intérêt de cette popularité de cynisme et de sang à laquelle il avait déjà fait tant de sacrifices. Dans cette dernière occasion, il ne vit

aucun autre moyen de se soustraire au terrible argument qu'on lui opposait, et l'amour des richesses put contribuer, d'ailleurs, à vaincre l'instinct d'indépendance et de débauche qui l'avait dominé jusque-là. Ses regards tombèrent sur une jeune personne de Brumpt, qui joignait à une immense fortune toutes les perfections du corps et de l'esprit. C'était la fille d'un aristocrate en jugement, et Schneider l'avait remarquée dans la foule des suppliantes qui, tous les jours, inondait le prétoire. Le lendemain, la mise en liberté de l'accusé fut signée, et, par une apostille singulière dans un pareil acte, le proconsul l'avertit qu'il se proposait de lui demander à dîner le même jour.

« La jeune fille ne se trouvait pas au banquet. C'était l'usage alors, de la plupart des communes rurales de l'Alsace et des provinces voisines, que les femmes n'y parussent point, et son père n'avait pas jugé à propos de l'enfreindre ce jour-là. Schneider réclama sa présence et on obéit. Il se piqua d'abord d'esprit, de grâce, de politesse, et toutes ces qualités ne lui man-

quaient point. Puis il arriva, sans beaucoup de détours, à l'objet de sa visite. Sa dialectique connue le dispensait suffisamment d'une recherche laborieuse de précautions oratoires. L'homme qui tenait le glaive suspendu sur un peuple et sur une armée n'avait pas besoin de s'envelopper des misérables circonlocutions des rhéteurs. Il demanda la main de sa jolie hôtesse comme s'il avait pu y prétendre du droit de l'amour et sans blesser aucune convenance; puis, sans attendre de réponse, il s'approcha de la croisée, l'ouvrit et jeta un regard satisfait sur la place, à la vue des apprêts qu'il avait ordonnés. Après avoir arboré de quartier en quartier ses deux poteaux ombragés de panaches tricolores et décorés de nœuds de rubans, on venait, pour la première fois, d'y dresser la guillotine. (Je n'atteste sur l'histoire de Schneider à Brumpt que la rumeur publique. Je n'étais pas à Brumpt, mais j'étais à Strasbourg; le 21 décembre 1793, et il n'y avait pas deux versions sur l'événement.) Cet aspect porta une horrible lumière dans le cœur de l'objet infortuné des préférences de Schneider. Elle

tomba aux pieds de son père en le suppliant de lui accorder pour époux l'homme bienfaisant auquel il devait la vie, et en attestant le ciel qu'elle ne se relèverait qu'après avoir obtenu cette faveur. Puis, se retournant vers Schneider : « Mais, dit-elle, j'exige de ta tendresse une de « ces grâces qu'on ne refuse pas à sa fiancée. Il « se mêle un peu d'orgueil à mon bonheur. Ce « n'est pas à Brumpt que le premier de nos con- « citoyens doit accorder son nom à une femme; « je veux que le peuple me reconnaisse pour « l'épouse de Schneider, et ne me prenne pas « pour sa concubine. Il n'est point de ville, ajou- « ta-t-elle en souriant, où tu n'aies été suivi d'une « maîtresse: on pourrait aisément s'y tromper. « Il n'y a que trois lieues d'ici à Strasbourg; j'ai « des mesures à prendre pour ma toilette de « noces, car je veux qu'elle soit digne de toi; « demain, à telle heure que tu voudras, nous « partons seuls ou accompagnés, à ton gré, et « je vais te donner la main devant les citoyens, « les généraux et les représentants. » Ces paroles, qui rendaient cent fois plus séduisantes l'élocu-

tion coquette et la piquante physionomie d'une Alsacienne, ces paroles, accompagnées, dit-on, de quelques caresses, ne laissèrent pas à Schneider la possibilité d'une objection. Cependant, la maison fut surveillée toute la nuit, mais personne n'avait pensé à s'en éloigner, et quand il arriva le matin, il la trouva pavoisée du haut en bas, et présentant tout l'aspect d'une fête. La future en descendit dans ses plus beaux atours et vint lui présenter la main sur le seuil de cette salle basse où l'on prend ordinairement le thé ou le café. Un déjeuner splendide y était servi. Bien qu'étourdi de bonheur et d'orgueil, Schneider ne pensait qu'à l'abréger. Les portes de Strasbourg se fermaient alors à trois heures, et le temps pressait. Il devait d'ailleurs le mettre à profit pour répondre par de grandes marques d'éclat et de puissance aux profusions de sa nouvelle famille et aux prétentions de sa fiancée. Un courrier fut dépêché à Strasbourg pour intimer la défense de fermer les portes avant quatre heures. Il est vrai que l'ennemi se retirait alors et que Strasbourg n'était plus menacé, mais les

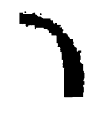
arrêtés de Saint-Just, qui avaient eu force de loi pendant l'invasion austro-prussienne, n'étaient point révoqués, et il en était un qui portait peine de mort pour délai de clôture. Schneider lui-même l'avait fait exécuter.

« Il était au plus trois heures et demie le 21 décembre, quand un cortége bruyant se répandit dans la plus vaste rue de Strasbourg et vint s'arrêter au-dessous du balcon de Saint-Just. Il y eut alors deux spectacles qui pouvaient partager à titres égaux l'attention de l'observateur : ce théatre où se dénouait le drame de Brumpt et cette tribune où il allait se juger.

« Schneider s'était fait précéder de quatre coureurs revêtus des couleurs nationales. Sa voiture découverte, quoique le temps fût douteux, était traînée par six beaux chevaux. Il l'occupait seul avec sa fiancée, éblouissante de parures et assurée de regard et de maintien. Autour de lui, caracolaient fièrement et le sabre nu, les cavaliers d'élite de son escorte, portant la tête de mort sur leur baudrier, sur leur sabretache et sur leur shako, et plus hideux encore que de

coutume d'une gaieté qui ne leur était pas familière. Derrière tout cela, retentissait lourdement sur le pavé un char à quatre larges roues, bas, étroit, peint de rouge, traîné par deux chevaux chamarrés et enrubannés, et sur lequel battaient de longs ais rouges, avec leur traverse rouge. Cet appareil était accompagné de deux hommes à cheval, en blouses noires et dont le bonnet rouge était orné d'une large cocarde. Il était suivi d'une petite carriole dans laquelle était assis un homme pâle, maigre et sérieux, que cherchaient tous les regards. Ce n'était cependant pas Schneider.

« Une légère rumeur qui ne tarda pas à s'étendre au loin annonça que Saint-Just allait paraître au balcon. Il y avait dans sa démarche une sorte de brusquerie solennelle : il ne cherchait pas l'accueil du peuple, il le réprimait, au contraire, d'un geste sec et absolu. Ses cheveux épais et poudrés à neige sur ses sourcils noirs et barrés, sa tête perpendiculaire sur sa haute et ample cravate, la dignité de cette taille petite, l'élégance de cette mise simple,



ne manquaient cependant jamais leur effet sur la multitude. Il fit signe qu'on s'arrêtât, et on s'arrêta.

« Le représentant du peuple venait d'apprendre la violation de ses ordres, et tel était probablement le motif de la colère qui animait son regard luisant et profond; mais ce sentiment, tout indomptable qu'il était dans son cœur, fit un moment place à la surprise quand Saint-Just aperçut près de Schneider une jeune fille en habits de fiancée. Celle-ci, profitant du moment où elle excitait son attention, s'élança hors de la voiture, et se jetant à genoux sur les pavés : « Justice, s'écria-t-elle, justice, Citoyen! j'en « appelle à Saint-Just et à la Convention! » puis elle raconta en peu de mots, mais avec l'expression la plus éloquente, l'horrible abus de pouvoir du tyran de l'Alsace. « Est-il vrai, dit « Saint-Just en appuyant sa main sur son front? « Cela peut-il être vrai? » Tout le monde fut d'accord sur les faits, sans en excepter l'homme de la petite voiture, que son intimité cordiale avec Schneider rendait un témoin imposant, et

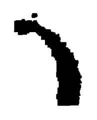
qui déclara qu'il avait reçu l'ordre de se tenir prêt pour l'exécution du père de la *Jungfrau,* s'il avait refusé son consentement au mariage. Saint-Just ne parlait pas ou tout au plus il murmurait à basse voix quelques mots confus: « Le « voilà donc dévoilé, l'exécrable capucin de « Cologne! » Et puis il mordait ses poings et frappait à coups réitérés sur la barre de son balcon. « Qu'aurais-tu fait, dit-il enfin à la « fiancée, si tu ne m'avais pas trouvé disposé à « te rendre justice? — Je l'aurais tué ce soir au « lit, répondit-elle en montrant un poignard « qu'elle avait caché sous son corset. Mainte- « nant, je te demande sa grâce. — Sa grâce! « cria Saint-Just, dont ce mot réveilla la fureur. « La grâce du capucin de Cologne! A la guil- « lotine! continua-t-il avec une explosion in- « croyable dans un caractère si méthodique et « si mesuré. Qu'on le mène à la guillotine! — « Couperai-je la tête? répondit respectueuse- « ment l'homme maigre de la petite voiture. — « Je n'en ai pas le droit, dit Saint-Just en fré- « missant de dépit. Au supplice que le monstre

« a inventé! Qu'on l'attache à la guillotine jus-
« qu'à nouvel ordre ! »

« Et en effet, Schneider avait inventé cette exposition à l'instrument permanent de la mort pour les cas peu nombreux de la législation révolutionnaire qui n'entraînaient pas nécessairement la peine capitale. On se rappelle à Strasbourg un négociant qui y a passé seize heures.

« Comme j'étais à un point trop éloigné du lieu de la scène pour en saisir tous les détails, et que ces détails se traduisaient en allemand dans la conversation de la foule, je n'emportai aucune idée distincte de l'événement. J'avais passé quelques minutes au Breuil dont la tristesse, dans cette saison rigoureuse, convenait déjà à mes rêveries d'enfant, et je me dirigeais vers l'hôte de Mme Tesch (*la Lanterne*), quand, en débouchant du passage de la Pomme-de-Pin, je me trouvai entraîné par une nouvelle cohue qui se grossit bientôt de toute la population de Strasbourg et qui se déborda comme un torrent sur la place d'Armes, en roulant vers l'échafaud. Un moment, elle se resserra encore pour faire

place à quelque chose de terrible : c'était Schneider saisi des deux côtés par ces deux valets de bourreau en blouses noires qui lui servaient d'heiduques un moment auparavant, précédé par cet homme pâle que j'avais vu dans une petite calèche, et suivi de deux de ses hussards de la mort qui le piquaient, en riant, de la pointe de leurs sabres pour le faire avancer. Je frissonnai d'horreur et de pitié, mais je ne pus même pas me détourner pour éviter ce spectacle. Heureusement, je pense qu'il ne me vit pas. Ses petits yeux paraissaient fondus dans leur orbite. Sa pâleur était affreuse, et cependant, il essuyait de la sueur sur son front. A mesure qu'il approchait de la guillotine, les acclamations redoublèrent de violence ou d'allégresse ; car je les entendais sans les comprendre. Bientôt il se fit un grand silence, et je compris que Schneider montait à l'échafaud : mais je ne savais pas si c'était pour mourir, et c'est ce qu'aucun de mes voisins ne pouvait m'expliquer parce qu'il n'y en avait pas un qui parlât français. Après cela, les acclamations se succédèrent et s'interrom-



pirent avec des intermittences effrayantes. C'étaient des cris menaçants, et puis une attente silencieuse, et puis des applaudissements éclatants; et à chaque fois je croyais que la tête tombait, et je m'élevais sur mes pieds pour chercher le sommet de l'appareil de mort, et m'assurer que le couteau était encore suspendu; et je me trouvais heureux de voir tout en haut ce fer sanglant dont l'aspect m'avait épouvanté la veille. Les efforts que je faisais pour m'éloigner, et peut-être aussi le mouvement de cette masse ivre de fureur et de joie, me rapprochèrent d'un volontaire du midi, qui dépassait cette multitude de toute la tête et qui se croyait obligé à communiquer au loin le programme de cette cruelle cérémonie. « On lui a fait ôter sa « cocarde! criait-il. Respect aux couleurs na- « tionales! On lui a enlevé son chapeau! Res- « pect au peuple! On lui fait déposer maintenant « son habit......; mais pourquoi cela? c'est que « c'est un habit militaire. Et la pluie qui tombe « si froide! — C'est du givre! — Cela le pénètre « comme des aiguilles; aussi voyez comme il

« grelotte. En vérité, ce serait lui rendre ser-
« vice que de le guillotiner tout de suite. » Et il n'avait pas fini qu'un cri universel s'éleva. —
« Qu'est-ce que cela veut dire? dis-je à un de
« mes nouveaux voisins. Cela veut dire *Sous le*
« *couteau*, répondit-il. » — Cette voix ne m'était pas inconnue; je regardai: c'était Monnet.
« Ah! Monsieur Monnet, m'écriai-je! — Tais-
« toi, reprit-il, en posant son doigt sur sa bou-
« che..... — Le tuera-t-on? — Non, dit Monnet;
« voilà des cavaliers qui s'approchent et le bour-
« reau qui descend: c'est pour une autre fois. »

« La foule s'était dissipée à la suite d'une chaise de poste que Saint-Just venait d'envoyer, et qui conduisit Schneider à Paris, sous bonne et sûre garde. Monnet me prit les mains et dit:
« L'illusion du pouvoir a rendu Schneider fu-
« rieux. C'est un monstre; mais on va tirer de
« là des inductions funestes contre les vrais ré-
« publicains. Saint-Just a triomphé et la liberté
« est perdue au bénéfice d'un tyran. Dis cela à
« ton père. » Il m'embrassa et me quitta.

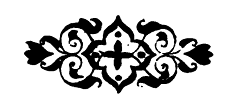
« La nuit suivante on arrêta les complices de

Schneider, et ils furent traduits, comme Schneider, au tribunal révolutionnaire de Paris.

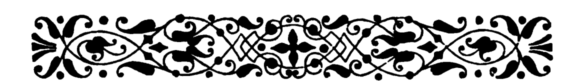
« Euloge Schneider, de Wipcfeld, fut décapité le 12 germinal an II (1er avril 1794), « comme convaincu d'avoir, par des concussions et vexations immorales et cruelles, par « l'abus le plus révoltant et le plus sanguinaire « du nom et des pouvoirs d'une commission « révolutionnaire, opprimé, volé, assassiné, ravi « l'honneur, la fortune et la tranquillité à des « familles paisibles. » Ce sont les termes du jugement (1). »

(1) *Charles Nodier :* Souvenirs et Portraits.









ANNE, COMTESSE DE SALM

Les comtes de Deux-Ponts-Bitche, au moyen âge, eurent constamment à soutenir des luttes sauvages avec leurs voisins, surtout avec Saarwerden et La Petite-Pierre. En 1447, c'est-à-dire trois ans après la fameuse bataille de Reichshoffen, les frères Jacques et Guillaume de La Petite-Pierre s'en vinrent sans motifs, sans déclaration de guerre aucune, surprendre le château de Bitche, où résidait alors le seigneur Frédéric, qui avait participé, en 1440, à la ligue contre les Armagnacs avec ces mêmes seigneurs alors ses amis, maintenant ses adversaires.

Un beau jour, Jacques et Guillaume traver-

sent, sans être aperçus, le village assis au bas de la colline sur laquelle était perché le castel de Bitchc; ils escaladaient déjà les murs, lorsque le comte Frédéric fut averti de l'entreprise par un valet fidèle qui surveillait toujours attentivement la demeure seigneuriale. Le comte, privé de tout secours, ne vit son salut que dans la fuite. Accompagné de son fidèle serviteur, il se sauve donc à la hâte à demi vêtu, gagne le mur d'enceinte, et se sert des mêmes échelles de corde qui venaient d'être appliquées par les ennemis pour entrer dans le fort. Le comte Frédéric et son compagnon, malheureusement, tombent sur les rochers; le pauvre châtelain perd connaissance; on le hisse à demi mort sur un cheval de labour, et il se laisse ainsi diriger vers le château de Lemberg, où se trouvait en ce moment sa femme, Anne de Salm.

Les sires de La Petite-Pierre avaient eu le temps de prévenir la fuite des enfants du seigneur de Bitche; ils s'en emparèrent et les retinrent comme otages, ainsi que les deux beaux-frères de Frédéric.

A peine la comtesse Anne eut-elle appris le sort de ses deux pauvres enfants, qu'elle accourut à Bitche, lorsque, arrivée à Kaltenhausen, elle rencontre Guillaume de La Petite-Pierre qui veut l'empêcher de passer outre. Une lionne à qui on aurait enlevé ses lionceaux n'eût pas été plus courroucée, plus courageuse, plus intrépide : elle se précipite sur le ravisseur, le prend par la barbe, tire un glaive dont elle s'était armée, et menace de mort le criminel, avec l'audace d'une femme romaine. Guillaume de La Petite-Pierre, intimidé, laisse passer la mère furieuse, qui trouve dans la ville d'en bas le plus jeune de ses enfants au berceau ; un garçon de neuf ans était retenu dans le castel. Alors on propose à la comtesse d'emporter un de ses enfants : la tendresse maternelle, naturellement, se refuse à accepter cet inhumain partage. Ne pouvant rien obtenir de plus, la pauvre mère, lançant des imprécations terribles contre les cruels détenteurs de ses chers rejetons, s'en retourne, la vengeance au cœur, auprès de son mari, à Lemberg.

Le comte Frédéric et sa courageuse femme volent auprès de leurs amis pour obtenir des secours; ils mettent dans leurs intérêts la maison palatine, et Louis V, Frédéric le Victorieux, Etienne de Deux-Ponts-Veldenz viennent faire le siége de Bitche, en même temps que le duc de Lorraine, dans l'intérêt du comte Frédéric, cherche à s'emparer de Lützelstein.

Nous sommes en mai 1447: le comte Jacques de La Petite-Pierre, à bout de forces, désespérant de pouvoir défendre à la longue sa récente capture, se décide à quitter le château de Bitche, après avoir donné l'ordre de brûler Kaltenhausen.

Cet ordre cruel fut exécuté.

Pour le coup, cependant, la victoire finale resta au bon droit. Bitche et Lützelstein furent repris; la garnison ennemie que l'on avait laissée sortir avec ses bagages, fut attaquée et dispersée pendant sa retraite par une bande de paysans exaspérés, et les enfants du comte de Bitche, que Jacques de Lützelstein avait emmenés, furent délivrés bravement par Eber-

hard d'Andlau. Kaltenhausen se releva de ses ruines, et l'incident de 1447 ne laissa d'autres traces que les cicatrices dans le cœur d'une mère outragée (1).

(1) Urkundliche Geschichte der Grafschaft Hanau-Lichtenberg, *von Lehmann. Mannheim, 1864.*





III

Les Dames d'Alsace

ET LE

DÉVOUEMENT CONJUGAL





LA CHATELAINE DE NIDECK

Au bas de la chaîne des Vosges, se trouve une charmante vallée qu'on appelle la vallée de Schirmeck ou de la Bruche. Dans cette vallée s'ouvre une gorge sauvage qui conduit à la cascade de Nideck. Au-dessus du précipice, on arrive, en escaladant péniblement la montagne abrupte, couverte de décombres, de pierres roulantes et de broussailles, à un antique castel dont l'aspect terrible et formidable ne dit rien de gracieux à l'imagination. Ce pouvait être autrefois une retraite sûre pour une bande de brigands, ou pour quelque farouche châtelain en guerre continuelle avec ses voisins.

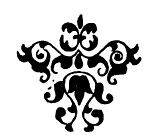
Vers le milieu du xv[e] siècle, les Strasbou-geois avaient des démêlés avec leur évê-Robert, comte palatin, et le chevalier Wiri-qui habitait le château de Nideck, avait pris parti du prélat. Il fallait le combattre. Mais n'était pas une petite affaire que d'arriver à fai-le siége d'une telle forteresse, assise comme u-nid d'aigle au sommet de la montagne, hériss-de bois touffus, sans accès facile, entourée d-précipices affreux. N'importe, en même temp-qu'ils assiégent le château de Wasselonne, le fiers guerriers de la ville libre pénètrent dan ces sombres solitudes, et parviennent à humi-lier l'orgueilleux baron.

Celui-ci ne se contenta pas de cet échec; tou-jours en campagne pour guerroyer, ne vivan-que de rapts et de rapines, il s'était fait de ennemis acharnés. Parmi eux, il comptait Lou-de La Petite-Pierre, comte puissant du voisinage qui avait résolu de se venger jusqu'à la mort des insultes du méchant chevalier. Le comt-Louis vint donc avec des forces imposante-assiéger le château de Nideck. Le castel était

:ès imprenable, et le chevalier crut un mo-
que son ennemi se fatiguerait de camper
montagne, dans une sombre forêt sans
mais il se trompa, et les provisions ne
ent pas à manquer au châtelain qui ne
.it sortir de sa retraite pour les renouveler.
, la famine commence à faire ses ravages
la faible garnison, et le moment arrive où
impossible de résister plus longtemps : il
e rendre.

pouse de Wirich était enceinte et elle avait
l'autres enfants qu'elle chérissait. C'était
emme de tête et de cœur: elle prit une
e résolution. Elle se couvre de vêtements
uil, fait abaisser le pont-levis, sort du ma-
va se jeter aux genoux du chef de l'armée
eante, implore pour les êtres qui lui
t chers la grâce du comte, et parvient à
:r son courroux.







LA CHATELAINE DE SCHWANAU

Au XIVe siècle, les Strasbourgeois, en guerre avec des seigneurs rebelles du voisinage, assiégeaient le castel de Schwanau, près Erstein. Ils étaient très-irrités contre le châtelain et avaient résolu de passer par le fer et le feu tout ce qui s'opposerait à l'exécution de leur vengeance. Seules, les femmes obtinrent la permission de sortir du lieu maudit, en emportant ce qu'elles avaient de plus précieux.

Que fait la châtelaine de Schwanau? Jugeant que son plus grand trésor était son mari, elle prend son courage à deux mains, rassemble toutes ses forces, et emporte le châtelain sur ses épaules.

Naturellement, les poëtes du temps n'ont pas perdu si belle occasion d'accorder leur lyre, et ils ont chanté l'héroïsme de la glorieuse châtelaine de Schwanau, comme leurs confrères ont célébré l'héroïne de Weinsberg dans leurs ballades allemandes.





LA DEMOISELLE

DE WALDNER DE FREUNDSTEIN

Le récit qui va suivre appartient à la baronne d'Oberkirch qui le raconte joliment dans ses Mémoires : mais comme il figure si bien à cette place, je demande à mes gracieuses lectrices la permission de l'y intercaler.

« Il y a, dit la spirituelle chroniqueuse, sur le château de Freundstein différentes légendes dont une, entre autres, est fort curieuse à raconter. On l'a dite à Mme la duchesse de Bourbon sur les lieux mêmes, et elle en fut intéressée au point de commander, sur ce sujet, un petit

tableau réellement très-poétique et très-remarquable.

« Un Géroldseck devint éperdument amoureux d'une Waldner de Freundstein qui ne répondit pas à ses vœux; elle aimait un page de son père, un enfant de la souche de Ribeaupierre, mais repoussé par sa famille à cause de la naissance illégitime de sa mère. Le sire de Waldner permit à sa fille de refuser le sire de Géroldseck, mais il ne lui eût jamais permis d'épouser ce page. Géroldseck furieux, se couvrant de sa pesante armure, se met à la tête de ses guerriers et vient mettre le siége devant Freundstein.

« — Je l'obtiendrai, dit-il, par la force et la terreur. »

L'attaque fut terrible et soutenue; la résistance ne fut pas moins opiniâtre, mais inutile. On enfonça les portes, l'ennemi resta maître du champ de bataille et refoula la garnison dans ses derniers retranchements.

Le sire de Waldner alla alors trouver sa fille.

« — Veux-tu tomber entre ses mains? » lui dit-

il en montrant l'ennemi qui s'emparait de la dernière enceinte.

« — Plutôt mourir, mon père!

« — Tu préfères la mort, dis-tu, ma fille?

« — Cent fois et mille fois, mon père.

« — Eh bien, mets ton voile de fiancée, viens avec moi, et montre tout ce que sait être une Waldner ! »

En ce moment suprême, la jeune héroïne pensa à celui qu'elle aimait, à l'impossibilité d'unir jamais son sort à celui d'un enfant déshérité et méconnu.

« — Vous avez raison, mon père, soyons jusqu'à la fin dignes de nos ancêtres. »

Devinant ce que méditait le vieux sire, belle de son émotion autant que de sa beauté, elle le suivit sans hésiter. Le temps pressait, un moment de plus, et ils tombaient entre les mains du vainqueur; le page tenait le cheval du vieux chevalier, la jeune vierge en l'apercevant lui tendit la main et lui dit:

« — Je vais mourir pour rester digne de notre amour, impossible sur la terre, nous nous rejoin-

drons là-haut; et elle s'élança en croupe de son père.

« — Je vous suis, Madame; le sire mon maître ne marche jamais sans son page. »

Waldner ne l'entendit pas sans doute; ses regards et son attention se portaient sur ses chevaliers et ses hommes d'armes dont le nombre diminuait à chaque instant, et sur la porte que l'ennemi allait franchir: il pousse en avant son cheval de bataille, et, arrivé sur le sommet de son dernier retranchement, il jette les yeux en arrière au moment où Géroldseck arrivait triomphant.

« — Donne-moi ta fille, Waldner, s'écriait-il.

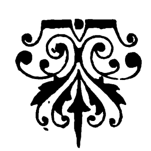
« — La voilà », lui répond le père qui, n'écoutant que la voix de l'honneur et du désespoir, s'élance en piquant des deux, et tombe mort ainsi que sa fille au milieu des assiégeants.

Quelle vue pour Géroldseck! Le vertige le saisit, il abandonne ses rêves et suit, dans sa chute, celle qu'il vient de perdre; leurs corps fracassés sont étendus l'un près de l'autre; c'est ainsi qu'il a conquis celle qu'il aime.

Le pauvre page n'était point arrivé jusque-là, un carreau d'arbalète l'avait abattu derrière le cheval de son seigneur, il précéda au ciel sa dame adorée (1).

(1) Mémoires de Mme d'Oberkirch, *t. 2, p. 25.*







LES FRÈRES DE NOTRE-DAME

Une petite tache à côté des tableaux qui précèdent. Ce n'est pas ma faute : c'est celle de l'histoire.

On rapporte du fameux Sturm de Sturmeck, qui pendant de longues années avait été l'âme de la République de Strasbourg, envoyé en ambassade de tous côtés aux empereurs, rois, princes, diètes et conciles, une anecdote plaisante qui peut prendre place ici.

L'empereur Charles-Quint étant venu à Strasbourg, et s'intéressant particulièrement aux affaires de l'Église catholique, s'avisa de demander au spirituel magistrat pourquoi la ville avait supprimé le couvent des Carmes, que de mali-

cieux Strasbourgeois appelaient les FRÈRES DE NOTRE CHÈRE DAME (*Unsrer lieben Frauen Brüder*).

« Stürmel, Stürmel, lui dit l'Empereur (Sturm « était petit de taille), pourquoi avez-vous ren- « voyé les frères de Notre-Dame? — Sire, « répond Sturm, tant que ces messieurs n'ont « été que les frères de Notre-Dame, nous les « avons chéris et considérés ; mais du moment « qu'ils ont voulu être les maris de nos dames, « nous les avons congédiés. »

Le jeu de mots est bien meilleur en allemand:

« *So lang die Herren unsrer lieben Frauen Brüder gewesen, waren sie uns lieb und werth; als sie aber unserer lieben Frauen Männer seyn wollten, haben wir sie fort geschickt.* »

Inutile de dire que l'Empereur se mit à rire de la bonne repartie — et que le mot fut répété. Trois siècles se sont écoulés, et la réponse de Sturm n'est pas encore oubliée à Strasbourg.

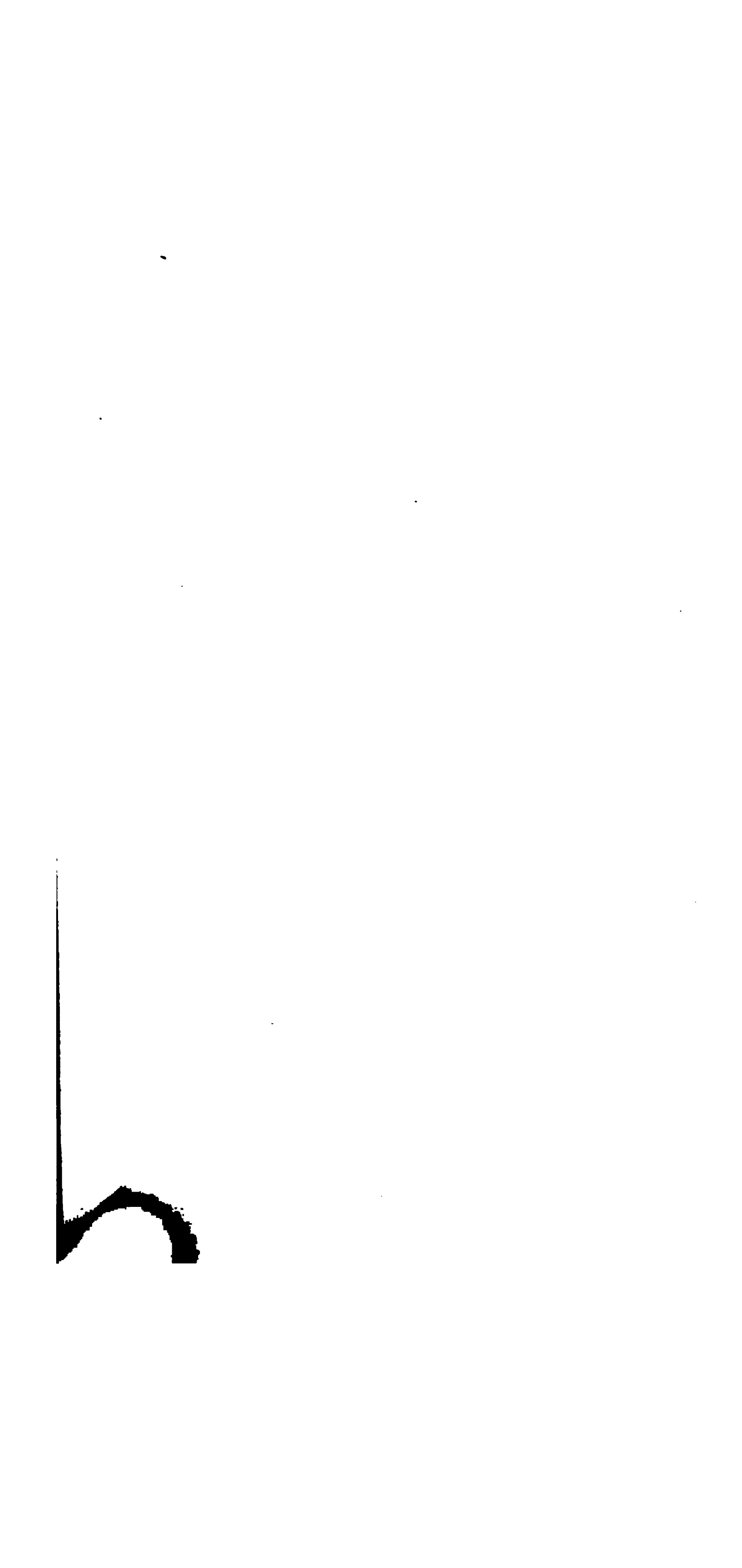


IV

Les Dames d'Alsace

DEVANT

LA SOCIÉTÉ





Mme DE FRANCK

MONSIEUR de Franck, fils du célèbre ammeister de Strasbourg, le chef d'une de ces vieilles familles patriciennes qui couraient avec honneur la carrière des affaires tout en possédant au dehors des terres et des dignités seigneuriales, mourut en 1789. Mme de Franck était une Türckheim.

Tête puissamment organisée, volonté énergique et droite, cœur vif et haut, fidèle au sang qui coulait dans ses veines, Mme de Franck prit la place de son mari pour conserver à ses enfants les restes de l'une des premières fortunes de l'Alsace. De bonne heure ses enfants étaient

devenues ses aides, comme son espoir. C'est qu'elles lui ressemblaient, c'est qu'elles s'étaient pour ainsi dire partagé les dons maternels. L'ainée, d'une beauté régulière et éclatante, d'une étonnante ardeur d'imagination, d'un enthousiasme altier et brillant, d'une vigueur de conception et d'action qui la rendaient capable d'héroïsme, constituait un de ces caractères hardis, appelés à captiver, à subjuguer, à inspirer, aussi bien qu'à tout sacrifier au triomphe de leurs vœux ou de leur foi.

La cadette, jolie, douce, d'un charme insinuant, d'une raison attachante, d'une fermeté sobre, d'une vivacité contenue, d'une sérénité patiente, était propre à déployer un dévouement non moins intrépide. Ce qu'elles avaient en commun, c'était un cœur généreux, épris passionnément de tout ce qui est grand et pur. Elles se complétaient mutuellement à ce point que celle qui semblait commander à l'autre lui obéissait en réalité. Hors de là, Caroline (c'était le nom de l'aînée) exerçait un tel ascendant par sa personne tout entière, qu'à moins de

17 ans, elle réussit à faire déguerpir *l'armée révolutionnaire,* venue en hurlant pour traîner sa mère en prison et de là à l'échafaud. Plus tard, nous la voyons s'unir au baron Mathieu de Faviers, qu'elle servit utilement dans sa patriotique carrière, et elle revit encore, par plus d'un trait, dans sa digne fille, Mme la marquise de Jaucourt.

Frédérique (c'était le nom de la cadette) se plaisait à raconter le séjour qu'au plus vif de la tourmente révolutionnaire, les deux sœurs avaient fait, avec d'autres jeunes personnes des meilleures familles de l'Alsace, au fond du Ban-de-la-Roche. C'est là qu'en sabots et en costume de village, elles menaient la rude vie des paysannes de cette contrée agreste. La facile gaîté de leur âge ne les empêchait pas de trembler souvent, de prier sans cesse pour leur mère adorée. Qu'on se représente leur joie, lorsque le lendemain du jour même où avait couru le bruit du supplice de la pauvre mère, celle-ci arriva tout heureuse, à pied, les surprendre dans leur retraite désolée ! Le fameux et farouche

Euloge Schneider, le Robespierre hideux de Strasbourg, ayant disparu comme son patron de Paris, les aimables et brillantes réfugiées purent tranquillement rentrer dans leur ville natale, accompagnées d'ailleurs des bénédictions de toutes ces bonnes et simples gens dont elles avaient partagé les travaux ou soulagé la misère.

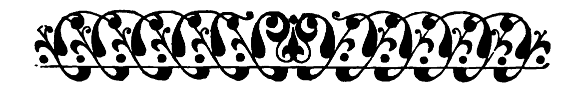
La réputation de leur beauté et de leur caractère s'était étendue au loin, et des *Mémoires* français et étrangers les ont plus d'une fois vantées. Ce que les malheurs publics avaient retranché du luxe bien connu de la maison de Mme Franck, de ce luxe qu'avaient jadis admiré d'illustres hôtes, le duc de Cumberland, les princes de Bavière et de Hesse, ces trois habiles femmes y suppléaient à l'envi par les grâces d'une hospitalité ingénieuse et délicatement libérale. Aussi l'affluence des visiteurs avait-elle plutôt augmenté que diminué. Point de voyageur de quelque distinction qui ne sollicitât l'honneur d'être admis dans une si attrayante compagnie. Non-seulement les gens d'études, les savants, les littérateurs, les artistes, qu'attirait l'antique et cé-

lèbre Université de Strasbourg, ou qu'amenaient les relations de plus en plus étroites des deux premières nations du continent ; mais les hommes de guerre que la République et l'Empire faisaient passer ou séjourner en Alsace, les Kellermann, les Moreau, les Desaix, les Bernadotte, les Rovigo, trouvaient dans le salon de Mme de Franck le quartier général de la société indigène ou mobile (1).

(1) *Christian Bartholmèss:* Mme de Bussierre, *p. 5 et suivantes.*







Mme DE BUSSIERRE,

NÉE DE FRANCK

En l'année 1801, Mlle Frédérique de Franck, de Strasbourg, épousa M. le vicomte Renouard de Bussierre, qui sortait d'une ancienne famille du Berry et de la Franche-Comté, et à laquelle l'Alsace est redevable d'une partie de sa prospérité et de son illustration.

Les plus brillantes qualités distinguèrent de bonne heure cette excellente personne : infatigable amabilité, rare finesse de tact social, habitude d'hospitalité cordiale et délicate, simple autant qu'élégante. Elle avait tout ce qui attire

les cœurs, les fixe et les entraîne. Une mémoire heureuse, cultivée avec soin ; une imagination prompte à faire revivre tous les souvenirs, empruntés ou personnels, à les animer, les colorer, lui permettaient de nourrir et de charmer sa conversation par d'agréables récits.

Une plaisanterie piquante où dominaient la bonté, la bonhomie même, et d'où n'était point absent le rapide discernement des ridicules jaillissait autant d'une spontanéité discrète et polie que d'un bon sens exquis, d'un jugement droit et pénétrant. La gaîté ingénieusement enjouée, l'humeur égale, inaltérable, qui communiquaient un sourire particulier à sa physionomie et à ses paroles, avaient ce trait distinctif qu'elles répandaient irrésistiblement le contentement qu'elle-même éprouvait. Elles rassérénaient toute son atmosphère. Ajoutez que malgré sa bienveillance instinctive et son aménité habituelle, elle n'aimait pas, elle ne partageait pas tous les genres de gaîté et d'esprit. Son goût délicat, plus élevé encore que fin, puisait sa pureté dans celle de son cœur, dans une innocence réfléchie



autant que dans la candeur d'une âme naturellement chaste et désintéressée.

Les œuvres méchantes ou même simplement frivoles, les propos trop libres ou tout à fait futiles, en dépit de tout le sel qui pouvait les assaisonner, ne réussissaient pas à lui plaire. Pour que l'esprit lui parût de bon aloi, de bon goût, il fallait qu'il ne fût séparé ni de noblesse, ni d'humanité. Tout ce qu'exigent les bonnes et agréables causeries, elle le possédait, et ne se lassait pas d'y ajouter, jusqu'en ses derniers jours.

Une vive et féconde curiosité d'intelligence, alliée à certaine fraîcheur et d'impression et de contemplation que relevait encore la maturité d'une expérience de plus en plus clairvoyante, s'alimentait chez Mme de Bussierre par un double penchant qui fut une source inépuisable de pures et longues jouissances. Elle aimait avec enthousiasme les voyages et la lecture, laquelle lui était elle-même une pérégrination des plus actives, non moins étendue que sa vaste et alerte correspondance.

Dans ses fréquentes courses à travers la

France et l'Allemagne, l'Angleterre et l'Écosse, la Suisse et l'Italie, elle faisait preuve d'un sens ouvert aux beautés de la nature et aux chefs-d'œuvre des arts tout ensemble. Les musées de l'Europe lui étaient familiers. Elle s'était préparée de longue main à en goûter les merveilles. Au milieu même des épreuves de 93, elle avait poussé très-loin un rare talent, non pas seulement pour le dessin et la peinture, mais pour la musique et le chant. Le beau avait sur son âme un tel empire, que plus d'une fois on vit ses yeux se mouiller devant les sites pittoresques, devant les grands spectacles de la création. De chacun de ses voyages, elle a gardé un journal fidèle, rempli de remarques fines, souvent profondes, et toujours riches en détails devenus chers à sa famille et à ses amis. Ses lectures ne furent ni moins variées, ni moins fortes. Elle avait épuisé les bibliothèques qui l'entouraient, lisant et relisant les classiques des quatre langues qu'elle entendait, et ne reculant jamais devant les épines des livres les plus graves, pourvu qu'ils fussent en même temps intéressants ou



dignes de confiance. D'innombrables liasses d'extraits, de notes, de réflexions critiques, sont demeurées à ses fils comme un monument de sa haute culture.

Mais ce qui rehaussait encore ce mérite, si apprécié dans un salon, c'est que Mme de Bussierre avait le secret de dissimuler son savoir solide avec une modestie obstinée, qui paraissait une ligne de conduite. Jamais femme ne fut plus éloignée du bel esprit, plus ennemie du pédantisme, plus agréable même à écouter sur le travers des femmes savantes, des *doctes*, comme elle disait en italien, langue qu'elle affectionnait justement. Son érudition ne lui servait, dans les entretiens, qu'à exciter le savoir des autres, à hasarder des questions importantes ou curieuses, avec un accent presque timide, mais d'un ton de voix suave et caressant, propre à encourager, à suggérer des réponses instructives ou divertissantes.

Ce qui se cachait peut-être mieux encore, c'était sa piété. Nul besoin, cependant, nul sentiment n'était, chez elle, plus impérieux, plus

constant, plus fertile en beaux fruits. C'est que sa foi, fondée dès ses plus jeunes années, et continuellement accrue ou épurée par les joies comme par les chagrins, faisait partie intégrante de sa vie la plus secrète, l'élément le plus essentiel de son existence intime. L'Évangile lui était « le chemin, la vérité et la vie ; l'unique chose nécessaire ». Elle avait éprouvé que cette parole de salut ne peut être ni sentie, ni comprise, lorsqu'elle n'est pas mise en œuvre, ou convertie en une action intérieure, dans le souffle même de l'âme. Voilà pourquoi, chez elle, l'application des vérités chrétiennes était inséparable de la méditation. Loin d'être théologienne ou controversiste, elle évitait avec soin tout ce qui est de nature à troubler la paix, à séparer les âmes. Sa croyance, à la fois claire et tendre, intelligente et onctueuse, n'était exclusivement ni dogmatique, ni pratique ; elle était l'une et l'autre en une certaine mesure, parce qu'elle était vivante, expérimentale et personnelle. D'une part, aimant encore mieux croire que savoir, mieux adorer que raisonner ; de l'autre, préfé-

rant l'esprit à la lettre, les vues nettes aux vagues sentiments, elle possédait les *choses* saintes et divines, plus encore que les *mots* qui les expriment. Elle voulait surtout que sa croyance fût toujours empreinte d'une vraie tolérance, accompagnée d'un support mutuel, fraternel. Une sorte de pudeur chrétienne la préservait du danger auquel est exposée la foi, d'abuser du langage sacré. A mesure qu'elle avançait en âge, surtout depuis qu'elle eut éprouvé la plus poignante de ses douleurs, la perte de son mari, sa piété devenait plus fervente chaque jour et plus positive, tout en restant également voilée aux yeux du monde. Son cœur se transformait de plus en plus en un sanctuaire obscur, d'où ne cessait de rayonner pour les autres une lumière bienfaisante et consolatrice.

Mais ce que tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher admiraient le plus en cette femme modèle, pauvres ou riches, c'était sa merveilleuse charité. La bienfaisance, sans doute, était innée en elle, comme la bienveillance. Mais la manière dont elle l'exerçait et les prodiges

qu'elle en tirait, s'expliquent uniquement par le lien qui unissait son amour affectueux de l'humanité à son ardent amour de Dieu. Sa piété était la racine, la sève de sa charité, et aussi sa rosée. Ne songeons donc pas à vouloir peindre une activité toute miséricordieuse, cachée pa elle avec d'infinies précautions et pourtant con nue de tout le monde. Activité incroyable, laquelle Mme de Bussierre suffisait en commen çant sa journée, en toute saison, à six heure du matin, pour la clore vers minuit. Les effort qu'elle prodiguait ainsi, à côté de toutes le ressources qu'elle puisait généreusement dan sa propre fortune, avaient pour témoins inévi tables, non pas seulement tant d'indigents, mai tous ceux qui, à un titre quelconque, étaient e mesure de l'aider dans cette œuvre de gran mérite. Sa raison y était consacrée, autant qu son cœur. Sa sollicitude sympathique pour le souffrances, pour la misère, formait une sort d'administration mutuelle. Une relation indivi duelle, entre la donatrice et les obligés, tournai insensiblement à l'amélioration morale des né

cessiteux, et non pas seulement à leur soulagement physique.

Mme de Bussierre a bien mérité le surnom de *Mère des pauvres,* de *Providence du malheur* (1)! Une vie si utilement, si saintement remplie, méritait une notice particulière. Elle l'a eue par la plume élégante et convaincue de M. Christian Bartholmèss, et nous ne pouvions mieux faire que de lui être redevable de cet emprunt.

(1) *Christian Bartholmèss:* Madame de Bussierre. *In-8°, 1854.*







V

Les Dames d'Alsace

ET

LA LITTÉRATURE





LES ABBESSES D'HOHENBOURG

Au XIIe siècle, les lettres et la poésie florissaient à la fameuse abbaye d'Hohenbourg (*Altitona*).

Trois abbesses y cultivèrent la littérature et y firent des vers : Rélinde, tout en s'occupant activement de l'administration de son couvent et de la réformation des mœurs, se distingua par ses qualités littéraires, et on lui doit des vers latins.

Herrade de Landsberg a acquis une véritable célébrité par son *Hortus deliciarum* (Jardin des délices, ou Paradis terrestre). Devenue abbesse en 1167, elle montra autant de talent que d'activité. Grandidier dit que « les arts d'agrément,

la peinture, la musique et la poésie lui étaient familiers et charmaient ses loisirs ». Dans son *Jardin des délices,* monument précieux, dont la perte est à jamais regrettable, était un recueil de poésies latines, qui ne manquaient ni d'onction ni de verve; elles avaient un caractère de douceur et d'urbanité, selon les expressions de Grandidier qui, à l'affectation près qu'elles tenaient du goût de l'époque, les rapprochait jusqu'à un certain point des bons monuments de l'ancienne littérature. Busée leur donne même la qualification de chefs-d'œuvre d'onction, de précision, d'élégance.

La 3e supérieure de ce célèbre couvent, qui s'adonna aux études poétiques, est une parente de Herrade, Édelinde, qui, d'après la tradition, l'égalait en savoir.

Ainsi, alors que toute l'Europe était plongée dans les ténèbres de la barbarie et de l'ignorance, l'Alsace entretenait des foyers lumineux, où de faibles femmes, séparées du monde, se livraient à l'amour des lettres, des sciences et des arts.

M. Chrétien-Maurice Engelhard, Strasbour-



geois, a fait imprimer à Stuttgard, chez le célèbre Cotta, un ouvrage in-8°, avec 12 planches in-folio, sous le titre de: *Herrad von Landsperg, Æbtissin zu Hohenburg oder St. Odilien im Elsass, und ihr Werk*, HORTUS DELICIARUM; *ein Beitrag zur Geschichte der Wissenschaften, Literatur, Kunst, Kostüme und Sitten des Mittelalters.*

Le savant chercheur qui a consacré de si curieuses pages aux « Collections et Collectionneurs Alsaciens », *M. Arthur Benoit, raconte les pérégrinations de l'*Hortus deliciarum *pendant la Révolution.*

Après la dispersion des sœurs de Sainte-Odile, ce trésor calligraphique fut recueilli par les évêques de Strasbourg dans leur château de Saverne, « et l'un d'eux, dit M. Benoit, le cardinal de Lorraine, le communiqua, en 1600, au savant jésuite hollandais Pierre Busée, qui en parle dans son édition de Pierre de Blois, *imprimée à Mayence cette même année.*

*« Les chartreux de Molsheim possédèrent ensuite l'*Hortus; *ils ne le montraient à personne.*

« En 1790, la bibliothèque du district vint s'en emparer, et peu après l'abbé Rumpler, de très-querelleuse mémoire, le fit rendre, en souvenir de l'abbesse Herrade, à un M. de Landsperg, dont les parents réclamaient, depuis plus d'un siècle, cette relique de famille. Enfin, quelques mois après, il fut réintégré au dépôt public des livres à Strasbourg.

« *Échappé récemment, écrit en 1861 l'auteur des* Lettres sur les « Archives départementales du Bas-Rhin, *à une catastrophe immi-* « *nente, et réservé, Dieu seul le sait, à quelles destinées encore....* » — *Paroles tristement prophétiques : l'*Hortus deliciarum *n'existe plus.....*

« *Pendant le peu de temps que le manuscrit d'Herrade fut entre les mains de l'abbé Rumpler, celui-ci se crut autorisé à faire acte de propriété en y inscrivant quelques élucubrations de sa façon. Il écrivit en grosses lettres sur le titre refait à la moderne :*

OPERA F. LUDOVICI RUMPLER
CAN. WARSOVIÆ
FAMILIÆ LANDSPERG RESTITUTUS ANNO 1794.

« *Puis, lorsque les membres du Directoire l'eurent forcé à une juste restitution, il ne dissimula pas son dépit : il s'exécuta, mais il eut soin de faire une nouvelle réclame en écrivant à la dérobée sur le verso du feuillet 350, les lignes suivantes :*

AD REI MEMORIAM.
APOSTROPHE A LA POSTÉRITÉ.

« Je suis fâché de me voir dans le cas de vous apprendre, mes « chers concitoyens de la génération future, que ce manuscrit, « restitué à Charles de Landsperg en novembre dernier par le « Directoire du district jacobin, lui a été repris trois mois après « par l'administration des patriotes de 1789, afin qu'il ne soit pas « dit que des Jacobins ont fait un acte de justice en leur vie.

« Strasbourg, le 18 février 1795.
« RUMPLER, mandataire de C. Landsperg,
« qui proteste contre cette violence. »

« *Engelhard, Dibdin, Viollet-le-Duc, ont reproduit quelques dessins de l'*Hortus deliciarum. »

Enfin, il faut ajouter que la Société d'archéologie pour la conservation des monuments historiques de l'Alsace, *par les soins de son savant président, M. le chanoine Straub, fait exécuter, en ce moment, à grands frais, une reproduction aussi exacte que possible de l'*Hortus deliciarum; *qui consolera jusqu'à un certain point les amis des arts, de la perte irréparable de l'original, victime de la barbarie de la guerre moderne.*







CATHERINE DE GEBERSWIHR

CETTE *autoresse* a été célèbre en son temps. Elle cultivait les lettres dans le cloître, et, en 1323, elle était abbesse d'un couvent de Colmar appelé *Unterlinden*.

Elle voulut illustrer les sœurs de sa pieuse retraite, et elle écrivit, dans cette intention, une biographie latine qui fut publiée dans la suite par Bernard Pezius. Cet ouvrage eut son moment de célébrité, d'autant plus que le Saint-Père d'alors en accepta la dédicace. Il fut traduit en allemand et inséré dans les annales du couvent, où on le gardait avec un soin pieux.









LA BARONNE D'OBERKIRCH

Madame la baronne d'Oberkirch doit être classée parmi les femmes les plus spirituelles, les plus fines, les plus perspicaces et les mieux pensantes de son temps. Elle a écrit deux petits volumes de *Mémoires* où elle se montre tout entière, telle qu'elle est, sans détour ni arrière-pensée. Là, elle présente à tous son caractère vrai, sa vie telle qu'elle l'a passée; elle déroule franchement et naïvement le tableau des milieux où les circonstances et sa position l'ont appelée à prendre place; elle décrit consciencieusement le rôle qu'elle a eu à jouer sur le théâtre du monde de son temps, et elle fait paraître à côté d'elle tous les acteurs, grands ou petits,

qui ont figuré au-dessous ou au-dessus, sur la scène publique ou privée.

Il est donc facile de se rendre compte de ce que fut Mme d'Oberkirch : il suffit d'ouvrir son livre ; elle s'y révèle à chaque page.

« Je suis née, dit-elle, le 5 juin 1754, au château de Schweighausen, en Haute-Alsace.

« Je suis fille de François-Louis, baron de Waldner-Freundstein (depuis comte après son frère) et d'une Berckheim, de la branche de Ribeauvillé. »

« Je fus baptisée, le 7 juin 1754, à l'église paroissiale de Mulhouse, dans la sainte foi évangélique ; on me donna les noms de Henriette-Louise. »

D'un trait elle caractérise ses idées sociales et politiques. « Il y eut, m'a-t-on dit (*m'a-t-on dit* est joli), de fort belles fêtes à mon baptême ; on me traita comme un héritier. Plût à Dieu que je le fusse ! Au milieu des grands bouleversements qui se préparent — j'écris en 1789, à l'âge de 35 ans — et ne s'annoncent que trop clairement, je pourrais espérer d'être utile à mon pays, aux

souverains qui m'ont accablée de bontés, à la cause de ma caste et de mes pères. Je ne suis point de ceux qui voient dans un nouvel ordre de choses un avenir de bonheur; je crois au contraire à la perte de la monarchie, si elle s'engage dans cette voie dangereuse, et l'horizon me paraît gros de tempêtes. Puissé-je me tromper! »

Elle avait 4 ans lorsqu'elle perdit sa mère, et son père « se trouva fort empêché pour son éducation; il pria la marraine de l'enfant, de vouloir bien se charger de remplacer sa mère: elle accepta ».

Mme de Wurmser, c'était la marraine, lui fit donner une éducation sérieuse. « C'était une femme d'un esprit supérieur et d'une raison puissante; elle m'apprit la science de la vie, elle m'apprit à ne rien lui demander de plus que ce qu'elle peut offrir, à repousser les espérances insensées et les rêves hors de la vérité. »

C'est de cette excellente éducation, sage et mesurée, que l'esprit et le caractère de Mme d'Oberkirch se ressentirent dans toute son existence,

[illegible] ses [illegible] dans son commerce social ou [illegible].

« [illegible] une reconnaissance éternelle [illegible] elle que je dois le peu [illegible]. Nous restions souvent seules à [illegible] mon père la quittait pour [illegible] d'affaires ou de plaisir ; les journées [illegible] de minutes dans ses [illegible] me portant surtout vers les études [illegible] voulais tout savoir, tout apprendre, tout retenir. Ma prodigieuse mémoire, surtout pour les dates, m'aidait et me rendait les [illegible] je pouvais réciter, sans me tromper [illegible] des pages entières ; je me donnais avec passion à la science chronologique.

« Une de mes études favorites, et cela se conçoit de reste, était les chroniques de notre province. Je crois d'ailleurs cette étude nécessaire. Lorsqu'on est bien convaincu de l'illustration de ses pères, on rougirait de faire moins qu'eux, on [illegible] soi un noble désir de s'élever à leur [illegible] *Noblesse oblige :* jamais adage ne fut [illegible]ue celui-ci. »

Aussi, était-elle fière de l'antiquité et de l'illustration de sa race. Elle dit dans un autre endroit : « Je me suis peut-être étendue trop longuement sur ma famille, et je ne m'en repens pas. J'ai d'abord voulu qu'on sût parfaitement de quelle souche je suis sortie ; c'est un acquit de conscience, et puis ces détails m'ont été agréables à retracer. J'ai la faiblesse, si c'en est une, de priser ce que les héros d'aujourd'hui appellent des niaiseries. »

Une des grandes influences qui se firent sentir sur l'esprit et la conduite de Mme d'Oberkirch, ce fut son intimité avec la famille de Montbéliard, dont la princesse Dorothée, devenue bientôt grande-duchesse de Russie, puis impératrice de ce grand empire, l'honorait de la plus vive tendresse.

C'est à ces études fortes et sensées, c'est à cette liaison surtout qu'on doit les *Mémoires* de Mme d'Oberkirch. Aussi, avait-elle le talent descriptif très-développé ; elle s'est maintes fois montrée très-fine observatrice des beautés de la nature et des événements historiques ; elle avait

une soif de curiosité qui s'attachait aux choses sérieuses, aux profondeurs philosophiques, à la marche des évolutions politiques et sociales. Sa volonté tenace d'Alsacienne, mêlée au frottement de la grande vie parisienne, avait formé en elle un jugement solide servi par une mémoire heureuse.

Ce n'est pas qu'elle dédaignât toujours les pompes et les vanités du monde.

La première fois qu'elle alla à la petite cour de Montbéliard, elle se leva dès l'aube; elle ne tenait pas en place dans son impatience de partir, après avoir revêtu un joli habit de gros de Tours rose, broché de petites fleurs naturelles, qu'on lui avait fait venir de Strasbourg, tout garni d'une chicorée de rubans à fil argenté. On le posa sur un demi-panier et sur une jupe de pékin blanc de l'Inde, uni et à tablier. On lui mit une rose dans les cheveux, avec une petite aigrette de perles qui venait de sa mère, laquelle la tenait de la sienne. Elle se tint droite comme un piquet, de Schweighausen à Montbéliard, dans la crainte de gâter sa toilette.

Tout cela est-il assez féminin! Chassez, dans la femme, le colifichet, il revient au galop....

De la femme, Mme d'Oberkirch avait encore la pointe fine et railleuse. Il faut l'entendre quand elle fait le portrait de la femme de charge du château de Montbéliard. « Quelle drôle de femme que cette Mme Hendel! quels joyeux rires elle nous causa, aux jeunes princesses et à moi! Nous ne l'appelions que Mme de Pompadour, non pas qu'elle méritât une comparaison dont nous ne comprenions pas la portée, mais à cause de l'étalage de sa parure, de la pompe et de la majesté de sa démarche. Elle portait des robes de gourgouran violet avec des rubans couleur de feu; tout cela faisait un bruit, un *frou-frou* qui s'entendait dans tous les corridors dès qu'elle sortait de sa chambre. Elle se croyait la première dame de l'Europe après la princesse. Elle ne parlait d'elle qu'en disant : *On* a fait cela, *on* a été à tel endroit : le *je* lui paraissait vulgaire et indigne de sa place. Elle ne se doutait guère qu'elle imitait ainsi M. de Turenne et je ne sais vraiment pas si elle eût été

flattée, car c'était pour elle un petit compagnon qu'un vicomte, fût-il La Tour-d'Auvergne-Bouillon ou n'importe quoi. Lorsque la princesse Dorothée épousa le Tzaröwitz, nous crûmes qu'elle en crèverait d'orgueil. Elle radotait de la puissance et des *vastes* États de sa bien-aimée maîtresse, et il fallait l'entendre prononcer le mot *vastes* en ouvrant la bouche dans toute sa dimension verticale! »

Le portrait est-il assez réussi?

Mme d'Oberkirch excellait à mettre du sel sur sa palette lorsqu'elle peignait ses tableaux. Une autre fois, elle parle de la vieille maréchale de Luxembourg, « cet arbitre souverain de l'esprit, de la beauté, de la réputation des femmes; cette personne à laquelle il a fallu tant pardonner dans sa jeunesse et qui est devenue si sévère pour les autres! Sa maison est un vrai tribunal où elle juge sans appel; ses arrêts font loi. On les répète, on les colporte et on s'y soumet. Mme de Luxembourg était Mlle de Villeroy, et en premières noces duchesse de Boufflers. Elle fut affichée autant qu'on pouvait l'être sous Louis XV,

à cette époque où il était si difficile de primer dans ce genre-là. Les ponts-neufs les plus injurieux coururent sur elle ; on les sait par cœur parmi le peuple, et comme elle a changé de nom, elle ne semble pas se douter qu'il soit question d'elle. J'entendais ce matin un palefrenier, dans la cour, chantant en étrillant ses chevaux :

> Quand Boufflers parut à la cour,
> Des amours on crut voir la mère.
> . . . .

« La maréchale n'était point instruite, mais elle avait beaucoup d'esprit, du plus fin et du plus délicat. On la trouvait pédante, si je puis m'exprimer ainsi, pour peindre l'affectation du langage de bonne compagnie, l'affectation de l'élégance et du code des usages dont elle donnait les explications les plus amusantes et les plus spécieuses. Elle condamnait une personne à l'expulsion pour un seul mot qui ne lui plaisait pas (justement comme Mme de Staël) ; il n'y avait plus moyen d'y revenir, quelque prière

qu'on lui adressât. Ainsi, pour les soupers, par exemple, où l'on ne voulait que des gens aimables, sur une sentence de Mme de Luxembourg, on était banni de toutes les tables un peu du bel air. Ce qu'elle frappait surtout impitoyablement, c'étaient les prétentions et la fatuité. Elle avait inventé le bon moyen d'être toujours entourée; les jeunes gens lui faisaient la cour; il fallait être dans ses bonnes grâces pour trouver un parti. Pas une jeune mariée n'eût risqué sa présentation sans aller d'abord se montrer chez la maréchale: c'était une véritable autorité. »

Il y aurait, dans les *Mémoires* de la baronne d'Oberkirch, cent portraits à relever comme celui-ci. Elle sait à merveille observer, dans les gens qui posent devant elle, les moindres détails, les moindres travers, et elle a un tel talent d'assaisonner tous les petits défauts, qu'on regretterait presque, pour son pinceau, de ne les point avoir.

Une chose qu'elle ne pouvait pardonner, c'était la flatterie exagérée, les jolis mensonges

que l'on faisait aux grands personnages pour attirer leurs regards bienveillants.

Si elle cite scrupuleusement des vers d'une platitude exagérée adressés à d'augustes visiteurs, c'est pour « montrer combien la flatterie est rarement adroite et combien l'encens qu'on brûle devant les princes est grossier ». Elle voyait tous ces travers, les comprenait et s'en moquait à plaisir.

Voyez quel esprit malin elle avait et comme elle savait exprimer d'une manière piquante les observations qu'elle était tous les jours à même de faire! Elle nous transporte en ce moment chez son oncle, le comte de Waldner, au château d'Ollwiller.

« Tous les dimanches, après la parade, le prince Max de Deux-Ponts, colonel du régiment d'Alsace, partait en poste avec plusieurs officiers, et ils venaient passer la journée du lundi à Ollwiller. On leur faisait grande fête, tous les environs étaient priés. On jouait assez gros jeu et l'on chassait d'ordinaire. Le prince Max était un bourreau d'argent; le roi Louis XVI avait payé

ses dettes et il en faisait toujours de nouvelles. C'était ce que les hommes appellent un bon vivant. Il aimait la chasse, la table et, dit-on, les filles d'Opéra, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir de grandes manières et d'être du meilleur air à la cour et dans les salons. Il racontait à merveille les choses les plus drôles et les plus difficiles à faire écouter. Le lundi que nous passâmes ensemble à Ollwiller, il fut d'une folie incroyable. Il nous contrefit tout le monde : les acteurs connus, les personnages célèbres, M. de Voltaire, mort quelques mois auparavant. Il savait toutes les anecdotes légères, l'histoire des demoiselles les plus à la mode et la généalogie de leurs amants. Il nous fit écouter tout cela sans que nous y trouvassions d'inconvenance, tant il était amusant. »

Mme d'Oberkirch avait la faiblesse de se passionner pour le merveilleux ; il faut lire dans ses *Mémoires* les visites qu'elle fit, elle protestante, chez le cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg, lors du séjour qu'y fit le fameux sorcier-escroc, le comte de Cagliostro : malgré



les répugnances de son mari, elle chercha maintes fois à se faire inviter chez le prélat pour entendre et voir l'imposteur qui attirait à lui, par ses regards fascinateurs, toutes les femmes distinguées de Strasbourg et de l'Alsace. Après Cagliostro, ce fut Mesmer.

« Quant à moi, dit-elle, je ne puis m'empêcher de croire aux effets du magnétisme, après tout ce que j'ai vu et entendu, que je raconterai en son lieu. J'ai assisté à des expériences les plus extraordinaires. Le somnambulisme est un fait que des millions d'épreuves attestent. Cela n'empêche pas les épigrammes; en voici une, la moins plate peut-être! Jugez des autres :

Le magnétisme est aux abois!
La Faculté, l'Académie,
L'ont condamné tout d'une voix
Et l'ont couvert d'ignominie.
Après ce jugement bien sage et bien légal,
Si quelque esprit original
Persiste encor dans son délire,
Il sera permis de lui dire:
Crois au magnétisme!. ..... animal!

Avec tout son esprit, Mme d'Oberkirch ne

manquait pas d'amour-propre. Elle aimait le grand monde, la haute société, sans doute parce qu'elle savait qu'elle y pouvait briller. Laissons-la raconter l'histoire de sa présentation à la cour.

« C'était pour moi un grand jour que celui de ma présentation, mais cette cérémonie, toute flatteuse qu'elle soit, est très-fatigante. On est en représentation depuis le matin jusqu'au soir, sans prendre presque aucun repos. Le 12 juin, qui était la veille, j'en avais les préliminaires et les premières agitations. J'allai diner à Versailles ce jour-là, et après le diner je fis mes visites à tous les ministres et *aux honneurs*. On appelle ainsi les dames d'honneur et la dame d'atour de la Reine, et celles de Mesdames et des princesses belles-sœurs du Roi. Mes preuves ayant été faites et examinées par le généalogiste de la cour, je fus prévenue que le Roi et la famille royale avaient fixé ma présentation au dimanche 13 juin à 5 heures 1/2 du soir. Je m'étais fait faire le grand habit avec un énorme panier, selon l'étiquette, et un bas de robe, c'est-à-dire une



queue qui peut se détacher. L'étoffe était d'un brocart d'or, à fleurs naturelles, admirablement beau; j'en reçus mille compliments. Il n'y entrait pas moins de 23 aunes; c'était d'un poids énorme.

« Je me fis coiffer, le 13, tout de suite après dîner, de la façon la plus élevée possible, suivant la mode, avec mes diamants et un bouquet de plumes.

« Je fus d'abord présentée au Roi: ce moment est très-solennel; tant de personnes vous regardent! on a si peur d'être gauche! il faut se rappeler les leçons qu'on a prises pour marcher à reculons, pour donner un coup de pied dans sa queue, afin de ne point embarrasser ses mules et ne pas tomber, ce qui serait le comble de l'insolence et de la désolation.

« Je fis les trois révérences, une à la porte, une seconde au milieu, une troisième près de la Reine, qui se leva pour saluer. J'ôtai mon gant droit et fis la démonstration de baiser le bas de sa robe.

« La Reine me parla de l'Alsace, de Stras-

bourg et du Rhin qu'elle trouvait superbe. « Je « le préfère au Danube, ajouta-t-elle, mais la « Seine me les a presque fait oublier tous les « deux. »

En 1788, le 24 novembre, Mme d'Oberkirch perdit son père et elle en ressentit un grand chagrin. Elle revint alors à Strasbourg, s'enferma chez elle, et ne s'occupa plus que de l'éducation de sa fille, qui montrait d'heureuses dispositions.

1789 arriva : elle date désormais ses lettres de *l'année malheureuse 1789 ;* les chagrins de famille se doublent, pour Mme d'Oberkirch, des chagrins politiques. Le découragement l'accable.

« Maintenant, dit-elle, ma tâche est finie. Je n'en veux, je n'en puis dire davantage. J'ai la douleur dans l'âme et la mort dans le cœur. Tout ce que je vénère succombe ; ce que j'aime est menacé ; il ne me reste plus de force que pour souffrir, et pour rien dans le monde, je ne voudrais éterniser le souvenir de ces affreux jours. Adieu donc à ce passe-temps si doux! Adieu donc à ces heures écoulées à faire revivre

le passé. Il faut songer au présent. Quant à l'avenir, que Dieu le garde! Qu'il éloigne le mal et qu'il nous sauve! Qu'il ait pitié de l'humanité et qu'il lui pardonne; c'est mon vœu le plus cher. Nos enfants sont venus au monde dans un bien triste moment! »







LA BARONNE DE GÉRANDO

La mémoire de cette femme d'un mérite si distingué, de cette Alsacienne d'un esprit si supérieur et d'un talent si remarquable, méritait une place dans ce recueil. Car de tous les grands noms, de tous les personnages éminents qui ont eu le bonheur de la connaître, de la voir, de l'entendre, de l'apprécier, il n'en est pas un qui ne l'ait eue en grande estime et en profonde vénération. Ce sont des témoignages unanimes d'admiration pour sa vie, de regrets pour sa mort. C'est cette noble femme que Mme de Staël mettait au premier rang pour son mérite épistolaire ; c'est à cette femme que Mme Récamier aurait *voulu ressembler*. Cette grande per-

sonnalité a compté au nombre de ses meilleurs amis Camille Jordan et le prince-primat Charles de Dalberg, M. de Champagny, le duc de Cadore et Lemontey, l'académicien, le général Lamarque et le duc Mathieu de Montmorency.

Cette incomparable femme fut Mme la baronne de Gérando, née Anne de Rathsamhausen. Elle avait vu le jour à Grusenheim (Haut-Rhin) le 23 juin 1774, elle est morte le 21 juillet 1824.

Elle a écrit des *Lettres* qui viennent d'être livrées à la publicité. Chacun peut les lire et les apprécier à sa manière, de même que le caractère, l'âme et le cœur de celle qui les a dictées, car le cœur, l'âme et le caractère de Mme de Gérando s'y révèlent en entier.

Aussi, faut-il entendre ses amis et ses lecteurs parler d'elle, soit à d'autres, soit à elle-même.

« C'est une faveur du ciel qu'une amie telle que vous, et je sais l'apprécier. Vous êtes de ces âmes célestes qui sont portées à la terre, et qui, par la réunion de leurs qualités et de leurs belles facultés, nous font pressentir ce qui nous attend dans un autre monde. »

Ainsi s'exprime Mme Gautier-Delessert, qui fut une femme d'un grand caractère et d'un excellent jugement.

« Vous êtes la femme à qui je voudrais ressembler..... Il me semble que si j'avais toutes vos qualités, j'aurais bien de la peine à m'empêcher d'être vaine, et ce serait déjà bien peu vous ressembler que de n'être pas modeste. »

Ainsi s'exprime la plus grande beauté de son temps, qui fut aussi une femme spirituelle.

« Je me vante de sentir quelle âme vous avez, quel esprit vous éclaire..... »

Et ailleurs :

« Je ne connais aujourd'hui en France que deux femmes qui sachent écrire d'une manière supérieure : ma cousine de Germanie et Mme de Gérando. »

C'est Mme de Staël qui dit ces choses, et c'est tout dire.

Ce n'est pas tout, elle écrit à Mme de Gérando :

« Nous parlons souvent...... de Mme de Gérando et nous nous accordons bien dans notre estime exaltée pour elle. »

A M. de Gérando, M. de Champagny parle ainsi de la compagne de son ami :

« On trouve en votre chère Annette tout ce qu'on aime à rencontrer dans la femme à laquelle on veut attacher sa vie, ce qui plaît aujourd'hui et ce qui plaît encore plus le lendemain. »

« Noble amie! s'écrie le prince-primat de Dalberg, lorsque votre mari et vous serez dans un cercle d'amis choisis, qui sentiront profondément tout le prix d'Annette et qui lui exprimeront ce sentiment avec amour, respect et vérité, souvenez-vous alors de l'*Absent,* qui lut dans votre belle âme, qui apprit à vous chérir autant qu'il sut vous admirer, qui a trouvé en vous un charme et des grâces dont nulle autre femme ne lui offrit le modèle, et qui sont en vous un don divin de candeur et de pureté. »

Voici maintenant le général Lamarque qui apporte son tribut de louanges :

« Il faudrait vous aimer, ne fût-ce que par égoïsme ; où trouverait-on un autre être aussi bon, aussi spirituel, aussi dévoué, aussi oublieux de soi-même ? »

Le duc de Montmorency, en apprenant la mort de Mme de Gérando, déplore la perte de cette précieuse femme, « qui s'épanchait par des lettres vraiment éloquentes ou par des éclairs d'une délicieuse conversation » ; de cette femme qui fut « vraiment touchante, religieuse, et quelquefois sublime ».

Le général Lamarque, déjà cité, pleure cette adorable femme, qu'il « avait écoutée des heures entières dans un ravissement continuel ». — « Vous seule, écrit-il à Mme Sauvain, vous seule pouvez apprécier toute l'étendue de la perte que nous avons faite. »

L'académicien Lemontey écrit à M. de Gérando à cette affreuse nouvelle : « Il me semblait que le ciel devait un miracle à la conservation d'une personne aussi accomplie. Je n'ai jamais connu d'âme aussi élevée, d'esprit aussi aimable, aussi ingénieux, aussi sensé, de caractère aussi bienveillant. »

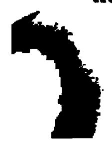
Un autre membre de l'Académie française, M. Ballanche, écrit à son tour à M. de Gérando, une lettre bien touchante où il rappelle que l'il-

lustre défunte « eut toutes les qualités, toutes les vertus, toutes les distinctions qui peuvent commander l'attachement et l'admiration ».

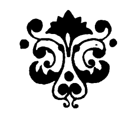
Un étranger, le baron de Voght, envoie de Flotbeck près Hambourg, ses plus tristes condoléances à M. de Gérando, en lui disant « qu'il n'y a point de paroles qui expriment sa vénération pour l'être adorable qui a fait le bonheur de la vie de son noble époux, qui donnait l'exemple de toutes les vertus et qui savait rendre la vertu si aimable. »

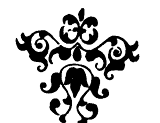
« Que d'esprit, continue M. de Voght, que de sens, d'imagination dans ses paroles! Que de grâce elle savait donner à l'expression des idées profondes, comme des plus douces émotions! Oui, elle était un de ces êtres par lesquels souvent la Divinité se manifeste sur la terre, pour renouveler tout ce qui attache la poussière à l'immortalité, l'infini à ce qui est périssable, pour resserrer les liens entre l'homme et son créateur! »

Devant de tels témoignages d'amour, de vénération, d'admiration profonde, que nous reste-



t-il à faire! D'engager les personnes qui lisent ces lignes à prendre entre leurs mains les magnifiques et tendres *Lettres* de Mme de Gérando.... et lorsque le livre sera ouvert, elles ne voudront plus le fermer!





VI

Les Dames d'Alsace

DEVANT

LES ARTS



SAINTE ODILE

Le savant et regretté Charles Gérard consacre à sainte Odile, *artiste*, une page qui mérite ici sa place, car l'imagination des admirateurs de sainte Odile s'est parfois laissée aller, sur les talents de la sainte abbesse, à des broderies par trop fantaisistes. M. Gérard, dans son beau livre des *Artistes alsaciens au moyen âge*, réduit à leur juste valeur des assertions qui ne peuvent avoir aucun fondement sérieux. Laissons-lui la parole.

« Il s'est répandu quelques traditions poétiques, mais très-douteuses sur l'affection que la fille du duc Étichon aurait dirigée vers les beaux-arts. J'oserai confesser que le personnage

de sainte Odile, en l'acceptant avec la physionomie que l'histoire et la légende religieuse lui ont donnée, ne me paraît guère se prêter à des dispositions artistiques. Odile est une des expressions les plus vives de la foi chrétienne dans le monde germanique et barbare. Conquérant pour elle-même, par la puissance intérieure de l'amour divin, la perfection religieuse, soumettant son farouche père au joug du Christ par l'ascendant de ses vertus, Odile représente plus les forces primitives du christianisme que ses qualités acquises et historiques. Elle est le type de la puissante vierge mérowingienne qui subjugue la violence des leudes austrasiens et incline la société franke vers l'Église ; elle n'est pas le modèle des femmes délicates et lettrées qui ont, plus tard, répandu la culture des arts et des sciences dans les maisons monastiques.

« Ce n'est donc que sur des traditions récentes, dénuées de toute valeur historique et sans aucun lien logique avec la vie et les actes connus de sainte Odile, que l'on a attribué à la

fondatrice de Hohenbourg des tendances analogues à celles qui ont illustré les abbesses du second âge de ce monastère, Relinde et Herrade de Landsperg.

« Nous rejetons donc de l'histoire du développement des arts en Alsace, la part que l'on en rapporte à sainte Odile, au VIIe siècle, lorsqu'on la représente [1] comme imposant à ses religieuses le labeur de copier des manuscrits. A cette époque, ce genre d'occupation littéraire et artistique n'avait pas encore pris sa place parmi les devoirs monastiques des abbayes de femmes et n'était pas compté parmi les moyens de sanctification du travail.

« L'imagination populaire attribue aussi à la main de sainte Odile une croix brodée qui est conservée dans l'église de Guebwiller. Cette tradition n'a aucun fondement. La croix de Guebwiller est un travail du XVe siècle [2], dans

(1) *Levrault,* Sainte Odile et la Heidenmauer. *Revue d'Alsace, 1853, p. 407.*

(2) *Straub,* Mobilier religieux de l'Alsace, *p. 13.*

le genre des broderies en relief sur étoffes que l'on conserve dans plusieurs églises d'Allemagne, notamment dans le trésor de la cathédrale de Coire (1). »

(1) *Ch. Gérard,* les Artistes de l'Alsace pendant le moyen âge, *T. I, p. 9.*





EDELINDE DE LANDSPERG

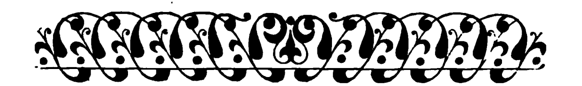
Le comte Hugo, un des descendants du duc Étichon, avait donné à l'abbaye de Niedermünster, au commencement du IXe siècle, une croix processionnelle dans laquelle étaient renfermées des parcelles de la vraie croix, apportée, disait la légende, miraculeusement à Niedermünster par un chameau venu de la Terre-Sainte. Cette croix fut renouvelée au XIIe siècle. Elle est en bois de chêne, épaisse de deux pouces, haute de huit pieds, large de cinq à la croisée. Des pierres précieuses l'enrichissent, et elle est recouverte de lames d'argent doré relevées en bosse. L'artiste y a représenté la passion du Sauveur et quelques scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

« Après l'incendie de Niedermünster en 1542, cette croix fut transférée à Hohenbourg, et de là, en 1580, chez les Jésuites de Molsheim. Elle se trouve aujourd'hui dans l'église paroissiale. L'antiquaire Silbermann en a donné une représentation (1). Ce vénérable monument, qui porte les signes irrécusables de l'époque byzantine secondaire, est l'œuvre des mains habiles de l'abbesse Edelinde (1197) (2).

(1) *Silbermann,* Odilienberg, *p. 53.*

(2) *Ch. Gérard,* les Artistes alsaciens, *p. 92.*





HERRADE DE LANDSPERG

Nous avons parlé d'Herrade de Landsperg comme littérateur, comme femme savante, mais elle était bien plus artiste encore, et nous devons lui consacrer une notice dans le chapitre des *Dames d'Alsace dans les arts.*

Il n'y a pas moins d'historiens qui se soient occupés de cette illustre femme que de sainte Odile, et la bibliographie de ses biographes n'est pas moins nombreuse que celle de sa devancière. Il faudrait plusieurs pages rien que pour en citer les titres. Toutefois, Charles Gérard, le célèbre et gracieux biographe des *Artistes alsaciens au moyen âge,* a écrit une cinquantaine de pages érudites et charmantes sur

les travaux artistiques d'Herrade, qui doivent intéresser tous les lecteurs en général, mais les dames en particulier. C'est à cette source que nous les renvoyons, les bornes de ce petit livre ne nous permettant pas de les donner *in extenso*.

Il faut se figurer, en effet, que le nombre des peintures qui illustraient le *Hortus deliciarum* est prodigieux ; qu'il ne s'élève pas à moins de 636, et que celui des figures humaines qui y sont exécutées dépasse le chiffre de 9,000. Quelquefois ces peintures occupent plus de place que le texte même. La hauteur générale des figures varie de 8 à 12 centimètres, mais il y a des personnages qui arrivent à des proportions colossales, et n'atteignent pas moins de 50 centimètres : et c'est ce qu'on appelle des miniatures !

« Après des notions préliminaires sur la nature et sur l'existence de Dieu, apparaissent des figures démonstratives de la physique du monde, telles que le Zodiaque et la Rose des vents ; puis se déploient l'œuvre de la création, les scènes

bibliques de l'antiquité patriarcale, la servitude des Juifs en Égypte, la mission de Moïse, les stations du peuple israélite dans le désert, le retour dans la terre promise, l'histoire de Josué, de Samson, de David, tout le cycle héroïque de l'histoire nationale du peuple de Juda, les prophètes messianiques, l'épopée de la naissance, de l'enfance et de la vie du Christ, ses paraboles, sa passion, sa mort, l'histoire des apôtres, des allégories religieuses, la légende de l'Antéchrist, le Jugement dernier, le paradis, l'enfer, Babylone pécheresse, la cité de Dieu ou le triomphe de l'Église. Après cette longue odyssée de la pensée religieuse dans le passé et dans l'avenir de l'humanité chrétienne, l'abbesse clôt ses tableaux par la peinture allégorique de la fondation de son monastère. L'œuvre se termine par la représentation des figures à mi-corps des soixante sœurs qui existaient à Hohenbourg sous l'abbatiat d'Herrade de Landsperg. »

On le voit, c'est tout un poëme, tout un monde, tout un enseignement.

La guerre au XIX[e] siècle a détruit ce monu-

ment immortel du XIIe..... Il a vécu paisiblement 700 ans, traversant intact toutes les *époques de barbarie* pour périr dans le *siècle des lumières*..... Il a péri dans les flammes..... au bruit du canon et de la mitraille, dans un temps qu'on ose appeler l'apogée de la civilisation.....!





LA CHANOINESSE GUTA

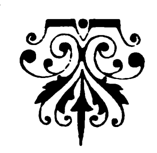
L'ART de la calligraphie, avant l'invention de l'imprimerie, faisait le sujet d'une branche importante de l'enseignement. C'est principalement dans les monastères de femmes que cet art, qui exige du goût, de la délicatesse, de la dextérité, de la patience, était cultivé. L'histoire d'Alsace signale particulièrement celui de Schwartzenthann, dans le voisinage de Marbach, fondé en 1149, et dont les religieuses excellaient à transcrire les livres de chœur et les anciens manuscrits. On cite parmi ces artistes féminins, la chanoinesse Guta. Au moment de la Révolution, l'abbaye de Marbach possédait encore un magnifique manuscrit exécuté

[illegible] la sœur Herrade [illegible]
[illegible] à la peinture sur vélin. L'orne[illegible]
[illegible] lettres initiales des chapitres e[illegible]
[illegible] des manuscrits, au moyen d'a[illegible]
[illegible] fleurs, de plantes, de pampres d[illegible]
[illegible] figurés, entraient comme un[illegible]
[illegible] l'éducation intellectuelle que le[illegible]
[illegible] donnaient aux pieuses religieuses
[illegible] rien parvenu des travaux person[illegible]
[illegible] mais l'œuvre d'Herrade peu[illegible]
[illegible] comme l'expression certaine d[illegible]
[illegible] du savoir artistique de Relinde
[illegible] Herrade avait reçu d'elle son instructio[illegible]
[illegible] communication des procédés technique[illegible]
[illegible] apportés du monastère de Bergen
[illegible] reste dans l'ancien cloître de Hohen-
bourg un monument qui nous rappelle l'abbess[illegible]
Relinde. C'est un bas-relief du XIIe siècle, repré[illegible]
[illegible]elinde et son amie Herrade à genou[illegible]

pieds de la Vierge. Ce témoignage de la double fraternité dans la science et dans la piété qui lia les deux saintes femmes, a été posé par Herrade. N'est-ce pas là une preuve de la collaboration de Relinde à l'œuvre d'Herrade, ou tout au moins de l'initiation, de la préparation artistique d'Herrade par Relinde? Ce livre, solennellement offert par la maîtresse et son élève chérie à la Mère de Dieu, n'est-ce pas le *Hortus deliciarum* lui-même (1)? »

(1) *Voir Engelhardt,* Herrade von Landsperg, *p. 5 ; Lenoble,* Notice sur le *Hortus deliciarum, p. 4; Schœpflin,* Alsace illustrée, *T. I, p. 797; Grandidier,* Œuvres inédites, *T. I, p. 200; Ch. Gérard,* les Artistes alsaciens pendant le moyen âge, *T. I, p. 40.*







LA SŒUR ANONYME

DE SOULTZMATT

C'EST encore au savant livre de Charles Gérard que nous empruntons cette notice. « Une religieuse, native du bourg de Soultzmatt, mais dont le nom ne nous a point été conservé, était, vers l'année 1279, copiste (*scriptrix*) chez les sœurs prêcheresses du monastère de Klingenthal, au Petit-Bâle. Ce couvent avait d'abord été établi, sous la règle augustinienne, à Husseren, au-dessus de Marbach, et fut tranféré, en 1256, dans la vallée de Wehre, où un noble bâlois, Walther de Klingen, lui avait fait des donations considérables. Depuis 1234 ou 1248, il avait passé sous la règle de saint Dominique.

« Notre sœur inconnue de Soultzmatt était probablement entrée dans l'ordre des Dominicaines à l'époque où celles-ci habitaient encore Husseren, localité voisine de son lieu de naissance. Elle parait avoir possédé une habileté remarquable dans l'art calligraphique. L'on rapporte d'elle un trait qui était considéré, sinon comme un fait merveilleux, au moins comme un tour de force professionnel, une singularité d'adresse artistique. Elle transcrivit, pour le service du chœur des Dominicains de Bâle, le lectionnaire d'hiver et elle n'employa, qu'une seule plume pour ce grand travail. Nous trouvons dans ce fait une nouvelle preuve que l'art calligraphique était l'objet d'une culture spéciale dans les maisons religieuses de femmes, et que celles-ci fournissaient souvent leurs livres liturgiques aux monastères d'hommes, soit à titre de présent fraternel, soit comme travail imposé par les coutumes monastiques (1). »

(1) *Ch. Gérard*, les Artistes alsaciens, *p.* 240.



GERTRUDE DE RHEINFELDEN

Cette religieuse artiste était, à la fin du XIIIe siècle, au couvent des Dominicaines des Unterlinden de Colmar, une simple copiste miniaturiste quoique d'extraction noble, car son père était un chevalier de bonne renommée et sa mère sortait d'une famille opulente.

Une pieuse légende se rapporte à cette gracieuse figure. Le ciel envoya à sa mère, Adélaïde de Rheinfelden, une vision qui contenait le présage des destinées de sa fille. Elle aperçut la main droite de Gertrude, « celle-là même que l'artiste employa toujours dans ses travaux », comme le remarque le texte de la chroniqueuse Catherine de Gebsweiler, émettant un éclat

merveilleux et rayonnant comme le soleil. L'étrangeté de ce phénomène et l'évidente clarté du symbole firent reconnaître à la mère de Gertrude que l'aptitude de sa fille était agréable à Dieu.

La voyant marquée de cette destination divine, ses supérieurs la préposèrent à l'office de copiste ou plutôt de directrice de la salle des écritures, office qu'elle remplit pendant de longues années et durant lequel elle transcrivit, « avec un grand zèle et une merveilleuse habileté, des livres de chœur et encore beaucoup d'autres ouvrages ». Elle s'appliqua pendant toute son existence à ces travaux de transcription, dans lesquels « *elle se fit singulièrement remarquer*, sans cesser pour cela de se dévouer aux autres nécessités et au bien général de la communauté ».

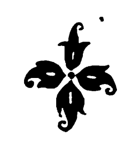




ADÉLAÏDE D'EPFIG

CETTE sainte femme fut aussi une Dominicaine du couvent des Unterlinden de Colmar. Comme la précédente, elle fut une habile artiste, une calligraphe-miniaturiste excellente. Elle vivait au XIIIe siècle, appartenait à une famille noble et elle est représentée par Catherine de Gebsweiler, comme ayant été douée d'un grand talent calligraphique. Elle transcrivit plusieurs livres et particulièrement des livres liturgiques pour l'usage du chœur. La biographe ajoute qu'elle le fit avec une extrême élégance. Là ne se bornaient pas ses talents. Elle fut chargée de différents emplois importants dans le couvent des *Unterlinden,* et elle dirigea l'instruction des

novices dans les sciences et dans les arts : *étant grandement et convenablement imbu de bonnes lettres*, comme s'expriment les notices contemporaines.





MARGUERITE DE KENTZINGEN

Les archives départementales du Haut-Rhin conservent (dit Charles Gérard), dans le fonds du monastère de femmes d'Alspach, un manuscrit contenant diverses notices historiques sur ces établissements religieux. Ce livre offre deux passages intéressants relatifs à une nonne de ce monastère qui s'est livrée à des travaux de peinture dans des circonstances extraordinaires.

« Marguerite de Kentzingen, qui vivait au milieu du xve siècle, était sujette à des visions et à des extases. Le Christ lui apparaissait souvent et lui dévoilait le mystère de la passion qu'il traversa pour le salut de l'humanité. Bien qu'elle

[illegible] des [illegible] connaissance de [illegible] Marguerite de Hettzinger [illegible] par [illegible] pouvoir de [illegible] inédites les [illegible]. Une faveur plus singulière encore lui fut accordée. En même temps que sa main ignorante recevait le don de fixer ses impressions mystiques par le moyen du langage, elle se trouva propre aussi à reproduire par la peinture les scènes qui s'étaient dépeintes dans son imagination sous le feu de son ardente [illegible]. Elle laissa un livre qui contenait la description de ses extases et des images peintes de sa main représentant les apparitions célestes qu'elle eut l'insigne privilège de contempler dans ses ravissements. Ce livre existait encore dans le monastère d'Alspach au XVII[e] siècle, selon le témoignage du document qui me fournit la matière de la présente notice.

« De toutes les légendes dont l'histoire de l'art, dans les siècles de foi et de ferveur, est souvent environnée, celle de Marguerite de

Kentzingen est certainement une des plus étranges. Je ne pouvais pas lui refuser une place dans ce travail. La tradition et la légende peuvent assigner une origine merveilleuse aux peintures de Marguerite, sans que l'histoire positive perde le droit de la compter parmi les artistes. Son œuvre est certaine : elle a longtemps existé. Nous ne pouvons que ressentir le regret de ne pas être en état de juger du mérite d'une production artistique issue d'une source qui nous est représentée comme miraculeuse. Notre admiration pour Marguerite de Kentzingen n'en aurait pas été augmentée, mais notre curiosité se serait attachée avec un vif intérêt sur une œuvre si singulièrement expliquée. »

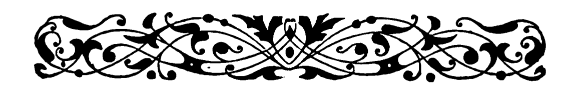
Voici comment s'exprime le manuscrit en question à l'égard de notre artiste :

« En l'année 1459, florissait en toute vertu et sainteté sœur Marguerite de Kentzingen, une religieuse à laquelle le Seigneur Jésus-Christ manifesta beaucoup de mystères de sa Passion. Bien qu'elle fût sans aucune expérience de l'écriture, elle a écrit de sa main un livre merveil-

leux avec des figures peintes, qui retracent les diverses formes sous lesquelles le Seigneur s'est montré à elle ; ce livre est encore conservé de nos jours dans le couvent. Elle était presque constamment à l'église, le jour et la nuit, et elle vécut dans la plus stricte rigueur à l'égard de son corps (1).

(1) *Protocoll-Buch des Gotteshauses Alspach*, p. 9, Mairie des *Archives du Haut-Rhin*.





SABINA LA SCULPTRICE

L'ILLUSTRE maître des œuvres de la cathédrale de Strasbourg, l'immortel Erwin de Steinbach, avait plusieurs enfants, parmi lesquels une belle et gracieuse fille à qui il avait communiqué un souffle de son génie. Sabina, émerveillée du chef-d'œuvre de son père, voulut contribuer à son embellissement, à sa décoration: elle s'arma du ciseau et de l'ébauchoir, et se mit à sculpter et à tailler des images dans la pierre. La tradition lui attribue plusieurs ouvrages merveilleux, et l'on cite une certaine statue du christianisme qu'elle sut divinement animer de sa main fragile.

L'imagination de la jeune *sculptrice* était brillante, mais son cœur était sensible.

Un jour, un jeune et beau garçon fut présenté par l'évêque Jean à maître Erwin, pour en faire un compagnon ès œuvres maçonniques.

Il vit Sabina. Il en devint amoureux.

Il avait lu dans le regard de la jeune et radieuse artiste toute la poésie que le ciel peut déverser sur un être de l'humaine nature ; il avait senti les douces émanations de ce tendre cœur ; il avait été touché des craintes incessantes qui s'agitaient dans le sein virginal de la fille d'Erwin.

Lorsque, dès l'aurore, il se rendait sur ses échafauds, qu'il arrondissait ses volutes, décorait ses chapiteaux, fouillait les entablements et les corniches, il sentait que l'inspiration ne lui venait pas directement du ciel, mais par le canal d'une créature céleste à forme humaine qui ne travaillait pas loin de lui : il éprouvait des sensations qui troublaient le sommeil de ses nuits, le repos de ses jours, le travail de ses mains et de son imagination d'artiste. Le regard de Sa-

bina était si doux et si pénétrant, sa taille était si élégante, sa démarche si modeste et si fière; ses cheveux étaient d'un si beau châtain et si gracieusement soyeux, et sa main légère était si divinement habile! Stéphan, c'était le nom de l'artiste, Stéphan n'avait pu résister à tant de charmes, à des attraits si séduisants: il était éperdument amoureux de Sabina.

Un jour..... il se décida à lui déclarer la flamme qui le dévorait..... O désespoir! Sabina n'était pas libre! Le pauvre garçon! Il ne savait pas ce qui se passait au fond du cœur de la fille d'Erwin....! Des jours de deuil pour lui s'écoulérent.....

.......Pendant une nuit obscure, une jeune fille, enveloppée dans une capuche grise, tenant à la main une petite lampe, circulait le long d'un couloir. Elle marchait à pas comptés, craignant le moindre bruit; de sa main inoccupée, elle ouvre une porte, la referme sur elle, et descend doucement les degrés d'un escalier de pierre taillé en vigneau. Arrivée à la porte extérieure, elle la fait lentement tourner sur ses

gonds et pénètre dans la rue. Le ciel s'était un peu éclairci, les nuages qui couvraient la lune s'effaçaient de temps à autre et dessinaient sur les murs des figures fantastiques. « C'est curieux, dit-elle; tous ces sculpteurs, Wilhelm, Adalbert, Othon, Xavier, ne prétendent-ils pas qu'un bon génie, qu'une fée bienfaisante et invisible, vient, pendant la nuit, parfaire leurs ouvrages; et jamais un seul de ces peureux n'est venu s'assurer du fait, n'a voulu éclaircir le mystère. Ils me saluent tous avec respect, lorsque je me rends à l'atelier de mon père, mais pas un ne se doute que cette fée miraculeuse, c'est Sabine de Steinbach, c'est moi-même! » Et ses lèvres s'épanouissent dans le plus gracieux des sourires.

« Pourtant, reprend-elle; je n'ai jamais ressenti, pour aucun d'eux, un sentiment inexplicable; je les aime comme de bons frères, comme les enfants du même père dans l'art; je me trompe....: il en est un pour qui mon cœur bat, un que je ne puis voir sans rougir timidement, un que j'aime, parce que je sens qu'il m'a devinée, comprise; un qui m'adore, je le vois dans

ses yeux, et je le sens lorsque je vois sa poitrine se soulever à ma vue. Il paraît si bon, si sensible, si tendre; c'est un travailleur si assidu et sa conduite est si exemplaire! Et puis il est si loin de sa mère qu'on dit qu'il aime tant! Je ne puis voir cet étranger sans qu'un trouble involontaire me saisisse; et, c'est chose singulière, lorsque, le soir, je monte sur les tréteaux pour achever les ouvrages de ces artistes, c'est devant son établi que je m'arrête avec le plus de complaisance et de bonheur, que je travaille le plus longtemps; c'est le sien que je voudrais ne pas quitter; un attrait irrésistible me retient devant son ouvrage. Je voudrais tant qu'il fût heureux! Je voudrais tant le voir supérieur à ses confrères et reconnu par eux comme un maître!

« Quelle transformation s'est opérée en moi depuis que le seigneur évêque a recommandé à mon père ce jeune et noble étranger..... Moi, que toute la ville de Strasbourg vénère comme une sainte! admire pour sa piété et sa modestie!

« Ah! Strasbourg, si tu connaissais mes secrètes pensées! Que dirais-tu de la fille bien-

aimée d'Erwin? Que diraient mon pauvre père et mon frère Jean? »

Et en disant mentalement ces mots, la jeune artiste circulait, en se reprochant d'oublier dans de tels rêves ses chères figures nimbées, les regards angéliques de ses statues, les chapelets égrenés de ses saintes.

« Oui, poursuit-elle, je suis capable d'oublier toutes ces choses sacrées pour caresser une pensée mondaine qui fera dégénérer mon talent d'artiste. Je suis coupable de laisser tomber, dans l'atelier de mon père, le maillet et le ciseau pour ne songer qu'à Lui..... à lui, que je voudrais voir grand, riche, honoré, chevalier et seigneur..... J'interroge le Ciel pour lui demander comment réaliser tous ces beaux rêves, et le Ciel me punit en faisant la sourde oreille. »

Involontairement, instinctivement, preste et légère, elle escalade l'échafaudage, et de ses mains délicates conduit le marteau et le ciseau avec plus d'ardeur que jamais; sous ses doigts agiles les contours s'arrondissent, les feuilles se fouillent, les visages s'animent.

Tout à coup un léger bruit se fait entendre ; la jeune fille, effrayée, lève les yeux : c'était Stéphan !

Sabina, émue, attendrie, lui posa sa main sur le front, et lui dit de sa voix la plus suave : « Stéphan, ne viens pas troubler de nouveau mon cœur ; je te répète qu'il n'est pas libre...! et comprends par ces mots ce que je te veux dire. Ne m'interroge pas. Je te sais gré de tes sentiments, je te remercie de l'attachement que tu éprouves pour moi, j'apprécie la sincérité de ton amour. Mais une barrière insurmontable nous sépare : mes vœux me lient à Dieu. J'ai juré de n'appartenir jamais à un homme ! Puisque tu m'aimes, puisque tu m'as voué tes affections, que tu veux vivre pour moi seule, eh bien, je te promets de veiller sur toi toujours, de penser à toi, de m'intéresser à ton bonheur. Mais, de grâce, n'en demande pas davantage, c'est tout ce que je puis....! »

Un moment de silence interrompit ces paroles... Un regard douloureux s'échangea entre les deux jeunes gens, et ils se séparèrent.....

La jeune fille, émue, confuse, reprit ses sens et ses travaux ; son courage, un moment affaibli, se releva, et son ciseau recommença à caresser la pierre. « Mon Dieu! soupira-t-elle, donnez-moi la force de supporter ce chagrin! puisque je vous ai consacré mes jours, mon cœur, mon âme et mes sens, secourez-moi, venez en aide à ma faiblesse! En vous, je mets toute ma confiance! Mais venez aussi au secours de ce pauvre jeune homme qui se meurt d'amour pour moi..... qui brûle sans espoir d'éteindre ses feux. Détournez son cœur du mien, puisque je ne puis lui appartenir! Vierge sainte, intercédez pour nous! »

Le pauvre Stéphan était atterré, éperdu, un voile épais couvrait sa vue..... il ne pouvait revenir du refus qu'il avait si cruellement essuyé. Un état de torpeur s'empara de toute sa personne, et il crut en perdre la raison.

Mais cela ne pouvait durer toujours; une réaction violente monta dans son cerveau, et, pris d'un affreux désespoir, il s'écria : « Hé bien! puisque le bonheur que j'avais rêvé m'échappe,

puisque celle à qui j'avais voué ma vie ne peut être à moi, je veux quitter ces lieux maudits! Je veux jeter le ciseau et disparaître à jamais de l'atelier d'Erwin; je ceindrai l'épée et j'irai me faire tuer sur un champ de bataille. Adieu! Sabina, adieu, toi que j'aime; toi qui me faisais oublier ma patrie, toi dont la vue et le regard me consolaient de l'absence de ma chère mère, toi pour qui j'aurais donné ma vie! Une autre n'aura pas ce cœur qui restera tien tant qu'un souffle animera mon corps. »

Il part.

Sabina, retournée à Steinbach, y prit le voile.

Stéphan eut bien des aventures. Il était entré dans le régiment du baron de Meyerhoff; un soir, en sortant de l'auberge du Corbeau avec d'autres militaires, on s'était pris de querelle, il y avait eu rixe, et le pointilleux statuaire, dans un duel, avait transpercé un ex-clerc du nom de Joseph qui l'avait raillé sur sa désertion. Un ami de Stéphan, le nommé Raufbold, qui lui servait de témoin, fut lui-même occis. Le lendemain, on trouva les deux cadavres dans l'Ill.

Après ces exploits, le lieutenant Stéphan avait suivi le baron de Meyerhoff, et on n'avait plus entendu parler de lui.

Cependant, le vieux maître des œuvres de la Cathédrale, chargé d'ans et de gloire, mourut. On lui fit des funérailles magnifiques. Sa fille Sabina, l'artiste d'autrefois, la religieuse d'aujourd'hui, était venue fermer les yeux de son père vénéré.

Au moment même où l'on enterrait Erwin, deux cavaliers chevauchant sur la route de Strasbourg étaient arrivés sur le plateau de Hausbergen, qui domine la ville. Au bruit des cloches qui carillonnaient à toute volée, les deux compagnons s'arrêtèrent.

— Qu'est-il donc arrivé à Strasbourg? interrompit l'un d'eux.

— Les funérailles de quelque grand personnage, sans doute, répond l'autre.

— Descendons à Strasbourg, reprend le premier.

Et les cavaliers continuèrent leur chemin.

La funèbre cérémonie n'était pas encore ter-

minée lorsqu'ils mirent le pied dans la Cathédrale.

Décrire l'émotion qu'éprouva l'un des deux écuyers en apprenant que l'illustre mort que l'on conduisait à sa dernière demeure était Erwin de Steinbach, c'est chose impossible — car cet écuyer n'était autre que l'ancien sculpteur Stéphan. Mais bien plus grand encore fut son ravissement, lorsque, parmi le lugubre cortége, il aperçut celle qu'il avait tant aimée, celle qu'il avait toujours aimée, celle dont le souvenir n'était jamais disparu de sa mémoire. Son cœur battait de toutes ses forces et il sentit de nouveau une flamme ardente dévorer ses sens, un désir insatiable de posséder enfin l'objet de ses vœux et de son amour.

Mais comment lever l'obstacle qu'elle lui avait autrefois opposé? Voudra-t-elle et pourra-t-elle revenir sur une parole qui paraissait irrévocable?

Il lui vient une idée. L'évêque qui l'avait jadis protégé et introduit dans l'atelier d'Erwin, existait encore. — Peut-être ne le repous-

sera-t-il pas ; peut-être lui pardonnera-t-il d'avoir, dans un coup de tête, jeté à terre le ciseau qu'il tenait pour ainsi dire de la main épiscopale.

Il s'en va droit au palais du prélat, qui le gronde bien un peu de sa conduite légère, mais qui l'absout bientôt dans sa bonté.

Ayant appris du jeune homme le motif qui l'avait fait si inopinément déserter un atelier où son cœur s'était trouvé épris, le bon prélat, ému de pitié en voyant l'honorable persistance de son protégé dans ses affections, leva l'interdit qui pesait sur celle qui était l'objet de tant d'amour, et, donnant au jeune homme sa pontificale bénédiction, il lui dit :

« Va, mon enfant, trouver la sœur Marthe, montre-lui cet écrit qui la relève de ses vœux, et si son affection pour toi ne s'est pas effacée de son cœur, soyez heureux ensemble ! Dieu vous ait en sa sainte garde ! »

Quelques semaines après, sur la place du Dôme, devant le portail d'une maison gothique [illegible]ée de tourelles, éclairée de baies grillées,

ornée de sculptures et de bas-reliefs, stationnait une foule joyeuse et empressée : il y avait des hommes d'armes pompeusement revêtus de leurs plus riches cottes de mailles, ayant au côté l'épée au brillant pommeau ; des bourgeois recouverts de manteaux noirs, des seigneurs élégamment parés, des peintres artistes, des sculpteurs et des compagnons de maçonnerie. De grands tonneaux stationnaient sur la place, et des échansons improvisés faisaient ruisseler de leurs cruches dans d'énormes gobelets et de larges coupes de bois, de plomb, d'étain et d'argent, le vin d'honneur des coteaux d'Alsace, que l'on faisait circuler à la ronde, à toute la compagnie.

C'était la noce de Sabina et de Stéphan. Jean, le frère de la sculptrice, faisait les honneurs de la fête avec sa courtoisie et sa gaîté habituelles, heureux et fier de voir sa sœur bien-aimée ressuscitée au monde, où elle pouvait faire admirer tant de charmes et de talents. Pour sa part, il recevait de tous côtés les félicitations les plus flatteuses pour avoir su si bien con-

terminer la grande œuvre de son illustre et regretté père.

Le temps était superbe, un gai soleil de mai vivifiait la nature : les arbres reverdissaient et les oiseaux faisaient entendre leur amoureux ramage. Le parvis du dôme de la Cathédrale était brillant. De riches présents de noces arrivaient de toutes parts. Les anciens camarades des deux jeunes déserteurs d'atelier avaient divinement sculpté deux cassettes avec des chiffres enlacés et de gracieux rinceaux où étaient représentés des sujets bibliques. Les officiers avaient apporté au capitaine Stéphan une épée tout étincelante et une superbe cotte de mailles fabriquée chez le fameux armurier Walther, dont la renommée était universelle. Les amies de Sabina, les congrégations religieuses elles-mêmes étaient représentées par les cadeaux les plus splendides et les plus divers.

Stéphan arriva monté sur un fringant coursier et revêtu d'un magnifique uniforme. Il fut accueilli par les bravos et les cris de joie de la foule assemblée.

Accompagné du frère de sa fiancée, il se rend auprès d'elle. La sculptrice avait recouvré toute la fraîche beauté de sa première jeunesse, le bonheur animait ses traits, un rayonnement ineffable épanouissait son beau visage, ses yeux étaient brillants et vifs, son sourire adorablement gracieux. Ses cheveux châtains, autrefois si longs et si soyeux, n'avaient rien perdu de leur souplesse et de leur éclat; artistement nattés, s'enroulant en tresses capitonnées le long de ses tempes, ils paraissaient ressortir du marbre animé d'une statue antique. Sa taille avait acquis de la force, tout en conservant sa flexibilité, et ses manières étaient toujours, et plus encore que jadis, élégantes et distinguées.

Le cortége se mit en marche. Deux pas à faire, et l'on entrait à la chapelle de la Cathédrale.

La cérémonie nuptiale fut longue et solennelle; puis un grand banquet attendait toute la compagnie. Comme le temps était superbe, Jean avait fait dresser des tables tout autour de la place pour les compagnons ouvriers, et

Sabina n'avait pas oublié de faire distribuer de larges aumônes aux pauvres de la ville.

Lorsque toutes ces fêtes furent passées, Sabina conduisit un jour son époux sur le tombeau vénéré de son illustre père. On lui fit un dernier adieu. Et les deux nouveaux mariés se disposèrent à aller apprendre leur bonheur à la mère de l'heureux Stephan qui habitait, isolée, les bords du Danube (1).

Si les temps anciens ont produit en Alsace des saintes plus ou moins authentiques, plus ou moins légendaires, notre siècle à nous a vu surgir des femmes artistes et littérateurs.

Littérateurs! On peut bien dire (mais dans le bon sens du mot) littérateurs sans le savoir, ou du moins sans s'en douter, car si Mmes d'Oberkirch et de Gérando, née de Rathsamhausen,

(1) *Sabine, la sculptrice par Morpain. 1 broch. in-12.*

ont laissé des mémoires charmants, elles n'avaient aucune prétention au titre de bas bleu ou de précieuse. Des lettres, des notes en forme de journal : voilà leur littérature et elle n'en est que plus précieuse, parce qu'elle n'affiche aucun parti pris de se produire ou de se publier.

Un autre jour peut-être, je parlerai d'autres auteurs féminins nés sur le sol alsacien, des dames Amélie-Lina Bernard-Beck, de Bischwiller; Clarisse Bader, membre de la Société asiatique; de Mlle Marguerite Spœrlin, auteur des *Elsass-Lebensbilder*, qu'a traduits Rosseeuw-Saint-Hilaire;

Je parlerai de la fameuse voyageuse colmarienne, Mme Adèle Hommaire de Hell, femme du célèbre voyageur mort en 1848 à Ispahan, qui pendant cinq ans a exploré toutes les contrées méridionales de la Russie; qui a écrit sur la mer Caspienne de ravissantes poésies, intitulées : *Rêveries d'un voyageur;* qui a inséré dans les recueils et les revues une foule d'articles pleins d'intérêt; mais qui s'est une seconde fois illustrée par son active collaboration au grand

ouvrage de son mari, les *Steppes de la mer Caspienne,* lequel n'a pas demandé moins de trois années d'un labeur incessant.

J'ai dit ARTISTES!

Dans l'art dramatique, je n'ai besoin que de nommer la gracieuse Rosine Bloch, qui a vu le jour à Bischheim, qui est devenue une grande cantatrice et qui fait l'admiration de toute la capitale sur la première scène du monde.

Dans les arts plastiques, nous avons encore des femmes distinguées. Je citerai d'abord Mme Weyler: la femme du célèbre Strasbourgeois qui fit de si jolis portraits, et particulièrement ceux sur émail de Marie-Antoinette et de Mme Élisabeth, sœur de Louis XVI, a cultivé le même art avec succès, d'après les principes de son mari, et elle y a fait de grands progrès. Le public amateur connaît ses ouvrages et les apprécie.

J'arrive maintenant à une femme d'ancienne race, Mme Louis Eglé, née Adorno de Tscharner, fille d'un médecin militaire en réputation. Cette peintre artiste a plusieurs fois exposé au Salon

de Paris avec succès : en 1848, elle a même obtenu une médaille de seconde classe.

Parmi les peintres femmes d'Alsace, nous avons encore à citer honorablement Mmes :

Demasur (Marie-Mathilde-Virginie), de Strasbourg ;

Gugenheim (Constance-Aline), née Aron, d'Oberlarg ;

Ravenez (Marie-Louise), fille de M. Ravenez, un savant historien alsacien ;

Frisler (Eugénie), de Thann, qui a exposé au Salon de 1878.

Parmi les dessinateurs, les dames alsaciennes se sont véritablement illustrées et en grand nombre ;

Il y a une Colmarienne, Mlle Claire Hildebrand, élève de Mme de Cool ;

Mlle Léonie Ritter, d'Altkirch ;

Mlle Jeanne Kœnig, fille d'un médecin de Thann ;

Mlle Agathe Duplain, de Mulhouse, qui a été admise au Salon de 1878.

Puisque nous sommes arrivés à Mulhouse,

nous allons y relever, car l'industrie y a créé des femmes artistes en quantité et de talents remarquables.

Nous y trouvons d'abord une seconde demoiselle Revenez; mais c'est surtout dans les familles Kœchlin, célèbres dans l'industrie mulhousienne, que se sont développés les plus beaux talents de crayon.

Mlles Élisabeth et Florence (admises au Salon de 1878) sont des artistes avantageusement connues.

Et puisque, parmi les artistes mulhousiennes, j'ai nommé Mlles Kœchlin, je ne dois pas oublier une autre ci-devant demoiselle Kœchlin, depuis vicomtesse de Maupeou, qui a exposé, elle aussi, de si jolies choses au Salon de 1878.

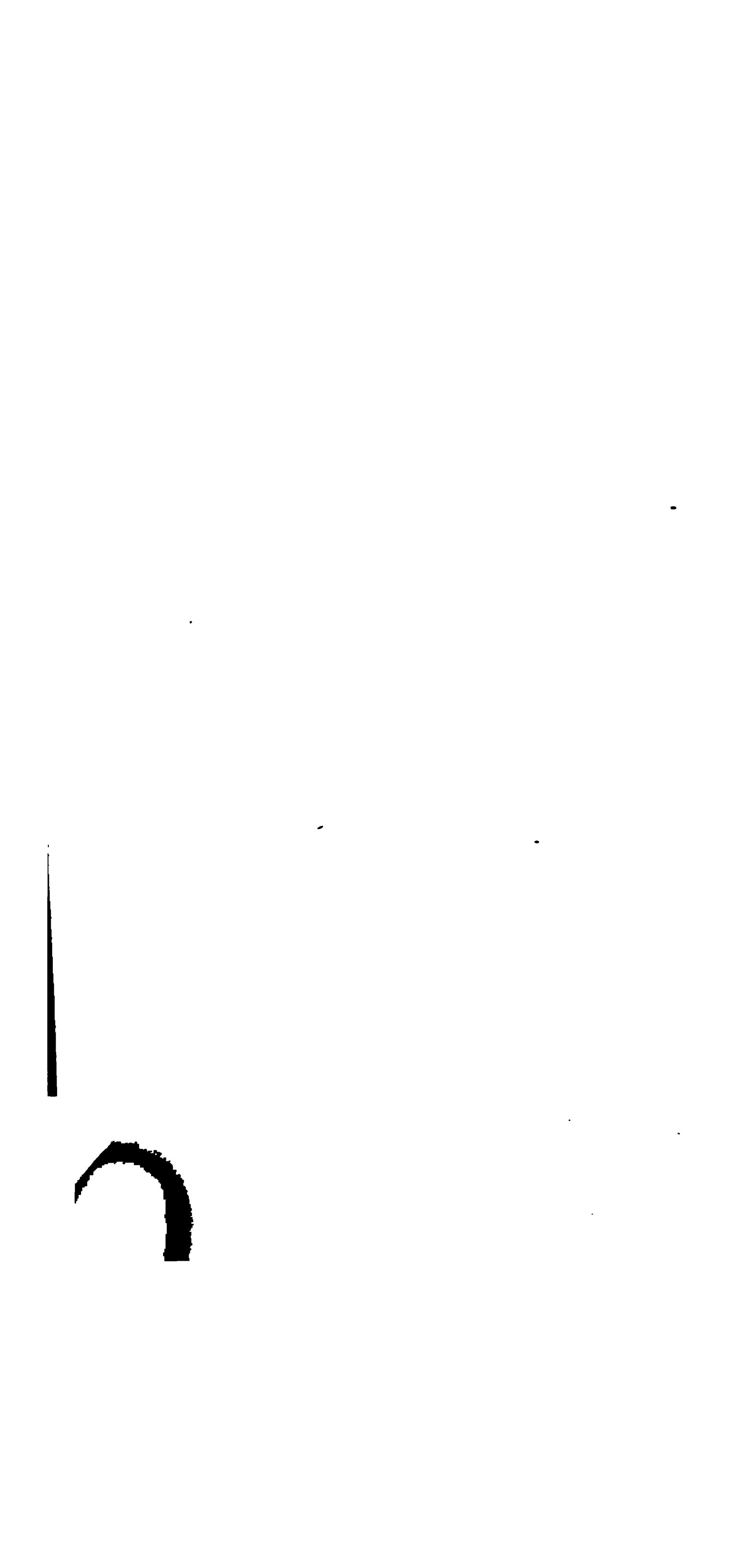


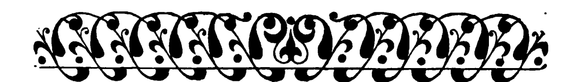
VII

Les Dames d'Alsace

ET

LE LUXE





LES DAMES D'ALSACE

ET LE LUXE

LE chapitre qu'on va lire agite un sujet à contradiction, à controverse : il s'agit du luxe parmi le beau sexe. Les avis, sur ce point, sont partagés. Les uns veulent admirer la femme pour elle-même ; ils prétendent que ses charmes naturels sont préférables à tous les ornements possibles. Ils condamnent en elle toute parure. Telle n'est pas, nous l'avouons sincèrement, notre opinion. Que serait un jardin sans les fleurs? Que serait un bosquet sans le ramage des oiseaux? Que signifierait un grand salon sans le mobilier précieux qui le remplit?

Je déclare que j'aime chez la femme tout ce qui concourt à la rendre plus belle, plus aimable, plus gracieuse ; je veux de l'ornement sur son corps comme dans son esprit ; je demande que ses attraits naturels soient rehaussés encore par tout ce qui peut contribuer à leur donner du relief. De même que j'estime davantage ses talents quand ils sont cultivés par l'étude, raffinés par le commerce des grandes intelligences, de même j'apprécie les ornements qui viennent embellir leur enveloppe matérielle.

Je veux en toute chose la juste mesure : ni le trop, ni le pas assez. Je détourne mes regards quand m'apparaît une surcharge disgracieuse ou prétentieuse, mais je sens mes yeux attirés vers ce qui est ménagé avec goût, arrangé avec art.

Lorsque la mode est excentrique, je la hais, je la combats ; lorsqu'elle est raisonnable et judicieuse, je la soutiens et je l'applaudis.

Le ridicule est mauvais : ce qui est beau, c'est l'harmonie.

Sous le rapport de la mode et de la parure, les femmes, à certaines époques, se sont laissé



entraîner à mille exagérations, à mille extravagances, à mille ruineux excès. Les pauvres maris se sont émus, plusieurs se sont vu ruiner. Les magistrats se sont trouvés forcés de mettre un frein à la folie du sexe qui ne voulait pas se contenter d'être beau, qui voulait se faire laid à force de surcharge, d'accumulation d'ornements plus ou moins hétérogènes, et qui devaient naturellement réussir à produire des effets tout contraires à ceux qu'on s'était proposés en les employant outre mesure.

Ce qu'il advint de tant de prodigalités inutiles : les prédicateurs tonnèrent dans leurs chaires, les magistrats prohibèrent par leurs ordonnances.

Voyez plutôt :

Au XVI[e] siècle, les femmes d'Alsace, les grandes dames, du moins, sont sévèrement blâmées par le moine Johannes Pauli, parce que « au lieu de mettre un légitime orgueil à remplir leurs devoirs de mères, à élever honnêtement leurs enfants, elles ne songent guère qu'à dépenser leur argent en objets d'une feinte piété : elles achètent des chapelets ornés d'*Agnus Dei* renfermant de

petits miroirs. Vous les croyez enfoncées dans les saints ravissements de la prière, pas du tout, elles ne songent qu'à étudier dans la glace le sourire de leur bouche, et pendant que d'un doigt distrait elles tournent les feuillets coquets des livres de piété écrits à leur intention, c'est moins à Dieu qu'appartiennent leurs pensées qu'à celui dont la main a tracé les pieux caractères [1]. »

Le jour des noces, les fiancées portaient des coiffes de matières précieuses avec cordons de perles.

Avant d'être mariées, les personnes du beau sexe portaient les cheveux en tresses, tantôt pendantes, tantôt relevées autour de la tête. Le surlendemain des noces, les cheveux formant les tresses étaient coupés; on n'en laissait qu'un toupet recouvert d'une plaque d'or ou d'argent à trois pointes, avançant l'une sur le front, les deux autres sur les tempes, costume qui fut

(1) *Ad. Schæffer.* Un Moine protestant avant la Réforme. *Revue d'Alsace, 1863, p. 347.*

conservé jusqu'en 1793 par celles des Strasbourgeoises qui s'habillaient à l'allemande.

Mais en 1793, la coiffure allemande disparut tout à fait: le 18 novembre, à la réunion du *Temple sacré des prêtres Jacobins,* les femmes de Strasbourg apportent leurs tresses et leurs chignons, leurs frisures et leurs nattes, et là, il en est fait un holocauste à la patrie.

Une gravure coloriée de l'époque, conservée à la Bibliothèque de l'Université de Strasbourg, représente ce sacrifice des cheveux féminins. On y voit les femmes arriver en foule, déposant sur l'autel de la Raison ce superflu qui rappelait des souvenirs désormais abhorrés.

La pièce suivante montre le changement qui s'était opéré dans les esprits depuis un siècle, parmi les femmes d'Alsace.

Le 23 juin 1685, les préteurs, consuls et magistrats de la ville de Strasbourg, réunis en Conseil des XXI, se plaignent que « quoyque parmy les autres reglemens de police, ils ayent tousjours eu un ſoin particulier de ſupprimer le luxe qui s'exerce en diverſe manière, dans les

habits, principalement dans ceux des femmes et des filles : nous avons pourtant remarqué avec un deplaisir sensible, que leur luxe, au lieu de diminuer, va augmentant de jour en jour, et que les Ordonnances que nous avons faict publier à cet effet, quoyque tres-salutaires, ne sont aucunement observées : mais qu'en leur place, parmy le sexe, il domine une certaine émulation de l'emporter l'une sur l'autre en somptuosité et dépense excessive, sur tout en des marchandises estrangeres, comme fourrures et toutes sortes de pelleterie : ce qui enleve hors du pays des sommes fort considerables d'argent comptant, et contribue notablement à appauvrir les familles, et à surcharger ceux qui commencent de nouveaux ménages : outre que la plus part des frais se consument en habillemens qui ne sont ny décens, ny utiles et de durée. A quoy voulants remedier et ayants dailleurs observé que dans beaucoup de villes d'Allemagne, comme à Francfort, à Hambourg, à Leipzig et ailleurs, la plus part de ces abus se trouvent exclus parce que les femmes et filles s'y habillent

à la Françoife, et reconnoiffans le grand advantage que cette Ville a de fe voir foubs la puiffante protection de noftre invincible monarque, heureufement réunie à la Couronne de France: A ces caufes et autres, nous mandons et ordonnons qu'à l'advenir, toutes les filles qui entreront en mariage, ayent à s'abftenir entièrement de toutes ces fortes de coëffes, bonnets de peliffe, fourrures et autres habillemens à la façon de Suabe, de Ratisbonne et femblables, qui ont efté jufques à préfent en vogue en cette ville, foubs les noms de modes Strasbourgienne et eftrangère, et qu'au lieu de cela elles s'adjuftent en coëffes, corps, manteaux, juppes, etc., à la manière introduite en France, et receue dans les fufdites villes d'Allemagne. De mefme nous voulons que les jeunes filles qui ne font âgées que de neuf ans et au-deffous, foyent auffy habillées à la françoife. Mais pourtant afin que celles qui font desjà pourveues d'habits à la façon allemande, ayent le temps pour les ufer et qu'ils ne leurs demeurent du tout inutiles, nous leurs donnons terme et délay de quatre

mois à compter du jour de la publication des préſentes: après lequel temps écoulé, nous entendons que les parens et tuteurs de celles qui ne s'y trouveront pas conformées, ſoient recherchés pour l'amende ci-deſſus énoncée. Permettons néantmoins aux gens de meſtier et autres de condition inférieure, d'habiller leurs filles et épouſes, à la façon qui ſe voit à Worms, à Spire, à Hanau et dans les villes du bas Rhin: en tant que cette mode exclut auſſy la peleterie ſuperflue, et approche de l'habillement françois. »



VIII

Les Dames d'Alsace

DEVANT LES

ÉCRIVAINS FRANÇAIS



LES DAMES D'ALSACE

ET LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS

Il y a, je crois, ou il doit y avoir quelque part, une bouche qui a dit : *Le Français, né poli, inventa..... la galanterie.*

Que le mot soit exact ou non, c'est ce que je n'irai pas chercher dans les vieux manuscrits. Seulement, je veux dire que les Français n'ont jamais eu besoin de faire, en Alsace, des recherches laborieuses d'expressions courtoises à l'égard du beau sexe, attendu que la vue seule, même la plus fugitive, du beau sexe alsacien imprime à tout visiteur étranger l'inspiration immédiate et naturelle de la louange la plus méritée.

Donc, on ne peut regarder comme de la galanterie banale les appréciations flatteuses qu'ont faites, sur la femme d'Alsace, les écrivains français qui ont eu la bonne fortune de voyager ou de séjourner dans ce beau et cher pays.

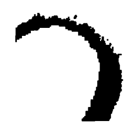
Les auteurs français qui ont consacré aux femmes alsaciennes des paroles élogieuses ne se sont acquittés que du plus simple et du plus sacré des devoirs, c'est-à-dire de rendre..... aux femmes d'Alsace ce qui leur est légitimement dû. Jamais, sur ce point, ils ne se sont élevés au-dessus de la vérité.

J'en résumerai les principaux :

L'auteur anonyme de la *Promenade d'un Didachophile en Alsace, en Suisse et en Allemagne, dans l'été de 1786*, s'exprime ainsi à l'endroit des aimables Strasbourgeoises :

. . . .

« Les femmes sont belles, vives et gaies; presque toutes possèdent le talent de la peinture et de la musique : un goût décidé pour la littérature les met à portée d'en raisonner pertinemment et rend leur conversation agréable.



Jamais le poison de la médisance ne se glisse dans leurs discours : chose bien rare ! et qui augmenterait mes regrets de quitter cette charmante société, si je n'espérais revenir dans quelque temps y trouver de nouveaux plaisirs et y reprendre le nom de chérubin dont il a plu aux dames de Strasbourg et de Nancy de me baptiser à mon arrivée, je ne sais trop pourquoi ; elles m'auront sans doute jugé, sur ma tournure, plus espiègle que dangereux, et ne se sont pas trompées (1). »

Plusieurs des qualités saillantes des gracieuses Alsaciennes n'ont pas échappé au galant marquis de Pezay, facétieux autant que fin observateur. Entendons-le parler sur ce chapitre par lui-même éloquent :

« Strasbourg, dit ce marquis, place de guerre de premier ordre, avec le plus haut de tous les clochers, possède encore les plus jolies filles du royaume. Veut-on voir des tailles sveltes, c'est

(1) *Lettre XI, p. 50, 51.*

à Strasbourg qu'il faut aller; c'eſt à Strasbourg qu'il faut être pour voir ces jolies jambes de femmes; c'eſt à Strasbourg que tous les pavés des rues ſont preſſés par des pieds délicats et d'aplomb. Ces jolis pieds ne courent jamais riſque de ſe déboiter dans des échaſſes maladroites et dangereuſes que nos filles ont adoptées et qui les eſtropient, en défigurant leur démarche (1771). Ces tailles, rondes et ſouples comme les joncs du fleuve qu'elles embelliſſent, ſont et demeurent telles ſous l'échafaudage des corps et des baleines. Les Strasbourgeoiſes auroient le droit de ſe paſſer de parures; et c'eſt du coſtume des Strasbourgeoiſes que toutes les beautés du monde pourroient attendre de nouveaux charmes (1). »

C'est surtout à la promenade de la Robertsau que le fameux marquis, amateur du beau sexe alsacien, aimait à aller faire ses observations sur les détails des beautés féminines du pays, alors

(1) Les Soirées helvétiennes, alsaciennes et franc-comtoises. *Paris, 1771.*

que le temps avait encore respecté cet arbre célèbre et dix fois séculaire qu'on appelait l'ARBRE VERT.

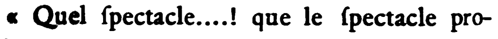
« Les jambes déliées que ce court jupon laiſſe apercevoir, font attendre avec impatience le premier coup d'archet de l'*Arbre Verd;* il eſt fête, tout danſe...... Quelle foule immenſe et reſpirant la joie! Les ponts-levis des courtines s'abaiſſent et retentiſſent ſous la marche d'un peuple innombrable. Toutes les filles ont des fleurs à leur corſet, tous les ſoldats des rubans à leurs chapeaux; tout ce que vous voyez ce ſont des amans, toutes ces filles charmantes ne ſavent pas un mot de françois; tous ces dragons, pas un mot d'allemand. Mais c'eſt d'amour qu'ils parlent: on les entend, on leur répond.

« A la Roupertzau.... partout, il y a des violons..... C'eſt là que la ſaine tolérance réunit Luther et Calvin dans un même branle avec de jolies chrétiennes apoſtoliques qui ne les prennent ni pour des dieux ni pour des diables, tandis qu'à côté, les juives vendent des croquets et

que leurs époux circoncis prêtent ſur gage aux officiers qui font l'amour. C'eſt là que ſe trouve *l'Arbre Verd* ſi vanté : décoration charmante, théâtre des ſcènes les plus naïves, rendez-vous des amours les plus tendres, et le plus joli cabinet du monde.

« L'Arbre Verd eſt un grand arbre bien touffu, dans les rameaux duquel on monte ſur un eſcalier de bois peint en verd, et où l'on a pratiqué deux galeries ſemblables à différentes hauteurs. Ces galeries ſont garnies de petites tables commodes où l'on boit frais à la ſanté de ſa maîtreſſe et où l'on arrange les rendez-vous. C'eſt un plaiſir d'y voir monter, c'eſt un plaiſir de les en voir deſcendre, c'eſt un plaiſir d'y monter avec elles ; c'en eſt un plus grand d'y reſter avec une ſeule quand les autres s'en vont, quand le ſoleil eſt couché, quand les oiſeaux ne chantent plus et quand la nuit tombe ! »

Ainſi dit le marquis de Pezay, ſous le coup d'une émotion violente et récente, et puis il reprend encore :



« Quel ſpectacle....! que le ſpectacle pro-

longé de tant de corps jolis fe mouvant avec grâce....! »

Je reviens encore une fois moi-même à la danse, tant j'ai de peine à quitter ce ravissant sujet si alsacien. Cette fois pourtant, ce n'est pas tout à fait aussi gai.

Supposez, Messieurs, que l'on soit en partie de campagne; que des jeunes gens dansent tout joyeux non loin d'un cimetière où un jeune poëte s'est réfugié parce que celle qu'il aime danse, avec une réunion d'amies ivres de gaîté; oui, elle danse, mais avec un autre que lui :

Voici les vers qu'il improvise dans ce moment amer qui perce son cœur jaloux :

Danse, Nina ! les feux mourants du jour
Glissent déjà sur les monts d'alentour.
D'un monde vain, moi, je viens me distraire;
Je pense à toi, rêveur et solitaire,
Aux derniers lieux où mon nom se lira.....
Danse, Nina !

Tu ne vois pas ce nuage orageux
Qui lentement s'avance dans les cieux.....:

Tu n'entends pas le bruit du sourd tonnerre :
Si nous avons un beau jour sur la terre,
Peut-on savoir comment il finira ?
Danse, Nina !

Sur des tombeaux, pourquoi rêver toujours
Gloire éternelle, éternelles amours ?
Aux lieux d'oubli je puis bientôt descendre,
Et le seul cœur où j'aimais à prétendre
Peut-être au mien jamais ne répondra.....
Danse, Nina !

Sur ces gazons, repose près de moi,
Jeune beauté qui dansa comme toi,
Qui, comme toi, sans doute fut chérie....
L'indifférence eût prolongé sa vie ;
C'est par l'amour, peut-être, qu'elle est là....
Danse, Nina !

Le poëte qui a écrit ces beaux vers, dont le mérite se révèle par une grâce infinie et une si tendre profondeur de sentiment, a été un professeur du collége de Colmar, Mesdames. C'est le regretté Ozaneaux, qu'a influencé le voisinage de la rêveuse Germanie. C'est le voisinage du Rhin et de ses légendes qui a inspiré l'aimable poëte dans cette tant gracieuse et

si triste élégie. Ne dirait-on pas un écho de la Forêt-Noire qui vient mourir aux pieds des Vosges où tourbillonnent les gais danseurs, et où le poëte chante ses souffrances secrètes et cachées....?

A mon grand regret, je suis obligé de m'arrêter ici, en si beau chemin, quand ma gibecière est encore pleine, quand ma plume est si heureuse de courir sur le papier. L'éditeur en a assez pour cette fois, il barre le chemin. J'avais tant de choses encore pourtant à raconter sur ce sujet inépuisablement agréable! J'avais arrangé un si large cadre, fait un si beau plan! Il faut compter avec l'éditeur impitoyable dont le siége est fait; impossible d'aller plus loin..... pour aujourd'hui du moins....

Mais, aimables Lectrices, s'il est une chose qui puisse me consoler, c'est que je ne vous dis qu'au revoir. Mes adieux ne sont pas définitifs.

Dans quelque temps, vous me reverrez avec un nouveau fardeau léger, avec un autre bagage que je m'empresserai de déposer à vos pieds.

Espérons que ce sera bientôt. Lorsque vous aurez lu ce petit volume, si vous me faites l'honneur de goûter ces pages qui sont vôtres, un autre, Dieu aidant, un frère à celui-ci, sera tout prêt à être présenté à vos délicates mains.



Table des Matières

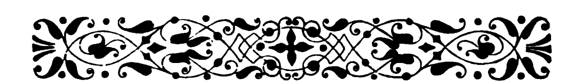


TABLE DES MATIÈRES



CATALOGUE

DES

OUVRAGES RELATIFS A L'ALSACE

EN VENTE

CHEZ HAGEMANN ET CIE, ÉDITEURS

135, Grand'Rue, à Strasbourg

Armoiries d'Alsace. — Tableau chromolithographique mesurant 55 sur 65 centimètres, représentant les principales armoiries des villes, bourgs et villages d'Alsace. Strasbourg 1878. Prix. 10 fr.

Armorial de la généralité d'Alsace; recueil officiel dressé par les ordres de Louis XIV et publié pour la première fois par A. de Barthélemy. Colmar, 1861. 1 vol. in-8° . . . . 3 fr. 50

BAQUOL ET RISTELHUBER. — *L'Alsace ancienne et moderne,* dictionnaire topographique, historique et statistique des départements du Haut et du Bas-Rhin, par Baquol; 3e édition, entièrement refondue par Ristelhuber. Broché . . . . 10 fr.
Relié en demi-chagr. 14 fr.

(*Cet ouvrage forme un fort volume in-8°, accompagné de 114 ar-*

[illegible] cartes en couleur, de 100 facsimile de monnaies, de 2 petites cartes de Specklé de 1576, d'une carte de la province d'Alsace de [illegible], de 2 nouvelles cartes des départements du Haut et du Bas-Rhin, et d'une planche représentant l'ancienne bannière de Strasbourg, reproduite en or et en couleur.)

BAYER (Auguste). — *La Cathédrale de Strasbourg* en XI pl. lith. Paris, s. d. In-fol. . . . . 6 fr.

(Quelques exemplaires seulement.)

Cathédrale de Strasbourg et ses détails, mesurés et dessinés par Adolphe Friederich. 10 pl. in-fol., lith., avec texte français et allemand . . . . 15 fr.

(Nouv. tirage de [illegible] exempl. seulement, numérotés à la presse.)

Documents historiques concernant Sainte-Marie-aux-Mines. Côté d'Alsace. (Markirch.) Strasbourg, 1879. 1 vol. in-8o . . 10 fr.

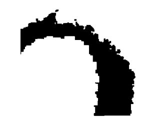
(Tiré à [illegible] exemplaires.)

GUERBER (l'abbé). — *Essai sur les vitraux de la Cathédrale de Strasbourg.* Strasbourg, 1848. 1 vol. in-8o, avec 4 planches dessinées par Bapt. Petit-Gérard, lithochromées par E. Simon. 2 fr.

GYSS (l'abbé). — *Histoire de la ville d'Obernai* et de ses rapports avec les autres villes ci-devant impériales d'Alsace. Strasbourg, 1869. 2 vol. in-8o, au lieu de 12 fr. . . . . 6 fr.

— *Der Odilienberg.* Legende, Geschichte und Denkmäler, mit einem topograph. Plan des Odilienbergs. Rixheim, 1874. 1 vol. in-8o . . . . 4 fr.

HAGEMANN (Émile). — *Les Ambassadeurs alsaciens à l'étranger et les Ambassadeurs étrangers en Alsace.* 1 vol. in-12, elzévir (de la grande collection alsacienne) . . . . 6 fr.



— *Les Aventures de la comtesse de Guébriant,* ambassadeur en Pologne, gouverneur de Brisach, première dame d'honneur de la reine Marie-Thérèse. Broch. in-8°. . . . . 1 fr. 25

HANAUER (l'abbé). — *Les Constitutions des campagnes de l'Alsace au moyen âge*, recueil de documents inédits. Strasbourg, 1865. 1 vol. in-8°, broché . . . . 6 fr.

— *Études économiques sur l'Alsace ancienne et moderne.* Tome I : les monnaies; tome II : denrées et salaires. Strasbourg, 1876 et 1878. 2 vol. in-8° . . . . 18 fr.

(*Ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres*)

Hans (*der*) *im Schnokeloch.* 8 planches et titre photolith., d'après les dessins de Em. Schweitzer. Texte par Ad. Stœber, avec une notice par Le Roy de Sainte-Croix. Strasbourg, 1880. 1 album in-4°, brooché . . . . 6 fr.

HOLLAR (Wenzel). — *Jahreszeiten als Strassburger Ansichten,* zu Strassburg bey Jac. von der Heyden. Quatre vues de Strasbourg reproduites en photolith. Strasbourg, 1879 . . . . . . 3 fr.

(*Tiré à 100 exemplaires.*)

— *Turris et Aedes Ecclesiæ Cathedralis Argentinensis,* a° 1645. Belle Cathédrale reproduite en photolith. Strasb., 1879. 1 fr. 50

(*Tiré à 50 exemplaires.*)

HUNCKLER (Th. F. X.). — *Geschichte der Stadt Colmar und der umliegenden Gegend,* mit einem Plan der Stadt Colmar. Colmar, 1838. 1 vol. in-12 . . . . 2 fr. 50

LALLEMAND. — *Les Paysans badois.* Strasbourg, 1860. 1 vol. in-4°, avec 16 planches de costumes coloriés, des vignettes et une carte . . . . 10 fr.

LE ROY DE SAINTE-CROIX. — *L'Alsace en fête* sous la domi-

[illegible] des Louis de France. 1 vol. in-4° de 212 pages, sur beau papier [illegible] . . . . 15 fr.

[illegible] fers spéciaux . . . . 35 fr.

— *[illegible] par la ville de Strasbourg* pour la [illegible] et pendant le séjour de Sa Majesté dans cette ville [illegible], dessiné et dirigé par J. M. [illegible] de la ville de Strasbourg. Reproduction in-4° par [illegible] pages de texte avec 13 photogravures: [illegible] sous la domination des Louis de France. [illegible] pages, sur beau papier, broché. 35 fr.

Sur papier [illegible] . . . . 50 fr.

La reliure [illegible] avec fers spéciaux, d'après la [illegible] . . . . 20 fr.

L'Alsace [illegible] [illegible] description des fêtes, solennités, [illegible] civiles et militaires, [illegible] en Alsace. 2 volumes, grand in-8°. 50 fr.

— *L'Alsace [illegible]* [illegible] Recueil de chansons, d'anecdotes, de [illegible] de propos de table de l'Alsace. 1 vol. in-12, [illegible] (de la petite collection alsacienne). . . . 3 fr.

— *P[illegible] dans la ville de Strasbourg et aux environs.* 1 vol. in-12 (même collection). . . . . . . 3 fr.

— *Description des fêtes qui ont eu lieu en Alsace en 1848* pour le deuxième anniversaire centenaire de la réunion de l'Alsace à la France. 1 vol. in-12 (même collection). . . . . 3 fr.

— *Visites en Alsace d'étrangers illustres.* 1 vol. in-12 (même collection) . . . . 3 fr.

— *Les Médailles alsaciennes au point de vue historique.* 1 vol. in-12 (même collection) . . . . 3 fr.

Histoire de la Marseillaise. 1 vol. grand in-8° (Grande collection alsacienne) . . . . 4 fr.

— *Les quatre Cardinaux de Rohan, évêques de Strasbourg.* 1 vol. grand in-8° (même collection). . . . . 3 fr.

— *Le Terrible Jean de Wert, le fameux prisonnier de Rheinfeld,* 1 vol. grand in-8° (même collection) . . . . 3 fr.

— *Les Éléments déchaînés en Alsace.* 1 vol. grand in-8° (même collection). . . . . 4 fr.

— *Les Corporations d'arts et métiers en Alsace.* 1 vol. grand in-8° (même collection) . . . . 5 fr.

MOSSMANN (X.). — *Chronique des dominicains de Guebwiller.* texte allemand. Guebwiller, 1844. 1 vol. in-8°. . . . . 4 fr.

MULLER. — *Le Magistrat de la ville de Strasbourg,* les Stettmeisters et Ammeisters de 1674 à 1790, les préteurs royaux de 1685 à 1790, et notice généalogique des familles de l'ancienne noblesse d'Alsace, depuis la fin du XVIIe siècle. Strasbourg, 1862. 1 vol. in-12 . . . . 5 fr.

(*Quelques exemplaires seulement.*)

PITON (Fréd.). — *La Cathédrale de Strasbourg.* Strasbourg, 1861. 1 vol. in-8°, illustré de 3 photograph. et de 7 lithogr. . 3 fr. 50

RAVENÈZ. — *Annales des dominicains de Colmar,* publ. en MDCXXIV par Ursteis, trad., comm. et augm. par L. W. Ravenèz. Colmar, s. d. Br. in-8°. . . . . 1 fr.

RIGAUT (A.). — *Description et statistique agricole du canton de Wissembourg.* Topographie et aperçu historique de chaque commune; usages locaux qui y sont en vigueur. Strasbourg, 1860. 1 vol. gr. in-8° . . . . 3 fr.

(*Ouvrage couronné par la Société impériale et centrale d'agri-*

culture, ainsi que par l'Académie centrale agricole de Paris, et dont il ne reste plus qu'un petit nombre d'exemplaires.)

RING (Max. de). — *Tombes celtiques de l'Alsace.* Nouvelle suite de mémoires. Strasbourg, 1865. In-fol., br., avec planches. 15 fr.

— *Tombes celtiques de l'Alsace.* Résumé historique sur ces monuments. Strasbourg, 1870. In-fol., br., avec planches . . 6 fr.

— *Mémoires sur les établissements romains du Rhin et du Danube.* Paris, 1852. 2 vol. in-8°, br., avec une carte. . . . . . 5 fr.

— *Histoire des Germains depuis les temps les plus reculés jusqu'à Charlemagne.* Strasbourg, 1850. 1 vol. in-8°, broché, avec une carte . . . . 2 fr.

— *Histoire des peuples opiques.* Paris, 1859. 1 vol. in-8°, br. . 2 fr.

— *Le Pèlerinage de Marienthal en Alsace.* Strasbourg, 1848. In-12, broché . . . . 1 fr.

— *Quelques Mots sur les légendes de saint Georges.* Strasbourg, 1850. In-8°, br., avec 1 planche. . . . . 25 c.

— *Du Surnom de Cautopates donné à Mithra.* Paris, 1863. In-8°, broché . . . . 25 c.

(*Il ne reste que quelques exemplaires de ces ouvrages.*)

Ritus depositionis. Argentorati apud Petrum Aubry. 1646. 1 vol. in-8° . . . . 30 fr.

(*Reproduction photolithographique de cet ouvrage, rare et curieux, composé d'un texte de 56 pages et de 23 planches.*)

ROTHMULLER. — *Musée historique et pittoresque de l'Alsace, Haut-Rhin.* Texte de MM. L. Levrault, de Morville et X. Mossmann. Colmar, 1863 1 vol. in-4°, avec 125 planches . . 45 fr.

(*Quelques exemplaires seulement.*)

SCHNÉEGANS. — *L'Église de Saint-Thomas à Strasbourg et ses*

monuments, essai historique et descriptif composé d'après les sources originales. Strasb., 1842. 1 vol. in-8°, avec 5 grav. 1 fr. 50

SCHŒPFLIN. — *Histoire d'Alsace*, traduction abrégée de Schœpflin, par Chauffour. Strasb., 1825-1829. 4 vol. in-12 . . 5 fr.

SILBERMANN. — *Beschreibung von Hohenburg oder dem Sanct-Odilienberg, sammt umliegender Gegend.* Neue Auflage besorgt von Strobel. Strasbourg, 1835. 1 vol. in-8°, avec atlas de 24 pl., in-4°. . . . . 3 fr. 50

SPACH. — *Lettres sur les archives départementales du Bas-Rhin.* Strasbourg, 1862. 1 vol. gr. in-8° . . . . 2 fr. 50

Speculum cornelianum. In sich haltent : Viel artiger Figuren, betreffent das Leben eines vermeynden Studenten, sampt andern lehrhaften Vorbildungen. Ietzt auffs newe mit vielen schönen Kupferstichen, sampt der Beschreibung desz Lebens Corneli Relegati vermehrt vnd gebessert. Anno 1618.

Pugilus facetiarum iconographicarum in Studiosorum potissimum gratiam ex proprijs eorumdem Albis desumptarum ; etiam primum hac forma editarum 1608. Allerhand kurtzweilige Stücklein, allen Studenten fürnemblich zu lieb auss Ihren eigenen Stambüchern zusamen gelesen und in dise Form gebracht zu Strassburg.

Stambuch der jungen Gesellen, oder Handtbuch mit sonderlichem vleis zusammen gebracht, und mit schönen Kupferstichen geziert. Anno 1617.

(*Ces ouvrages, qui ont un intérêt tout spécial pour l'Alsace, ont été reproduits en 1 volume, par la photolithographie, et contiennent 120 gravures, 2 titres et 6 pages de texte.*)

Tiré à 50 exemplaires seulement. Prix. . . . . 100 fr.

STŒBER (Aug.). — *Elsässisches Sagenbuch*. Strasbourg, 1842. 1 gr. vol. in-8°, avec un atlas de 12 gravures in-4°. . . 8 fr.

— Ce même ouvrage, sans gravures . . . . 5 fr.
(*Quelques exemplaires seulement.*)

— *Elsässisches Volksbüchlein*. Strasbourg, 1842. Br. in-8°. 1 fr. 25

STRAUB (l'abbé). — *Analyse des vitraux de l'ancienne collégiale de Haslach et de l'ancienne abbaye de Walbourg*. Caen. 1860. Br., in-8° . . . . 2 fr.

— *Un Mot sur l'ancien mobilier d'église en Alsace*, suivi d'une note sur les peintures murales en Alsace et sur les monuments les plus remarquables du moyen âge, etc. Caen, 1860. Br. in-8° 2 fr.

WEISS (J. M.). — *Représentation des fêtes données par la ville de Strasbourg* pour la convalescence du roi, à l'entrée et pendant le séjour de Sa Majesté dans cette ville. Strasbourg, 1744.
(*Reproduction par la photogravure en 1 volume in-4°, 18 pages de texte, avec 13 planches gravées.*)
Prix : broché. 25 fr.
Relié en maroquin plein, fers spéciaux, d'après la reliure primitive Pasdeloup . . . . 45 fr.

Wunderseltzame Malerei, erfunden durch drei Franciscaner Mönchen zu Hagenau, im Monat September 1653. Nach der Original-Ausgabe von 1653 abgedruckt. Strasbourg, s. d. In-4°, broché, avec un frontispice gravé . . . . 4 fr.
(*Il reste encore quelques exemplaires sur papier vélin, à 7 fr. l'ex.*)

OUVRAGES

SORTANT DES PRESSES DE Mme Ve YUNG

A COLMAR

BRUNNER (l'abbé L.). — *Jacques Baldé, le grand poëte de l'Alsace.* 1 broch. in-8°. . . . . 50 c.

DURWELL (Dr Eug.). — *Aperçu géologique du canton de Guebwiller,* accompagné d'une carte géologique du canton. 1 vol. in-8°. 3 fr.

FRANTZ (G.). — *La Dame de Hungerstein,* fragment de l'histoire de Guebwiller, broch. in-8° . . . . 50 c.

GRAD (Ch.). — *Heimathskunde. Schilderungen aus Elsass über Land und Leute.* 1 vol. in-8°, 1878. . . . . 3 fr. 75

INGOLD (A.). — *Dunelbach-Hunelbach,* légende alsacienne, broch. petit in-8°. . . . . 50 c.

MERCKLEN (l'abbé P. A.). — *L'Abbé Charles Martin,* premier directeur du Gymnase catholique de Colmar. Sa vie et ses œuvres, avec une préface de M. l'abbé J. Guthlin. Édition ornée d'un portrait photographié. 1 vol. in-12 . . . . 3 fr. 75

MOSSMANN (X.). — *Recherches sur la constitution de la Commune à Colmar.* 1 beau vol. grand in-8°, en caractères elzéviriens, sur papier teinté. . . . . 4 fr.

— *Notes et Documents tirés des archives de Colmar.* 1 fort vol. in-8° . . . . 6 fr.

— *Les Origines du Théâtre de Colmar.* 1 plaquette in-8° sur papier vergé . . . . 60 c.

REUSS (Rod.). — *Ausführliche Beschreibung von der Stadt Strassburg*, darinnen kürtzlich enthalten wo, wie und welcher Gestalt selbige entsprungen. Chronique strasbourgeoise de 1672 à 1684, publiée pour la première fois avec un extrait du mémorial de Reisseissen, par Rod. Reuss. 1 vol. in-4°. . . . . 3 fr.

SEE (Jul.). — *Hans Stolz' Ursprung und Anfang der Statt Gebweyler.* Sagen und Tagebuch eines Bürgers von Gebweyler zur Zeit des Bauernkrieges. Publié avec une préface et des notes par Julien See. 1 vol. in-8° . . . . 2 fr. 50

— *Johann Joner's Notanda.* Tägliche Notizen eines Stettmeisters von Colmar zur Zeit Ludwigs XIV. (1698-1705). Publié avec une préface et des notes par Julien Sée. 1 vol. in-8° . . . . 3 fr.

— *Ambrosii Müller's Stamm- und Zeitbuch.* Hauschronik eines Bürgers von Colmar zur Zeit Ludwigs XIV. (1698-1705). Publié avec une préface et des notes par Julien Sée. 1 vol. in-8° . . 2 fr. 50

— *Dominicus Schmutz.* Hausbuch eines Bürgers von Colmar (1714-1800), mit autobiographischen Notizen. Publié avec une préface et des notes par Julien Sée. 1 fort vol. in-8°. 4 fr.

— *Beschreibung der Belager und- Einnehmung der Statt Colmar* durch die Schweden (1632). Publié avec une préface et des notes par Julien Sée. 1 vol. in-8°.

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie.

Petite Collection alsacienne

Volumes petit in-12 (format des elzévirs) imprimés sur beau papier. — Chaque volume . . 3 ou 4 fr.
Les mêmes, papier de Hollande . . . . . . 6 à 8 fr.

SOUS PRESSE

Promenade historico-humoristique dans la ville de Strasbourg et aux environs, par LE ROY DE SAINTE-CROIX. 1 vol.

L'Alsacien qui rit, boit et chante, ou Recueil de chansons, d'anecdotes, de bons mots, de propos de table de l'Alsace, par le même. 1 vol.

Les Médailles alsaciennes au point de vue historique, par le même. 1 vol.

Visites en Alsace d'étrangers illustres, par le même. 1 vol.

Description des fêtes qui ont eu lieu en 1848, pour le deuxième anniversaire centenaire de la réunion de l'Alsace à la France, par le même. 1 vol.

Représentation des fêtes données par la ville de Strasbourg, pour la convalescence du Roi, à l'entrée et pendant le séjour de Sa Majesté dans cette ville (1744); inventé, dessiné et dirigé par J.-M. Weiss, graveur de la ville de Strasbourg, accompagné de *l'Alsace en fête sous la domination des Louis de France,* par LE ROY DE SAINTE-CROIX. 1 vol. in-4° de 245 pages, sur beau papier, avec 31 photogravures. Broché . . . . 35 fr.
Relié en maroquin plein, avec fers spéciaux. . . . . 55 fr.
Le même ouvrage, papier de Hollande, broché. . . . 50 fr.
— — relié . . . . 70 fr.

EN PRÉPARATION

L'Alsace en fête, ou Histoire et description des fêtes, solennités, réjouissances et cérémonies religieuses, civiles et militaires, publiques et privées, en Alsace, par LE ROY DE SAINTE-CROIX. 4 vol. grand in-8°.

(*Cet ouvrage, fruit de longues études et de recherches laborieuses, sera mis sous presse très-prochainement.*)

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie.

